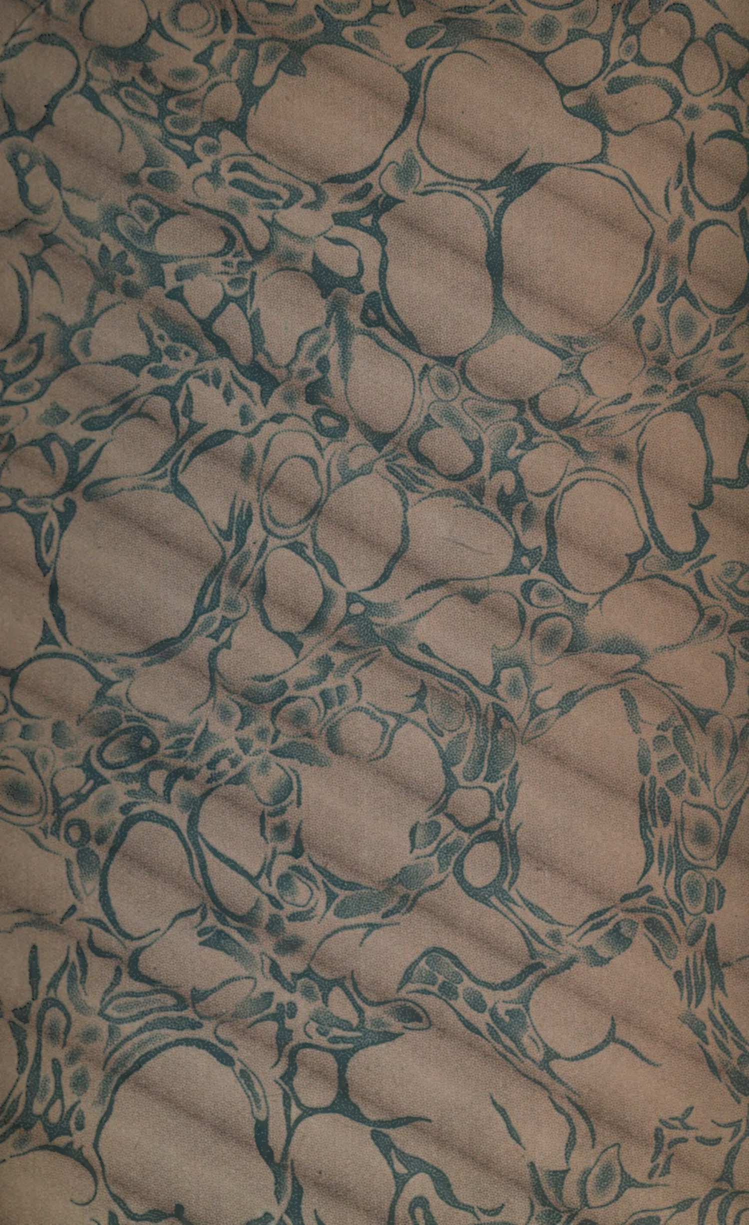






La Nuit finira

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

Marcel Prévost

ÉDITION IN-18 JÉSUS

LE SCORPION. 1 vol. illustré.	8 fr.
CHONCHETTE. 1 vol. illustré.	8 »
MADEMOISELLE JAUFRE. 1 vol. illustré.	8 »
COUSINE LAURA. 1 vol. illustré.	8 »
LA CONFESSION D'UN AMANT. 1 vol. illustré. . . .	8 »
LETTRES DE FEMMES. 1 vol. illustré.	8 »
NOUVELLES LETTRES DE FEMMES. 1 vol. illustré. .	8 »
DERNIÈRES LETTRES DE FEMMES. 1 vol. illustré. .	8 »
L'AUTOMNE D'UNE FEMME. 1 vol. illustré.	8 »
LES DEMI-VIERGES. 1 vol. illustré.	8 »
NOTRE COMPAGNE. 1 vol. illustré.	8 »
LE JARDIN SECRET. 1 vol. illustré	8 »
TROIS NOUVELLES. 1 vol.	4 90
Les Vierges Fortes. — FRÉDÉRIQUE. 1 vol. illustré .	8 »
— — LÉA. 1 vol. illustré.	8 »
L'HEUREUX MÉNAGE. 1 vol.	4 90
LE PAS RELEVÉ. 1 vol.	4 90
LA PRINCESSE D'ERMINGE. 1 vol.	4 90
LETTRES A FRANÇOISE. 1 vol. illustré.	8 »
LETTRES A FRANÇOISE MARIÉE. 1 vol.	6 75
L'ACCORDEUR AVEUGLE. 1 vol. illustré	8 »
MONSIEUR ET MADAME MOLOCH. 1 vol.	4 90
FEMMES. 1 vol.	4 90
LA FAUSSE BOURGEOISE. 1 vol.	4 90
PIERRE ET THÉRÈSE. 1 vol.	6 75
FÉMINITÉS. 1 vol.	4 90
NOUVELLES FÉMINITÉS. 1 vol.	4 90
L'AGE DANGEREUX. 1 vol.	6 75
MISSETTE. 1 vol.	4 90
LES ANGES GARDIENS. 1 vol.	6 75
L'ADJUDANT BENOIT. 1 vol.	4 90
LA PLUS FAIBLE, pièce en quatre actes. 1 vol. . . .	4 90

ÉDITIONS DIVERSES

LE SCORPION. 1 vol. in-12, avec portrait à l'eau-forte. .	12 »
CHONCHETTE. 1 vol. in-12	12 »
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE. 1 vol. in-8°.	2 »

MARCEL PRÉVOST

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

La Nuit finira

ROMAN

**



PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCXX


UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY



La Nuit finira

TROISIÈME PARTIE

CHARLES

I



Les temps les plus difficiles de notre vie ne sont pas toujours ceux qu'agitent de grands événements, imprévus et rares. Le jour à jour de l'existence ordinaire... et, dans cette paix apparente, l'incident le plus futile se répercutant en angoisse, en

émoi, en souffrance sur nos cœurs devenus irritables et comme à vif : voilà les instants pathétiques entre tous de la destinée humaine.

Ni les cris ni les larmes ne sont alors permis, comme au blessé dont on débride le pansement ; le silence même est interdit, où parfois se murent les poignantes névralgies : le silence serait suspect. Il faut aller, venir, parler, écouter les paroles, sourire. Jusqu'à quel degré d'intensité s'active alors la vie intérieure ! Comme nos âmes se découvrent à nous-mêmes, nous montrant ce que nous n'y soupçonnions pas ou ce que nous ne voulions point y apercevoir !...

L'on pense : « Cela ne peut durer, c'est intolérable... » Mais les heures coulent, et cela dure... Puis, un jour, la tension des événements se relâche. Le calme se restaure peu à peu. La vie redevient normale. Le cœur se guérit. On cherche alors à se rappeler pourquoi les heures furent si mémorables. Et l'on ne retrouve que le courant monotone de la vie : une promenade, un repas, des gens assis qui causent dans un salon, une main qu'on serre au moment où l'on

se sépare pour la nuit, une phrase dite, une pause, la rencontre évitée ou soutenue d'un regard, le bruit d'un pas qui s'approche ou s'éloigne...

C'était donc cela, ces événements? Ces dates grandioses, c'étaient ces jours pareils à tous les autres? Avec de si petites choses, si peu singulières, comment notre cœur a-t-il pu nous façonner tant d'émoi et tant de peine?

Voici, par exemple, sous l'orme géant, vers ce début du premier printemps de la guerre, Charles Teyssèdre assis auprès de sa femme, sur le banc circulaire, un peu avant le souper. C'est un des derniers soirs de sa permission, qui se prolongera trois jours encore. Ensuite, il regagnera son poste aux environs d'Épinal. Il est vêtu de la nouvelle tenue bleue, encore inconnue à Lascos, car il est le premier permissionnaire paru dans le pays. Cette tenue, exécutée par un tailleur du front, accuse son inexpérience du goût britannique. La culotte serre exagérément les cuisses; la vareuse flotte sur les épaules

et bride sur le ventre. Néanmoins, à l'Orme et à Lascos, il est admis que, selon l'expression d'Alida, Charles, dans son uniforme bleu, est beau comme un Jésus. Charles lui-même s'y complaît; il n'a pas voulu le quitter en permission; il est content que Claire, Alain, l'abbé, les Ribière et tout le pays le voient habillé de bleu, au retour du front. D'ailleurs, la mine fraîche, l'œil vif; il a engraissé.

— Ce n'est pas qu'on se repose, explique-t-il : depuis six heures du matin on trime à refaire les routes que ces brutes d'Allemands ont démolies... Mais voilà : on a faim; la popote est excellente; notre cuistot est un patron d'hôtel d'Aix-les-Bains. On mange trop...

A Claire comme à Alain et aux gens du château, il est apparu toujours aussi bon, aussi gai, toujours le même : mais un peu plus « peuple », un peu délustré de cette patine qu'il devait à son éducation, puis à son mariage dans un milieu aristocratique. Son langage s'émaille de l'argot des poilus. Il est devenu bavard, habitué à parler à des inférieurs qui

jamais ne l'interrompent. Ses gestes, moins disciplinés, s'étalent.

En ce moment, le buste penché, les doigts joints entre les jambes écartées, le nez en l'air, il regarde la maison feuillue de glycine, le toit d'où monte un jet de fumée, le ciel qui pâlit avec lenteur... C'est un de ces crépuscules d'avant-printemps, où l'air, la clarté, la couleur des choses ont tant d'attraits qu'on ne peut se décider à rentrer dans la maison jusqu'à ce que la cloche du souper vous y convie.

— Qu'on est bien ! murmure Charles en s'étirant. Plus que pour trois jours, hélas !

Il tourne son regard vers sa femme, assise à ses côtés, et qui rêve, elle aussi, le regard évadé. Claire est en bas blancs, en souliers fauves ; une jupe courte de drap bleu découvre ses chevilles et le commencement de ses mollets croisés ; son buste s'épanouit sous une simple blouse transparente de mousseline de soie d'un bleu plus clair que la jupe. Ses lourds cheveux châtains semblent tirer sa tête en arrière, l'appuyer au dos-

sier du banc; le visage, un peu maigri au rebours de celui de Charles, a repris une finesse virginale.

Elle n'a pas entendu l'exclamation de son mari; elle n'y répond pas. Alors il tourne ses yeux vers elle, il la contemple. Instinctivement, comme le coq se cambre et pointe sur ses ergots quand l'image d'une poule s'imprime dans son œil rond, il se rassemble, dégonce son cou d'un geste de la tête, ravale son ventre, sourit en contemplant la tentante créature si proche de lui, et dont la possession lui est rendue.

Il saisit la main gauche qui traîne sur le banc, y pose ses lèvres, remonte sur la chair du poignet, puis du bras. Elle essaie doucement de se dégager, résignée pourtant et soucieuse de ne point lui déplaire. Mais lui, dont les narines et les lèvres frôlent maintenant le gonflement du sein, le pli de l'aisselle sous la mousseline transparente, s'affole, devient pressant. Sans savoir au juste ce qu'il veut, il roule sa tête sur ce buste palpitant, il serait seul avec elle qu'il arracherait

les étoffes légères pour atteindre la peau odorante, la substance ferme et mouvante de la gorge... Elle supplie :

— Charles! Charles... Alain est dans la bibliothèque, je viens de le voir à la fenêtre.

Charles cède; il s'écarte. Mais Claire, qui d'un sourire, tout en se rajustant, le remercie de sa docilité, voit avec une stupeur un peu dégoûtée, — sur ce visage ordinairement placide et doux, — comme un rouge masque de Pan soudain posé par le désir. Dans ce regard de mari, le vœu du mâle se lit si nettement qu'elle détourne le sien.

Heureusement tinte le second appel du souper. Le couple se lève. Claire pense, le cœur serré : « Alain était à la fenêtre de la bibliothèque, l'instant d'avant. A-t-il vu? »

Parmi ces mêmes six jours de permission, il y a le mercredi des cendres. Ce n'est pas l'abbé Bacqué qui dit la messe : il est en retraite à Agen; un confrère le supplée. Mais, à la messe, puis à la sortie de l'église, on retrouve des gens

de connaissance, bourgeois, châtelains, quelques métayers des environs.

Chacun s'extasie sur la bonne mine du lieutenant Teyssèdre. On le complimente; on lui fait fête. « Et alors, mon lieutenant, ces Allemands, on va les avoir, pas vrai?... » Alain et Claire sont un peu fiers de lui. Il n'a rien accompli d'héroïque, c'est vrai : nulle occasion d'héroïsme ne lui fut d'ailleurs offerte. Mais il a fait son devoir et il a passé huit mois au front. Si les obus des canons ne tombent pas sur son cantonnement, du moins il y tombe parfois des bombes d'avion. Enfin, là où il a vécu, c'est la guerre. On l'interroge; on l'écoute. Et en le quittant, c'est comme une litanie, chacun fait une allusion à la reprise de sa lune de miel interrompue. Allusion discrète ou lourde, suivant l'interlocuteur : mais on n'y manque guère. Le commandant Saint-Edme dit :

— Alors, lieutenant, on a délaissé Bellone pour Vénus?... C'est bien votre tour, mon camarade, comme on disait au régiment, et le tour de madame...

Mme de Prade embrasse Claire et lui murmure de tout près :

— J'ai beaucoup pensé à vous, ces jours-ci... Il n'y a que la guerre pour mettre de pareils entr'actes dans une nuit de noces... Moi, il me semble qu'il aurait fallu tout me rapprendre.

Et le métayer du Cayron, un gros joyeux de cinquante ans, connu pour la liberté de son verbe, dit tout crûment :

— Ma foi, mon lieutenant, on voit bien que vous en aviez de reste, car vous n'avez pas l'air bien fatigué, tenez... Mais la pauvre madame, elle! Elle a les traits bougrement tirés depuis que vous êtes de retour.

Et il ajoute, s'adressant directement à Claire :

— Il faut l'excuser, madame. Ils n'ont pas beaucoup de camarades de lit tournés comme vous, là-bas, nos poilus...

Claire est obligée d'ébaucher un sourire : mais elle sent le regard d'Alain sur elle; elle sent qu'il entend, qu'il écoute, et elle est comme empoisonnée de honte.

A la vérité, l'instinct de tous ces gens ne les trompe guère. Depuis que Charles est revenu, son amour conjugal a quelque chose d'impétueux et de tyrannique qui suffirait à martyriser Claire, même si elle le subissait sans témoins, sans se sentir guettée.

A distance, c'est la curiosité de tous, parents ou voisins; de près, c'est la sympathie bavarde et larmoyante d'Alida, ou l'observation aiguë, hostile et muette d'Alain. Charles, qui n'est plus tout à fait le même en quoi que ce soit, n'est plus le même en amour conjugal. Il était, naguère, discret, timide, presque suppliant.

Aujourd'hui, l'on dirait qu'il s'est attablé devant sa femme comme, après une longue et dure étape, le piéton devant un repas : pour lui comme pour ce convive affamé, le repas n'aura de limite que son propre appétit.

Or, même aux premiers jours du mariage, alors que la timidité adoucissait et ouatait pour ainsi dire le désir passionné de Charles, la matérialité des caresses avait déçu, chez Claire,

cette vague et chaude attente que toute jeune fille saine apporte à l'amour... Elle s'était résignée à sa déception : « Tatie a raison... A moins d'être comme cette chèvre de Rosa... »

Elle fut donc, aux bras de son mari, une épousée un peu mélancolique, un peu humiliée de sa propre froideur, mais s'en attribuant la faute. La bonté, la façon de culte dont s'enveloppaient les caresses faisaient passer les caresses; le bonheur évident de Charles, qu'elle aimait, donnait à l'épouse l'illusion d'être heureuse.

Aujourd'hui, certes, elle était fière encore de créer de la joie pour l'époux revenu à la maison; mais elle ne pouvait plus se dissimuler qu'elle donnait ce bonheur aux dépens de son propre équilibre, de sa paix physique et morale. C'est un des grands mystères de l'amour que le même geste puisse provoquer ou la plus douce volupté des sens ou le plus amer dégoût. Claire, offensée par ce désir qui rôdait sans cesse autour d'elle, et soudain faisait irruption, ne voulait pas s'avouer le dégoût : elle l'appelait lassitude,

inaptitude. Mais, hantée par l'appréhension, elle perdait peu à peu l'appétit et le sommeil.

Comment n'eût-elle pas intimement regretté le calme de ses nuits de veuve momentanée, ces soirs où, quand elle pénétrait dans sa chambre, ayant serré fraternellement la main d'Alain, il lui semblait que la blancheur du lit lui souriait, de ce lit qui désormais lui causait presque de l'épouvante ?

Cette tyrannie maritale, et la souffrance qu'elle lui vaut, faite à la fois d'écœurement et de remords, elle souhaiterait la dérober à Alain ; mais elle perçoit la révolte d'Alain quand Charles devient trop mari en sa présence. N'a-t-il pas quitté brusquement la place, un matin que Charles, ayant assis sa femme sur ses genoux, lui baisait le cou avec insistance, contre les premiers frisons des cheveux châtains ? Ainsi s'établit entre Alain et elle, malgré eux, une secrète entente douloureuse, sur un point tellement intime de la féminité de Claire !

Il s'en établit une autre, avouée celle-ci : en-

semble ils ont constaté chez Charles, retour du front, cette aggravation de la personnalité qui étonnera et heurtera tant de femmes, au cours de la guerre, quand le mari reprendra pour un temps sa place au foyer.

Les plus modestes d'entre ces revenants ont conscience de l'énormité du service rendu, du sacrifice accompli. Tous ne formulent pas leur sentiment, mais tous pensent : « Sans nous, il n'y aurait plus rien debout ici ! » Et ils règnent dans la maison comme des conquérants.

Charles est un conquérant débonnaire, qui ne se vante de rien, qui ne raconte point de faits d'armes, qui ne parle de la guerre que pour en dire les incommodités et les périls ; pourtant, chez lui, il règne. Il arrête, approuve ou modifie, sans supporter la critique, les entreprises commencées par Claire en son absence. Il commande aux domestiques du même ton qu'à ses sapeurs, et les domestiques obéissent. Toujours fraternel et tendre avec Alain, on l'étonnerait bien si on lui disait qu'il ne le traite plus avec la maternité précautionneuse de jadis. Il tranche

net ses élégantes divagations; il le bouscule affectueusement; il lui dit : « Tu verras tout cela d'un autre œil, quand tu auras passé par où je suis. »

En somme, un maître qui était absent est revenu au logis et il est plus maître qu'avant.

Claire et Alain se soumettent; ils jugent valables les motifs du changement, mais ils le constatent; ils se confient leurs observations, et cela encore les rapproche. Par toutes sortes de contraintes légères que leur imposent la présence et l'autorité de Charles, il leur apparaît combien leur vie de frère et de sœur fut pleinement accordée, sauve de tout énervement, de toute discorde, et, en somme, facile et heureuse.

Parfois aussi ils ont en commun d'humbles tristesses à voir bouleversés leurs plans d'organisation pour la terre et pour la maison, qui leur avaient coûté tant d'efforts et dont ils étaient si fiers. Soucieux de leur responsabilité, ils avaient surtout cherché l'économie dans leur gestion, ils avaient navigué avec le moins de toile possible, craignant la tempête. Charles, de qui le

sens commercial est plus aiguisé et qui a observé de près l'appétit de ce monstre dévorateur : l'armée, — devine l'énorme essor, la prospérité inouïe de l'agriculture française, dès demain. Et voici de vastes projets élaborés, qu'il faudra suivre, avec de grosses dépenses prévues. Tout le modeste édifice du labeur fraternel est à bas.

Encore une autre date, parmi ces journées où rien ne se passa, et qui furent cependant mémorables pour Claire et pour Alain. Tous deux avaient observé que Charles évitait de discuter le projet d'engagement d'Alain. Chaque fois que l'entretien s'orientait dans ce sens, Charles se dérobait sans affectation, disant simplement : « Nous en causerons... » Et voilà qu'un soir, au moment où tous trois, le souper fini, ont regagné la bibliothèque, Charles aborde la question de lui-même :

— Alors, petit, tu veux t'engager ?

— Oui, « oncle » Charles.

— Et où en sont tes démarches ?

— J'ai adressé la demande régulière au ministre; on m'a accusé réception. Tout dépend maintenant de la commission de réforme, qui se réunit à Agen vers la fin de ce mois.

Claire ne dit rien. Quelle chance que l'électricité, depuis la guerre, ne fonctionne plus que par intermittences, et que, ce soir-là, la bibliothèque ne soit plus éclairée que par une lampe à pétrole posée sur le bureau : un cône de clarté jaunâtre dans un grand cube d'ombre. Cette ombre la cache. On ne verra pas si elle pâlit, si ses lèvres tremblent. Ce que va décider Charles, elle sait que *ce sera :* elle attend l'arrêt de la destinée.

Charles médite un instant. Puis, de ce ton plus sec, autoritaire, dont l'habitude de commander l'a pourvu :

— Quel service te sens-tu en état de faire?

— Tous les services. Même les tranchées.

— Oh! les tranchées, non... Tu n'y résisterais pas.

— Mais si, fait vivement Alain, qui rougit.

— Je te dis que tu n'y résisterais pas... Il y a

d'autres services de l'avant auxquels tu es apte, car, évidemment, tu as pris beaucoup de force, et je comprends ton désir de ne pas t'embusquer...

— N'est-ce pas, oncle Charles, tu approuves?

— Certainement... Il y a les liaisons automobiles... les chemins de fer à « voie de soixante... » la défense contre avions... Je connais le chef du service de la voie de soixante dans mon secteur. Je pourrai m'informer des démarches à faire. Tu dis, Claire?

— Moi?... Mais rien, mon ami.

Elle n'avait pas parlé : mais une sorte de rauque gémissement avait jailli de sa gorge, malgré elle : elle avait eu la vision de l'Orme vide, Charles parti, Alain parti, et elle toute seule... toute seule avec Alida en pleurs.

— Si je suis capable d'y faire quelque chose, reprend Alain, les chemins de fer à voie de soixante ne me déplairaient pas.

— Je vais m'occuper de cela dès mon retour au front, conclut Charles. On me dira la marche à suivre.

« Il n'a même pas songé à moi, à ma solitude, » se dit Claire, avec une vraie rancune.

Et c'est vrai : Charles n'a pas songé à ce que Claire pourra perdre au départ d'Alain. Il a, bien infusée en lui, la mentalité de ceux du front : quiconque peut servir à l'avant doit servir à l'avant; les gens de l'arrière se débrouilleront... Tranquillement, il abandonne un sujet réglé et demande :

— Je n'ai pas eu le temps de lire l'*Express* tantôt. Que dit le communiqué?...

Ce même soir, au moment où Alain les quittait au seuil de la chambre conjugale, Claire lui a serré instinctivement la main plus fort, plus longtemps que de coutume : dans cette pression, il y avait de la tendresse et aussi une certaine dureté.

Elle aurait voulu lui dire : « Pourquoi cette hâte à partir? La guerre a-t-elle besoin de vous? Vous imaginez-vous que votre présence au front changera le destin? N'êtes-vous pas utile ici? Et moi, ne suis-je donc rien? »

Irritée à la fois contre le mari et contre le

compagnon de sa solitude, elle pensait tout en se déshabillant pour la nuit : « Eh bien, c'est cela : qu'ils me laissent seule à l'Orme, toute seule avec Alida. Au moins personne ne me tourmentera plus... »

Elle n'aurait pas su définir de quels tourments il s'agissait, ni de quoi exactement elle accusait chacun des deux beaux-frères. Inquiète, nerveuse, il lui semblait que l'horrible nuit de la guerre se faisait, par leur faute, plus noire et plus menaçante autour d'elle.

Quand le cœur est comme écorché dans la poitrine, un frôlement suffit à le déchirer. Parfois Alain et Claire, pareillement, se demandent à eux-mêmes : « Pourquoi cette angoisse soudaine? Il ne s'est rien passé... Pourquoi cette oppression?... »

Un des matins de la permission de Charles, tous trois visitèrent la métairie de fond en comble : Charles voulait — sans avoir expliqué nettement pourquoi — établir un inventaire minutieux du cheptel et du matériel. Rosa et

Jeanty avaient tout préparé dès la veille : ils guidèrent les maîtres de pièce en pièce, présentèrent les objets : Alain remplissait les fonctions de secrétaire et notait à mesure; Claire, comme un régisseur, rendait ses comptes au patron et, toujours sûre de sa mémoire, disait des dates, des chiffres. Le groupe inventoriait le chai des cuves, éclairé seulement par la porte ouverte, quand une silhouette masculine parut sur le seuil de cette porte; une voix appela, sans crier :

— Rosa !...

Aussitôt, Rosa lâcha les autres, accourut à la porte en disant très haut :

— Té ! Monsieur Roland !... Et qui vous amène ici tellement « à bonne heure » ?... Monsieur Roland cherche sans doute Madame, qui est là ?... Monsieur Roland a passé à l'Orme sans la trouver et on lui a dit qu'elle était là ?...

Roland, qui jamais ne manqua d'aplomb, saisit la perche tendue. Il passa devant la métayère sans lui répondre et tout de suite rejoignit Claire, Charles et Alain.

— C'est toi que je cherchais, en effet, ma

cousine. Maman me charge de te demander deux charrois de litière pour Brault... Ou plutôt c'est à vous qu'elle les demande, mon cousin, puisque vous avez momentanément repris les rênes...

Grâce à l'obscurité presque complète du chai, qui empêche de voir les visages, l'incident se clôt sans trop de malaise. Roland ne demeure que quelques instants; l'inventaire se poursuit. Les joues de Rosa sont seulement un peu carminées sous le brun de la peau, et Jeanty, quand il ne se croit pas entendu, lui grogne dans l'oreille, à demi-voix, des monosyllabes rageurs.

On revient à l'Orme, Claire et Alain silencieux, Charles commentant l'incident :

— Cette fille me répugne. Elle a un mari jeune, qui l'aime, qui fait la guerre au plus mauvais secteur du front; il se conduit à merveille. Et elle ne peut pas se contenir! Il lui faut un amant, deux amants... peut-être davantage.

On marche quelques pas sans un mot. Puis Charles reprend :

— On dit qu'il y en a pas mal comme elle, par ici. Je ne peux pas le croire. Celle-ci est une étrangère. Les vraies filles de nos landes sont chaudes... mais elles ont du cœur. Ah! si elles savaient! Si vous saviez ce que c'est, pour le poilu, que le souvenir de sa femme!... Dans les heures de calme qui n'en finissent pas, c'est toujours à sa femme qu'on pense. S'il y a du danger, on pense à elle encore... J'en ai vu, là-bas, des poilus mariés de toute espèce, des bons, des mauvais, des fidèles, des coureurs, des ivrognes. Et leurs femmes, qu'est-ce qu'elles étaient?... Bonnes ou mauvaises aussi, bien sûr... toutes les catégories. Mais pour le poilu marié, sa femme, vieille ou jeune, laide ou belle, acariâtre ou non, redevient ce qu'elle était à la veille du mariage... C'est elle qui incarne pour lui le pays vivant... tout ce qu'on protège en risquant sa peau... Les femmes qui ne comprennent pas ça, elles mériteraient qu'on les fouette publiquement, comme autrefois...

Encore des pas en silence; puis :

— Rosa risque gros. Maximin est une brute,

et s'il apprend quelque chose, elle paiera sa dette, la guerre finie.

On atteignait la maison... Claire, se détachant, hâta le pas : elle avait, dit-elle, des ordres à donner à Alida. Le vrai, c'est qu'elle voulait être seule. Tout en marchant vite, elle se disait, le cœur troublé : « Mais j'aime mon mari, moi! Toutes mes pensées, comme celles d'Alain, sont pour lui, en son absence. Il n'y a pas un de nos projets, un de nos gestes qu'il ne dirige de loin... Et je voudrais tant qu'il ne parte plus, qu'il reste avec nous... oui... entre nous deux, à nous guider comme à présent, à nous gouverner. C'est lui l'âme de la maison; qu'allons-nous devenir, lui reparti?... »

A l'office où elle avait rejoint Alida, les mêmes soucis la harcelèrent, tandis que bavardait la vieille bonne.

« Le malheur, pensait Claire, c'est mon insensibilité. Par moments, j'envie cette chèvre de Rosa. Oh! moi aussi, bien que fidèle, je ne suis pas une bonne épouse... »

Ni Claire ni Alain n'osèrent raconter à

Charles comment ils avaient, quelques jours plus tôt, surpris Roland et Rosa, nichés dans la « tuie » du petit bois. Ils n'avaient même jamais osé en parler entre eux.

A la veille du jour où le permissionnaire allait quitter l'Orme, Alain et Claire observaient déjà que leur présence, sans doute, et l'influence de la maison avaient agi sur lui.

Il gouvernait d'une main plus douce. Il était moins chef, moins lieutenant. Alida, bousculée d'abord deux ou trois fois par lui, et projetée ainsi dans un océan de larmes, se rassérénait, respirait, entonnait à nouveau l'éloge du « cher monsieur le lieutenant... », oubliant qu'elle avait déclaré d'abord « qu'il la ferait mourir, cet homme... oui, bien sûr! avant que *leur* guerre soit finie, on la porterait au cimetière... » Le sol natal, la douceur du foyer, l'enveloppement des êtres aimés effritaient, dissolvaient le revêtement que huit mois de front avaient appliqué sur Charles Teyssèdre. A son arrivée, tout en pestant contre la guerre et en critiquant la façon

dont la conduisaient les grands chefs, il plastronnait, il prenait au sérieux son rôle d'officier... Peu à peu, il dépouilla ce faible héroïsme. De nouveau, comme à la mobilisation, on l'entendit protester contre l'iniquité d'arracher au foyer des gens mariés, des hommes de son âge, tandis qu'il y avait tant d'embusqués jeunes et célibataires. Oh! les embusqués! il les exécrait; il les vouait aux pires châtiments. Quand il en parlait, Claire et Alain comprenaient pourquoi il admettait maintenant comme une nécessité l'engagement d'Alain, qu'il eût interdit six mois plus tôt...

Le dernier soir surtout, couché dans le lit commun aux côtés de sa femme, il perdit toute maîtrise de lui; il se plaignit comme un enfant :

— J'en ai assez. Qu'est-ce que nous faisons de bon? Nous ne servons à rien... on ne fait pas la guerre sans canons, sans chemins de fer, sans munitions. Nous n'avons rien et les Allemands ont tout. Jamais on ne percera... Il y en a pour des années : après quoi chacun retournera chez soi, vieux, ruiné, et la France sera finie...

Des larmes lui venaient aux yeux : Claire dut le prendre dans ses bras et le bercer, le consoler comme un enfant. Tant de faiblesse la chagrinait, l'humiliait : elle l'aimait mieux autoritaire et résolu, tel qu'il était arrivé.

Que d'épouses auront connu ainsi, dans le mystère du lit à deux, l'envers de l'héroïsme des maris !... Combien ont dû, contre les sentiments profonds de leur cœur, prêcher la vaillance à des héros défaillants ! C'est que l'héroïsme des Français, durant cette guerre inouïe, fut plutôt collectif qu'individuel. Les propos tenus dans un train de permissionnaires faisaient dire au civil qui les écoutait : « Comme ils ont mauvais esprit... Vraiment, ils sont à bout !... » Quelques jours après, ces gens à bout, ces mauvais soldats étonnaient le monde par leur fermeté stoïque, indéfectible, sous les rafales de fer, de feu, de poison.

Le lendemain matin de cette dernière nuit (qui, du moins, avait épargné à Claire ce qu'elle redoutait le plus), Charles, plus calme, déjeu-

nant près du lit où sa femme demeurait assise, racheta sa faiblesse en parlant, non sans mélancolie, mais avec fermeté, des menaces que la guerre suspendait sur lui :

— Mon service consiste à rétablir les routes et les voies ferrées dans le secteur, environ à douze kilomètres des lignes. Ce n'est pas dangereux, mais l'accident est toujours possible : une bombe d'avion sur le cantonnement (j'ai eu un brigadier blessé comme cela), une liaison qu'on me confierait vers l'avant... J'ai prévu le cas, naturellement. Le notaire Gâche, à Gabarret, a dans son coffre mon testament en règle. Je n'ai pas besoin de te dire que tout ce que j'ai est à toi, sous réserve d'une rente à Alain, pour qu'il puisse travailler selon ses goûts : huit mille francs.

— Charles !... Charles !... je t'en prie, interrompit Claire, qui sanglotait.

Il se leva et, penché sur l'oreiller, lui entoura la tête de ses bras.

— Claire, mon amour, murmura-t-il, ne t'alarme pas. Je veux vivre pour toi... pour Alain...

— Oh ! dit la jeune femme en baisant les che-

veux de son mari avec une fougue sincère, quand serons-nous délivrés de cette angoisse ?...

En ce moment, elle le sentait nécessaire à sa vie, à son équilibre, et, comme ils étaient ainsi serrés tête à tête, joue contre joue, elle tressaillit de bonheur en pensant : « Oh ! je l'aime ! je l'aime ! » Lui, cette fièvre, cet ardent contact, passant dans ses veines, se transmuaient en désir. Comment, en un pareil moment, lui résister ?... Elle s'abandonna : mais le charme fut brisé, et ce vulgaire aboutissement gâta pour elle le tendre émoi qu'elle avait ressenti, quand leurs visages seuls se touchaient.

Ce même vendredi, l'abbé Bacqué regagna Lascos, ayant achevé à Agen une semaine de retraite. Charles et Alain allèrent le chercher à la gare dans la voiturette bleue. Le visage du prêtre, soucieux au moment où il descendait du train, s'éclaira à la vue de ses deux pénitents : ils s'embrassèrent avec une profonde tendresse.

— Mon vieux bon Charles, disait l'abbé... Te

revoir enfin, et si solide, si brillant. Le bon Dieu soit loué !

La voiturette gagna vivement le presbytère, puis, tandis que l'abbé, nouant à la hâte une serviette autour de son cou, commençait à se faire la barbe (il allait déjeuner tout à l'heure chez les Ribière, avec Alain et les Teyssèdre), le trio d'amis s'abandonna, sans nul motif, par le hasard d'une réplique, à une de ces loyales et joyeuses conversations d'hommes où l'on évoque le passé, les souvenirs de collège, la jeunesse studieuse.

— J'ai retrouvé à Agen votre ancien professeur d'histoire, l'abbé Ritourne. Il est curé de Montclar.

— Ce n'est pas une perte pour l'histoire, fit Alain. Lui en avons-nous fait des misères, pendant ses classes ! Nous nous étions partagés en gauche et droite; nous interpellions, nous prononcions des discours. Le pauvre homme ne savait comment nous gouverner...

— C'est un saint prêtre, reprit l'abbé Bacqué. Il quête comme un mendiant, et il se prive de tout pour restaurer son église... Autre rencontre,

celle-ci sous les Cornières : l'avoué Guiroux, qui a été ton camarade, Charles...

— Ah! ce vieux Guiroux? Un brave type. Pas mobilisé?...

— Si... mais malade du foie. En convalescence.

— Et le gros Bergès, vous ne l'avez pas revu? N'est-il pas fixé à Agen?

Ainsi bavardaient-ils, redevenus professeur et collégiens, oubliant un moment, dans le plaisir de ce retour en arrière, l'affreux cauchemar qui étreignait le monde. Mais le cauchemar les guettait, et soudain, à un tournant de l'entretien, fondit sur eux. Ils reparlèrent de la guerre. Charles émit sa philippique habituelle contre les embusqués; l'abbé, qui l'entendait pour la première fois, l'écouta avec tant d'attention qu'il cessa un instant de se raser : et mal lui en prit de recommencer, car Charles ayant dit : « Aussi j'approuve Alain de partir et je vais tâcher de l'engager dans la voie de soixante... », un fâcheux soubresaut du rasoir lui entailla légèrement le dessous du menton.

— C'est bien votre avis ? insista Charles.

— Je ne suis pas compétent pour l'unité à choisir, dit l'abbé, mais sur le principe je partage ton avis, qui est aussi l'avis d'Alain.

Alain ne disait rien, comme s'il n'avait pas entendu qu'on parlait de lui.

Quelques heures plus tard, le déjeuner s'achevant au château, la conversation tomba sur la religion des poilus. Était-il vrai que la guerre vivifiât la foi des hommes au front ?

— Nos séminaristes mobilisés l'assurent dans leurs lettres, dit l'abbé. Qu'en penses-tu, Charles ?

Charles médita un moment, ayant scrupule de mettre les choses au point.

— Dans mon petit coin de secteur, dit-il, je constate en effet que les croyants sont plus croyants, et les pratiquants plus pratiquants. Quant à des conversions d'incroyants en croyants, je n'en ai pas vu une seule : cela ne veut pas dire qu'il n'y en ait pas. Ce que j'ai vu, ce que je vois tous les jours, c'est une

grande tolérance réciproque sur le point des opinions religieuses. Même à ceux qui n'ont point la foi, le danger imminent fait comprendre ce qu'il y a de consolant dans la foi.

Le repas fini, Charles voulut ramener l'abbé à l'Orme, et l'y garder jusqu'à l'heure de son propre départ. Cette présence eut un heureux effet sur tous, sur Claire principalement. On eût dit qu'il rayonnait de l'abbé Bacqué la santé morale, la bonne volonté, la paix... Chacun retint mieux son émotion; on ne pleura point, il ne régna point cet affreux silence des jours de séparation, plus cruel que les larmes. Quand l'heure du départ approcha, l'abbé fit, sans apparat de dévotion, assis comme on était, et comme si seulement on s'adressait à un interlocuteur invisible, une prière au nom de tous : c'est-à-dire que par-dessus le recueillement des fronts penchés, il éleva la voix vers un mystérieux ordonnateur des choses et des événements, et exprima les vœux qui remplissaient le cœur des êtres humains réunis là. Puis on partit pour la station, où l'on retrouva les habitants du

château. La même dignité continua d'être gardée. Le lieutenant, se sentant guetté, plastronnait. Alain, très pâle, maîtrisait ses nerfs. Ce fut Claire la plus troublée, la seule qui pleurât : personne n'en fut surpris. Le curé Bacqué l'observait attentivement et lui seul devina qu'elle pleurait autant sur le désarroi de son propre cœur que sur le départ du mari.

II

Le train paresseux qui emportait Charles était encore en vue, se faufilant entre les verdures lointaines, quand Cyprien, le petit domestique de l'Orme, qui servait à la métairie plus qu'à la maison, rejoignit Claire et Alain sur le quai de la station. Il avait couru, et, son béret à la main, ses cheveux plats de Landais collés au front par la sueur, il haletait entre chaque mot...

— L'homme... l'homme... bonjour, monsieur et madame... l'homme qui a inventé la petite

charrue... la charrue pour bêcher la vigne... il est arrivé... il est à la vigne avé Rosa et Jeanty... à la vigne.

— Une heure trop tard, dit Roland en souriant. Charles avait une telle envie d'assister à l'essai. Moi aussi, du reste. Veux-tu m'emmener, Claire?

— Volontiers. Mais comme tu prends goût à l'agriculture, mon cousin? ajouta-t-elle ironiquement.

Roland n'accusa pas le coup. On se tassa à quatre dans la voiturette bleue. L'abbé fut laissé en route chez la femme du garde-barrière qui venait d'accoucher.

A la vigne de Pélougat, Jeanty, Rosa et l'inventeur de la charrue « décavaillonneuse » avaient déjà labouré deux rangs de vigne. On attaqua le troisième : Alain, Claire et Jeanty suivaient de près, puis, un peu en arrière, Roland et Rosa.

C'était le déclin doré d'une fraîche après-midi d'avril; le renouveau, qui la semaine d'avant semblait près de s'épanouir, s'attardait maintenant dans l'hiver, mais dans un bel hiver

limpide, sans brise, sans pluie, sans gel; l'air, même dans l'éclat du soleil, avait la saveur d'une lampée d'eau de source au creux d'un rocher.

Sous le soc de la petite charrue, la terre friable s'ouvrait aisément; l'attelage des grands bœufs gascons, progressant d'une allure pacifique, chacun du côté du rang de vigne que le joug franchissait comme un pont, semblait traîner un joujou. A la rencontre des pieds, une came écartait automatiquement de la souche le tranchant du soc.

Alain et Claire, dociles aux monitions de Charles, suivaient attentivement l'expérience : d'ailleurs, cet appel forcé de leur esprit sur un objet précis, en commun et en public, quel soulagement pour leurs cœurs oppressés! Heureux ceux qui connaissent l'apaisante influence des besognes de la terre! Ils envient parfois le geste uniforme du laboureur : la main gauche au mancheron, la droite tenant ensemble les rênes de corde et la tocadère, l'œil attentif au fil du sillon et à l'allure des têtes lentement oscillantes qu'il gouverne de la voix :

« *A-à, Laouré!... Rè! Caoubé!... Haout!* »

— Cela se fait bien, il me semble? dit Roland qui les rejoignait suivi de Rosa.

Claire répondit :

— Oui, quel dommage que Charles n'ait pas vu...

Rosa, souriante, arrêta d'un geste le groupe, de façon que l'inventeur, menant sa charrue, s'éloignât davantage. Quand il fut à une vingtaine de pieds en avant :

— Cela se fait bien, aujourd'hui, parce que la terre est comme du sable. Il a choisi son jour, le Bézuquet... Il faudra essayer son outil dans la terre forte, après le mauvais temps, quand elle colle bien aux pieds, ou quand il fait bien chaud sur le mouillé et que le sol est comme de la pierre...

Roland n'écoutait plus.

— Au revoir, cousine, fit-il; au revoir, Alain. Adieu, Rosa.

— Adieu, monsieur Roland.

Il partit, leste, élégant, dans le clair soleil frais, enjambant les sillons. Claire pensait :

« Il est venu pour donner un rendez-vous à Rosa. Sans doute ils se retrouveront, ce soir... »

Et Rosa lui inspira un tel dégoût qu'elle s'en écarta. Au même moment Alain se détournait. Claire eut l'intuition qu'il éprouvait la même répugnance. Elle se sentit fraternellement unie à lui par cette délicatesse de leurs tempéraments, qui les excluaient tous deux de l'amour brutal.

Et voilà qu'en effet allait s'ouvrir pour eux, dans les limbes frais de cet avant-printemps, une ère de quiétude. Leur mutuelle affection, libérée d'angoisse et de remords, connaîtrait cette spiritualité angélique qui régna entre l'apôtre Paul et ses acolytes féminins, une Prisca, une Aquila.

Durant le séjour de Charles, la matérialité de l'amour avait été pour tous deux un si douloureux objet d'appréhension et d'écœurement! Alain, secrètement accordé en esprit avec Claire, sans qu'ils eussent besoin de confidences, avait tellement souffert de sa souffrance!

Organisé pour comprendre une sensibilité de femme, son cœur avait alors battu du même rythme : on l'eût bien étonné en lui disant qu'au fond de cette pitié douloureuse, de cette chasteté rebelle, une jalousie virile couvait.

Désormais seul à seule dans la libre maison, dans le domaine récupéré, quelle paix de l'esprit et des sens, pour tous deux !

Ils se rapprochèrent encore, dans cette paix. Claire n'avait jamais éprouvé pour Alain que la tendresse d'une sœur aînée : mais la bizarrerie ombrageuse d'Alain avait, dès l'abord, exclu entre eux jusqu'aux honnêtes privautés d'une sœur et d'un frère, celles que le même Alain avait jadis données à Marie-Rose. Dans cette période immatérielle, qui suivit le départ de Charles, ils furent vraiment sœur et frère. Face à face avec sa conscience, Alain traita de suggestion diabolique l'inquiétude qui le jetait naguère aux pieds de l'abbé Bacqué.

« Je sais maintenant, pensait-il, pourquoi la présence de Charles me trouble : c'est parce

qu'elle crucifie la pureté de Claire, ma sœur chérie... »

Sa sœur chérie : ainsi prit-il la coutume de l'appeler, quand nul ne pouvait les entendre. Et comme Claire, toujours sensible aux profonds échos du pays des morts, lui disait un peu angoissée :

— Celle qui a été vraiment votre sœur ne m'en voudra-t-elle pas de prendre sa place ?...

Il répondit :

— Non, je *sens* qu'elle me donne à vous...

Ils devinrent simples et joyeux comme ces petits enfants auxquels est promis le royaume de Dieu. Leurs mains, qui ne craignaient plus de se toucher, et même de se joindre longuement, leur semblaient désincarnées. Ils pouvaient effleurer ensemble tous les sujets sans rougir l'un devant l'autre, sans dérober leur regard. Ils parlèrent de Rosa, de Roland, de Jeanty comme ils auraient parlé de malheureux atteints de maladie répugnante, mais contre laquelle on est soi-même, grâce au ciel ! immunisé. La rancœur affreuse qu'ils avaient subie pendant que le mari

de Claire exerçait lourdement ses droits, ils se l'avouèrent; ils s'étonnèrent d'en pouvoir causer les yeux dans les yeux, et d'être soulagés par leurs confidences.

De cette infernale anxiété qu'ils avaient subie durant la permission de Charles, ils se réfugiaient avec délices dans le blanc paradis de leur affection désexuée. Plus ils évoquaient cette frénésie dégradante observée chez Charles, chez Jeanty, chez Rosa, chez Roland, chez l'oncle Ribière, plus il leur semblait qu'ils montaient, ensemble, les mains et les cœurs unis, vers les sphères sereines où, comme dit le Christ, « l'on n'épousera point, l'on ne sera pas épousée, où l'on sera comme des anges de Dieu... »

— Ah! s'écriait Claire avec une ingénuité non feinte, comment convaincre ces possédés que la vie est transformée pour ceux qui s'affranchissent? Je veux parler à Rosa : son cœur n'est pas mauvais, elle m'écoutera.

— Oui, sans doute, répliquait Alain. Moi, je m'efforcerai de faire entendre raison à Roland. Quant à Jeanty, il ne tient qu'à nous de le ren-

voyer... Mais Charles, que nous aimons de toute notre âme et dont nous souhaitons la présence à chaque heure, comment, sans le désespérer, lui faire comprendre son véritable devoir envers vous ?

— Il écouterait l'abbé, murmurait Claire, comme pour elle-même.

— Oui, fit Alain.

Mais ni l'un ni l'autre n'osaient traiter avec l'abbé de cette question brûlante : Claire, ne se sentant coupable en rien, ne l'abordait même pas en confession. Au contraire elle y revenait sans cesse avec Alain, qui comme elle y semblait attiré par une étrange délectation.

— L'abbé me dira que mon devoir est net, soupirait-elle. L'abbé cite volontiers le passage de saint Paul : « Ce n'est pas la femme qui a le pouvoir de son corps, c'est le mari... »

— Le même Paul dit dans la même épître, répliqua Alain, quelques lignes plus loin : « Frères, le temps est court : il vous est loisible que ceux qui ont une femme soient comme s'ils n'en avaient pas... »

Être la femme de Charles et que Charles, d'ailleurs si tendre et si parfait, consentît à vivre auprès d'elle comme s'il n'avait pas de femme : quel rêve pour Claire, et comme son frère d'élection communiait avec elle dans ce rêve! Car ils ne cessaient pas d'unir l'ardente affection qu'ils donnaient à l'absent : Charles, après comme avant son séjour de permissionnaire, continuait, par ses lettres ou par l'influence de son souvenir, à les gouverner.

Avant d'entreprendre la moindre démarche, sur le point de commencer tout travail nouveau, ils se demandaient : « Qu'en penserait-il? » Chaque soir ils lui écrivaient l'un et l'autre, se partageant le large bureau de la bibliothèque. Ensuite ils se communiquaient leurs lettres : mais ils les envoyaient sous des enveloppes séparées, et sans dire au destinataire que chacun avait lu la lettre de l'autre. Ils devinaient que cela n'eût pas été agréable à Charles : mais, de le lui cacher, ils n'avaient aucun scrupule. Ils ressentaient cet étrange orgueil de la chasteté qui fait prendre autrui en pitié affectueuse, l'au-

trui non désincarné, celui que Paul appelle brutalement « l'homme animalisé ». On le ménage comme un infirme; comme à un malade, on a le droit de lui cacher ce qui ferait souffrir son infirmité.

Au contraire, Charles, écrivant alternativement à sa femme et à son beau-frère, s'adressait en même temps à tous les deux, les unissant comme s'il les eût tenus près de lui et qu'il eût parlé à tous deux ensemble. Claire et Alain lisaient simultanément, penchés joue à joue sur le papier, ces lettres impatiemment attendues, et dont dépendait le bonheur ou le souci de la journée. Ils furent heureux le jour où Charles leur écrivit :

« Je crois, décidément, que je finirai la guerre dans mon secteur, et dans un rayon d'une dizaine de kilomètres autour de Resteville. On vient d'installer ici une sorte d'école pour former aux travaux de construction ferroviaire les territoriaux qu'on nous expédie non dégrossis

des dépôts. Je suis leur professeur de géométrie élémentaire et d'arpentage. Le secteur est plus calme que jamais : pas un avion en vue, pas un blessé depuis deux mois. Quelques malades... »

Au contraire, la lettre suivante assombrit leur tranquille horizon :

« J'ai déjeuné ce matin, écrivait Charles, à la popote du chef d'escadron Beauregard, qui commande notre réseau de voie de soixante. Il m'a donné tous les renseignements sur la marche à suivre pour entrer dans son service. Dès qu'Alain aura passé devant la commission d'aptitude, s'il est versé au dépôt, comme il l'espère, il n'aura qu'à écrire au ministre (troisième direction), conformément au modèle ci-inclus... »

Cette lettre mit entre eux quelque chose de bien inaccoutumé : de l'embarras. Claire dit, comme elle l'avait toujours dit : « Cet engagement est inutile et imprudent... » Mais Alain ne

trouva plus en lui l'énergie de protester; il savait bien que sa santé demeurait fragile, et que séparé de Claire il risquait l'écroulement de son précaire équilibre. Ce risque, il l'avait naguère accepté quand il jugeait périlleux son séjour à l'Orme : rassuré maintenant, il reniait ses scrupules d'alors, il les trouvait injurieux pour Claire, démoniaques, haïssables. Tout cela, il ne pouvait le traduire en paroles pour sa sœur d'élection, mais, devenus l'un pour l'autre comme deux vases de cristal transparent, elle le devinait, et lui savait qu'il était deviné...

D'ailleurs, que faire? Les dés étaient jetés; Alain passerait comme il l'avait demandé devant la commission d'aptitude : s'il était déclaré apte, il partirait. Plus noire, plus oppressante, la nuit qui enveloppait le monde commença de peser sur eux. Et dans l'appréhension de ce sort inflexible qui allait les désunir, leur intimité, sans perdre rien de sa pureté, devint plus tendre.

Au cours ordinaire des jours, nous oublions volontiers que notre vie est faite de morts suc-

cessives, et qu'un peu de nous, à chaque seconde, tombe dans le néant : au contraire, l'approche des séparations rend cette dure condition perceptible et présente aux êtres qui se chérissent. Alors le glissement du temps frôle le cœur endolori : les plus doux moments nous font un peu de mal.

Claire et Alain savourèrent ce voluptueux chagrin. Ils ne se quittaient plus. Leurs occupations communes leur étaient devenues sacrées, aussi bien le terre-à-terre des choses domestiques que ces lectures par lesquelles Alain poursuivait l'achèvement de Claire, ou que ces longues promenades dans la lande, entremêlant la marche et le pédalage, qui constituaient leurs récréations.

Tout cela, d'ailleurs, était fidèlement relaté à Charles le soir même, dans la double lettre écrite en même temps par chacun d'eux sur la table de la bibliothèque. Lettres sincères, où rien n'était omis ni rien laissé dans l'ombre : mais elles ne racontaient que des conversations, des rencontres, des travaux, des marches, des

randonnées à bicyclette. Ce qu'elles ne disaient pas c'est que tout cela se passait, pour Claire et pour Alain, dans un étrange paradis.

Cependant, la fraîcheur acide de l'air, ralentissant les sèves, retardait le bourgeonnement de la vigne : à peine, sur les rameaux pliés au long des fils de fer, de courts bouquets de feuilles triangulaires apparaissaient, à demi enroulés encore. Mais comme les lettres de Charles insistaient pour que le premier sulfatage ne fût pas retardé, Jeanty, Rosa, renforcés d'un couple de journaliers, commencèrent à parcourir les rangs, la pompe de cuivre bleui aux épaules, et le jet vaporisé fit briller sur les jeunes pousses des milliers de petites turquoises.

Claire et Alain, comme ils l'avaient promis à Charles, surveillaient la manœuvre. C'est un travail qui semble aisé; la pompe à sulfater n'est pas très lourde, la main gauche dirige le jet, tandis que la droite actionne le levier. Mais quand les heures succèdent aux heures, le faix s'appesantit aux épaules; le bras droit s'en-

gourdit à force de pomper. Aussi peu de femmes consentent-elles à sulfater.

— Regardez cette Rosa, disait Claire à Alain. Aucun des trois hommes ne fait plus de besogne qu'elle.

— Et quelle allure! fit Alain.

Jeanty et les deux journaliers, l'un imberbe et l'autre grisonnant, cheminaient courbés et oscillants, leurs sabots butant sur les mottes, d'une allure de bête fatiguée : aux épaules de Rosa, toujours droite et cambrée, la courbure céruléenne de la pompe se bombait comme le bouclier de Diane, et le geste par lequel elle arrosait les ceps avait la grâce d'un amusement.

Alain l'observait :

— Qu'elle cède à Roland, reprit-il, à Roland qui est jeune et joli, qui est un maître, qui sait dire des paroles enjôleuses et dont les galanteries la flattent, c'est une méprisable trahison des engagements de son mariage, mais enfin, c'est un crime dont les mobiles sont compréhensibles. Qu'elle se donne, en plus, à ce Landais malpropre et stupide, à ce Jeanty que Roland

appelle si justement un singe boiteux, voilà ce que rien ne peut expliquer.

— Rien, répéta Claire. Et ce singe boiteux représente pourtant pour elle de l'amour, du bonheur... Et il la bat : je l'ai vu la battre.

Le mystère de ces turpitudes suscitait chez eux une répugnance mêlée de curiosité subtile.

— Lui en avez-vous parlé? questionna Alain.

— A Rosa? Oui. J'ai essayé d'aborder la question pas plus tard qu'hier, quand elle est venue à la maison prendre les pompes. Mais vous savez comment elle est : elle se dérobe avec un éclat de rire. « Monsieur Roland?... Oh! Madame sait bien qu'il est pareil avec toutes les femmes, et il faudrait être bien neuve, tenez! pour s'y laisser prendre!... » Elle m'a assuré que depuis bien des jours il ne venait plus à la métairie.

— C'est qu'ils se voient ailleurs, dit Alain... ou bien la nuit.

Et leurs yeux s'étant rencontrés, tous deux rougirent brusquement, se rappelant le bois Robert, et le nid humain dans la fougère haute.

Le sulfatage se termina sans pluie : c'est l'important : tout le petit vignoble fut bleu comme le ciel de cet avril attardé. Mais à peine avait-on fini que le vent changea, passa du nord au sud-ouest. Une haleine de chaleur circula dans l'air comme le frôlement d'une main fiévreuse ; les rosées disparurent ; je ne sais quoi de gracile, de léger, d'enfantin qui parait la nature s'évapora. Les haies subitement s'émaillèrent de pousses vertes, les marronniers débourrèrent ; dès la première aube, les oiseaux s'égosillèrent dans les branches de l'arbre géant. Les soirs et les matins gardaient de la fraîcheur : mais dès le milieu du jour, le soleil fut insupportable. Et la maison de l'Orme commença de vivre à la mode du pays, les contrevents clos tout le jour sur l'ombre fraîche captée durant la nuit par les fenêtres ouvertes.

Dans les villes, cette heure où la sève engourdie des plantes sort de sa léthargie pour renouveler l'enfantement annuel, cette heure pathétique n'est qu'une date joyeuse, une date

pour le divertissement et pour le costume, lue sur le calendrier, confirmée par l'éclosion de quelques arbres emprisonnés dans des corsets de fer, par le renouvellement artificiel de quelques massifs. Trop d'architecture immobile, trop de stérile géométrie éloigne des yeux humains la vraie nature : le ciel est découpé en tranches par le cadre des toitures ; la terre elle-même est invisible, opprimée par les chaussées de pierre, de bitume et de bois.

Au contraire quiconque vit près du sol, foulant à chaque instant de son pied l'herbe ou l'humus, forcé de discipliner les coutumes de sa vie au caprice du ciel ; celui dont les veines et le cerveau subissent ces influences du clair ou du sombre, du sec ou de l'humide, du chaud ou du froid, qui agencent le drame des saisons, celui-là — qu'il le veuille ou non, qu'il s'en avise ou non — participe aux saisons comme la bête et la plante ; il connaît, non pas seulement pour le contempler, mais pour le ressentir, l'engourdissement de l'automne incliné sur l'hiver, l'ascension du printemps vers l'été. Le jeune

bouvier le plus lourdaud, la plus obtuse bergère s'épanouissent au renouveau aussi naturellement qu'un bourgeon de chêne au bout de sa ramille ou le grain de maïs enfoui dans le sol.

Claire et Alain vivaient trop près de la terre pour que le grand réveil annuel passât pour eux inaperçu. L'effet sur eux deux fut étrange et pareil : cet élan universel des choses vers la fécondité les oppressa, les troubla sans leur donner du bonheur : ils regrettèrent le printemps frigide qui s'accordait si bien avec leur tendresse insexuée.

Autour d'eux, tout signifiait la réalité de l'amour : des plantes aux insectes, des oiseaux aux bêtes de labour et de celles-ci aux humains, tout célébrait avec ingénuité la fête germinale de l'année. Ils s'en irritèrent ; leur intimité perdit son aisance tranquille ; au moment où ils se regardaient avec la candeur d'avant, soudain une étrange timidité dérivait leurs yeux. Ils défendirent à leurs doigts de s'effleurer, de s'enlacer : s'ils se frôlaient par mégarde, aussitôt ils s'écartaient.

Avec un bizarre orgueil, ils se complaisaient dans cette résistance à l'ardeur universelle; ils en étaient fiers. Aucun d'eux ne voulait s'avouer qu'elle était déjà une sujétion, et que l'amour universel commençait d'assiéger leur puérile vertu.

Un à un, couvant l'éclosion de la campagne et l'essor mystérieux des âmes, les jours coulaient, étrécissant l'espace qui séparait le moment présent de la convocation d'Alain. Ce serait « vers la fin du présent mois », avait écrit le bureau d'Agen. Le milieu d'avril était proche. Claire et Alain, sans savoir aucunement pourquoi, s'imposèrent une date : le 28. Et ce fut jusqu'à ce terme prévu qu'ils comptèrent les jours. Plus que vingt... plus que seize... plus que quinze... Claire devint nerveuse. Elle reprocha à Alain l'abandon où il la laissait.

— Chacun a sa tâche dans le devoir commun, disait-elle, et certes je ne vous détournerais pas de la vôtre... Mais elle n'est pas de perdre inutilement votre santé dans des besognes pour quoi vous n'êtes pas fait. Ne faut-il

pas au pays du blé, du bétail, du vin? Qui les fera si tous les hommes s'en vont? En somme, vous vous engagez par respect humain. Vous savez bien que votre vrai devoir est ici. Est-ce que je songe à être infirmière, moi? Non : je sens impérieusement la nécessité de demeurer à l'Orme. L'Orme a déjà donné deux soldats, Maximin et Charles. Que chaque maison en fasse autant.

Alain, humilié, se révoltait.

— Maximin et Charles sont mariés et plus vieux que moi. Je n'accepte pas le privilège de rester en arrière quand ils sont au front.

— Vous voyez bien que c'est une affaire d'amour-propre!

Ils se boudèrent : comme deux enfants, ils se marquèrent l'un et l'autre de l'hostilité : Claire triste et le cœur chargé de rancune, Alain affectant le silence ou l'ironie, redevenu incommode à vivre comme naguère. Mais sous la rancune ou le sarcasme, chacun d'eux ne pensait qu'à l'autre; pour chacun d'eux sans l'autre, le monde était désertique; leur brouille fraternelle les désespé-

rait. Ne pouvant trouver le courage de vivre à part l'un de l'autre, ils n'avaient supprimé que les promenades et les lectures en commun : ils feignaient la nécessité de vaquer ensemble à la surveillance du domaine.

Leurs lettres à Charles ne contaient plus les humbles joies des lectures et des promenades ; elles s'étendaient, en revanche, sur le travail agreste. « Le sulfatage est achevé ; on a sorti le fumier de l'étable, on l'a porté dans les champs et l'on s'apprête à semer les pommes de terre. Malheureusement la sécheresse est inquiétante : bientôt, sauf dans les terres sableuses, on ne pourra plus labourer... L'exploitation de trois vaches laitières a été commencée suivant le plan convenu : elle donne des résultats surprenants. Lascos absorbe aisément le produit des trois vaches... »

Le 22 avril passa, et toujours nulle convocation. Le matin du 23, Alida, pénétrant dans la chambre où sa maîtresse avait dormi d'un sommeil secoué par des rêves, commença de parler en pleine ombre, avant même que d'avoir tourné

la première crémone. Elle mêlait dans ses appellations la cérémonie à la familiarité, n'ayant jamais pu s'accoutumer au jeu servile de la troisième personne.

— Je demande pardon à Madame si je te dérange. Mais Yvonne est venue tout à l'heure du château pour prendre le lait, et elle m'a dit : « Monsieur Arnaud n'est pas trop bien. Il croit « d'avoir » pris un rhume la semaine dernière, que les nuits étaient si froides ; il paraît qu'il est rentré une fois après minuit. » D'où pouvait-il venir, le pauvre monsieur, sans doute de chez cette garde-barrière... Enfin il a la congestion, il claque des dents, son pouls bat plus de cent... Alors on a téléphoné à Agen pour appeler ce grand docteur, — Madame sait? — ce monsieur Roubiès, Bourriès, qui t'a soignée dans ta scarlatine, que tu étais si rouge, ma perlote, je croyais que ta petite figure éclaterait...

— Est-ce que ma tante m'a fait demander? interrompit Claire dressée sur son séant.

— Non... Mais Yvonne croit que tu ferais bien d'y aller. La pauvre dame! Qui va l'aider à

soigner son mari? Ce n'est pas monsieur Roland bien sûr, ni cette Yvonne qui ne pense qu'à lire des livres et à écrire à des soldats? Ah! elle va nous trouver « à dire », je pense, Madame, nous deux qui faisions tant de choses dans la maison! Te rappelles-tu quand l'oncle Arnaud a déjà été malade une fois, qu'on disait qu'il avait trop fumé...

Claire n'écoutait plus. Elle se leva tristement; elle ne put avaler qu'une tasse de lait froid : son gosier était serré par l'angoisse. Au milieu de tant de soucis, est-ce qu'une douleur nouvelle allait surgir?

« Mon pauvre oncle! Il m'aime bien... »

Tout en s'habillant à la hâte, elle se rappela que souvent, depuis le départ de Charles, elle parlait avec Alain de l'oncle Arnaud. Et c'était toujours pour émettre sur lui des jugements sévères et dégoûtés : le vieux galant grotesque, obstiné à poursuivre les filles et les femmes, irritait leur chasteté présomptueuse. Claire pensait à présent :

« Eh bien! oui... c'est un coureur sénile et

ridicule... Mais il n'a jamais fait de mal à personne, et pour moi il fut bon toujours. Ses conquêtes l'ont exploité et ont tiré de lui du bien-être. Il est, en somme, plus humain, plus affectueux que Tatie, qui pourtant est vertueuse. Mon bon tonton, pourvu qu'il ne meure pas!... »

Elle rencontra Alain à la bibliothèque : la brouille fut oubliée momentanément ; Alain s'apitoya sur le souci de Claire.

— Dois-je vous accompagner?

— Non, Alain; mieux vaut d'abord que j'y aille sans vous ; arriver ensemble alarmerait Tatie. Faites seul notre tournée habituelle à la métairie. Et venez me chercher au château vers dix heures.

Il ne se sépara point d'elle tout de suite. Il l'accompagna jusqu'à l'entrée de l'allée qui se greffait sur la route. Entre eux, il n'était plus question de sarcasme ni de rancune : le chagrin de Claire emportait tout, et rien que de voir gonflées par des pleurs contenus les paupières de sa sœur d'élection, Alain avait envie de s'agenouiller devant elle, et de lui demander pardon.

De temps en temps, les prunelles de Claire se fixaient sur Alain et il y lisait ce reproche :

« Je vais être plus seule encore et vous allez me quitter, parce que vous l'avez bien voulu ! »

Répondant à cette pensée qu'elle n'exprimait pas, Alain dit :

— Même si la commission de réforme me déclare apte, je ne crois pas que l'incorporation ait lieu sans délai et, vu la circonstance, je pourrai sans doute demander un sursis.

Elle le remercia du regard, sans parler. Ils atteignaient l'allée greffée sur la route. Juste au même moment, la soutane de l'abbé Bacqué apparut au coude de l'allée. Ils l'avaient peu vu depuis le départ de Charles. D'instinct, et sans aucun plan arrêté, ils se tenaient à l'écart de ces prunelles si pénétrantes, qui sondaient si bien les cœurs...

Inquiète de cette apparition, Claire courut à lui :

— Hé bien ! va-t-il plus mal ?

— Non, fit l'abbé. Au contraire, après une mauvaise nuit agitée, il repose en ce moment.

Va relayer ta tante auprès de lui : elle a bien besoin de soulagement.

Alain demanda :

— Est-il en danger?

L'abbé refit son geste familier, les épaules haussées, les coudes au corps :

— Il est bien usé.

Un moment il médita, les yeux à terre.

— Le bon Dieu le recevra dans sa miséricorde parce qu'il n'avait pas une once de méchanceté et qu'il était charitable. Ce pauvre Arnaud! Votre tante ne lui laissait guère d'argent : et pourtant, que de fois il m'a remis spontanément une petite somme pour tel ou tel. *Eleemosynam concludimus in sinu pauperum : et ipsa exorabit pro nobis !*

III

Au rez-de-chaussée du château, contre la première marche de l'escalier de pierre, la grande horloge signée *Guérard, à Toulouse,* sonna onze coups très lents. Claire sursauta sur le fauteuil où elle s'était un moment assoupie, relayant sa tante au chevet de l'oncle Arnaud.

L'oncle, à cette quatrième nuit de sa maladie, dormait : mais que son sommeil était pénible ! Le souffle du malade butait sur une série d'obstacles avant de s'exhaler. Tourné contre le mur dans le vaste lit de palissandre, héritage paternel

de Tatie, Claire ne voyait de lui — à la lueur légère, immobile, de la veilleuse posée sur une table basse, entre les fenêtres — que la mince arête du corps soulevant les draps à peu près comme l'eût fait une planche posée de champ, et, sur le traversin sans oreiller, la petite tache parcheminée du crâne entre des touffes de cheveux gris défrisés.

Avec lui, Claire était seule dans la chambre. Une porte ouvrait sur le cabinet de toilette ; par l'ouverture, c'était du noir absolu, comme un gouffre. Dans ce noir reposait Tatie, sur la chaise longue. On l'entendait ronfler doucement, presque musicalement, de temps en temps ; puis elle s'apaisait et la nuit du château ne contenait plus que les pulsations lointaines, sonores, de la grande horloge, et la bataille du souffle d'Arnaud entre ses bronches et ses lèvres.

Claire se secoua, et, l'esprit vide, avec cette sensation de nager dans l'irréel que la privation de sommeil cause aux êtres jeunes, elle se força à bien ouvrir ses yeux pour regarder autour d'elle.

La veilleuse, derrière son cylindre opalin, diffusait une faible brume lumineuse où baignait toute la chambre ; comme elle était posée sur une sorte de tabouret, l'ombre des meubles se cassait sur les murs et sur le plafond.

Les portraits des grands-parents Ribière, du marquis de Plos, père de Tatie, et du chevalier de Lascos, page de Monsieur, n'étaient plus que des rectangles de bitume encadrés... Une petite Notre-Dame de Lourdes, accrochée au-dessus du lit, avec un chapelet de buis, bien plus grand qu'elle, en bandoulière, faisait cet humble miracle d'apparaître nettement dans un halo lumineux, reflété par une glace oblique voisine de la veilleuse.

Une odeur moitié chimie moitié cuisine, où le parfum aigu de la graine de moutarde dominait, survolait la pièce et semblait alternativement s'évader dans le noir de la porte ouverte, puis rentrer et tournoyer à la façon des chauves-souris.

Claire examina tout cela, lentement, la tête immobile et le regard glissant d'un objet à

l'autre. C'était sa deuxième nuit de veille en quatre fois vingt-quatre heures : le besoin de dormir, lourd contrepoids invisible, lui tirait la nuque en arrière.

« Je ne veux pas m'endormir, je ne veux pas... » murmura-t-elle à demi-voix, irritée contre cette léthargie qui la gagnait.

Comme un papillon las qui se heurte aux vitres, sa pensée buta successivement contre tous les sujets d'ennuis de l'heure présente : l'oncle qui péniblement s'en allait de la vie, l'absence de Charles, les nouvelles peu rassurantes de la guerre, Rosa visiblement inquiète qui lui avait dit tout à l'heure à la dérobée, en lui passant la garde : « J'ai absolument besoin de parler à Madame, mais pas à la métairie ni ici... Si Madame veut me recevoir à l'Orme?... » Enfin la convocation d'Alain, toute prochaine... Quatre jours avaient passé encore, et rien n'était venu d'Agen... « Mais cela ne peut pas durer, se disait Claire. Et probablement au courrier de demain matin... » Oh! que la vie se faisait rude à porter!... A quoi bon vivre?

Alors, suivant la coutume de son enfance, jamais abolie, elle se réfugia dans le monde des morts chéris, elle conversa avec son père et sa mère, redevenue une toute petite fille, en son désarroi, pour leur demander secours. Elle invoqua aussi le fantôme aux yeux bleus, dont elle n'avait plus peur. Si souvent, avec Alain, elle parlait de Marie-Rose! si souvent ils contemplaient ensemble certaine miniature encadrée de noir, qu'elle comptait maintenant cette âme au nombre de ses Ames protectrices.

« Marie-Rose, donnez-moi de la force; faites que je ne me laisse pas décourager... faites que je donne à Charles et à Alain tout ce que je peux leur donner de bonheur. »

Puis, elle perdit la gouverne de ses pensées; ce furent ses pensées qui la guidèrent, rôdant autour de son frère d'élection...

« Il a été bon pour moi depuis que l'oncle Arnaud est malade. Au fond, son cœur est excellent... Si je suis trop malheureuse, je lui demanderai de ne pas me quitter encore, et je suis sûre qu'il tâchera de rester... »

Les quatre récentes journées, par ailleurs si douloureuses, lui donnaient cette espérance. Elles avaient contenu pour elle des moments d'une plus poignante douceur que tout le reste de sa vie. Chaque fois que, la veille achevée, relayée par Tatie ou par Yvonne, elle rentrait à l'Orme, Alida et Alain avaient tout préparé pour qu'aussitôt elle fît sa toilette, se restaurât et se reposât. De les retrouver, elle était si contente qu'elle ne voulait pas dormir dans sa chambre : et, sa toilette faite, elle revenait s'étendre sur la chaise longue de la bibliothèque. Elle y dormait profondément trois ou quatre heures, Alain allant et venant, entre la métairie et la maison, et souvent s'asseyant, un livre à la main, dans un fauteuil proche.

Ainsi disputées à leur tête-à-tête par la maladie de l'oncle, ces heures avaient le charme aigu de brefs rendez-vous; ni l'un ni l'autre ne s'en alarmait. N'était-il pas naturel qu'Alain eût pour Claire surmenée des attentions de fiancé ou de jeune mari?... Et de fait, elle absente, Alain, complice d'Alida, ne rêvait qu'à préparer

l'enchantement des heures où Claire reparaîtrait.

... L'oncle sursauta dans son lit, se mit presque sur son séant. Claire distingua sa figure minuscule, rouge comme un tison, ses yeux très brillants, l'entaille édentée de sa bouche que son râtelier ne meublait plus, et, sur le mur, une ombre de marionnette. Elle se leva en hâte :

— Mon oncle... qu'y a-t-il ?

— Rien, dit l'oncle assez nettement. Je crois que j'ai dormi ?

— Oui, mon oncle. Vous reposez assez bien depuis près de deux heures. Voulez-vous boire ?

— Tout à l'heure, fit-il.

Et, s'asseyant presque sur le lit, il dit, baissant la voix comme s'il avait peur d'être entendu par d'autres oreilles que celles de Claire :

— Mon Dieu ! cela n'irait pas mal, et Césaire est assez vaillant... Mais ce n'est pas facile à cause de ce sanglier... Tu me comprends,

Claire... Il n'y a plus que trois chiens pour chasser. Alors... ce sanglier... ce sanglier...

Il ne put aller plus loin dans ses paroles ni sans doute dans sa pensée. Depuis la veille au soir, il divaguait par moments : c'était plutôt un rêve éveillé que de la démence. Des souvenirs vieux de plus de vingt ans le hantaient, du temps où les propriétaires de ce coin de lande s'étaient unis pour former un modeste équipage et courre le sanglier... La première fois qu'elle avait entendu son oncle appareiller ainsi des mots sans suite, Claire avait eu peur, comme si, marchant dans la forêt, une crevasse eût soudain ouvert le sol devant son pied levé. Le docteur Salvert, consulté le lendemain, avait haussé les épaules.

— Troubles circulatoires dans le cerveau... effet secondaire de la congestion... Ça disparaîtra tout seul si le malade guérit. Mais il est bien vieux, tellement plus vieux que son âge!

Déjà Claire n'était plus effrayée par les divagations du malade. Il lui apparaissait seulement un peu moins « lui », un peu moins une per-

sonne, et, bien qu'elle le plaignît de tout son cœur, elle s'intéressait déjà moins à cette enveloppe humaine où l'âme n'était plus libre.

Retombé sur le traversin, M. de Ribière dit d'une voix difficile :

— Ce n'est pas commode. Je ne vais pas bien.

Un long accès de toux spasmodique secoua le malade : tout ce que contenait le pauvre coffre humain abrité sous la flanelle rayée semblait prêt à jaillir en morceaux par le gosier. Claire le soutenait, consternée de ne rien pouvoir pour le calmer; entre chaque effort, un râle exprimait désespérément l'effort de l'organisme pour accomplir cette toux affreuse... Tatie réveillée apparut sur le seuil d'ombre, en longue chemise de nuit et en camisole, un bonnet blanc sur sa puissante tête... Une bougie fut allumée : les deux femmes se coalisèrent contre l'accès.

— A-t-il un peu dormi au moins? questionnait Tatie.

— Oui, jusqu'à tout à l'heure, Tatie...

— Tâchons de lui faire prendre sa potion.

On y parvint. Il était tellement épuisé par sa crise qu'il ne pouvait même plus tousser : puis les principes stupéfiants l'apaisèrent. Il se figea de nouveau dans sa position d'avant, de champ sur le flanc gauche, la tête dans le traversin.

— Allez dormir, Tatie... Cela marchera maintenant jusqu'au matin.

Tatie regardait son vieux mari, tant critiqué par elle, si souvent gourmandé. Il y avait encore de la sévérité dans le regard qu'elle lui jetait; elle semblait penser :

— Eh bien! que te disais-je? Voilà où cela t'a mené!

Mais sur le visage chevalin, flétri et tanné comme la peau d'un tambour, deux grosses larmes coulaient tout de même quand, ayant soufflé la bougie, elle se replongea dans le gouffre noir du cabinet de toilette.

Claire, qui avait regagné son fauteuil et s'y recoquillait, un plaid sur les genoux (car la nuit était fraîche), l'entendit bientôt ronfler en chan-

terelle. L'oncle était de nouveau tranquille; il respirait fort, mais d'un gros souffle régulier, sans spasmes. Ces rumeurs, ajoutées au battement sonore, étouffé, du balancier dans la haute horloge, composaient une orchestration régulière qui ne violait plus le silence nocturne. Brusquement, Claire cessa d'habiter la chambre au lit de palissandre; Notre-Dame de Lourdes disparut, et les cadres où figuraient les ancêtres, et la veilleuse, et les ombres des meubles disloquées au plafond... Il n'y eut plus d'horloge, de Tatie, d'oncle. Claire, saisie par le sommeil, fut à l'Orme, un jour ordinaire, non pas même comme les jours ordinaires d'à présent, sur quoi le cauchemar de la guerre s'appesantissait : non, un jour où il n'y avait pas de cauchemar sur le monde, où l'on s'occupait de vivre, tout simplement, dans l'horizon de son logis... Le déjeuner matinal au lit, son mari assis sur une chaise à côté du lit... La toilette, chacun dans son cabinet : de l'un à l'autre, on bavarde. La conférence avec Alida, arrêtant le menu du dîner de midi et du souper de huit heures : long

et minutieux entretien, car le « cher monsieur est tellement connaisseur et difficile... » Le repas de midi... Les gens qui viennent et qu'on va voir, l'abbé, Tatie, l'instituteur, les Saint-Edme, Mme de Prade. Un peu de lecture... Toute une journée sans sortir du domaine, sans promenade dans la voiturette bleue, sans randonnée à bicyclette dans la lande : et pourtant comme les heures coulent, grand Dieu, et quelles douces heures! A toutes, le compagnon conjugal a été mêlé, on n'a rien fait qu'en sa présence ou sur son conseil, ou pour lui plaire.

Jamais Claire n'a goûté si profondément la saveur pulpeuse de la vie rurale à deux, chez soi, sans autre souci que la terre et la maison.

Voici le soir, déjà. A cause des ramures géantes de l'Arbre, déjà on ne pourrait plus se guider sans lumière dans le salon. On soupe : le tourin blanchi, l'œuf à la coque, un légume, un entremets délicat, un fruit. Ensuite, une courte station à la bibliothèque : on essaye une partie de cartes; mais les yeux s'appesantissent, vainement on voudrait lutter. Dame! on est sur pied

depuis six heures et demie du matin, sans avoir guère pris de repos !

« *Aou leit !* au lit ! » dit gaîment le compagnon.

Et l'on y va. Mais pourquoi, dès cet instant, dès qu'on se dirige vers la chambre à coucher, la joie de vivre, pour Claire, s'est-elle abolie ? Un poids pèse sur sa poitrine, il lui semble qu'elle ne va plus pouvoir respirer... Pourtant la voilà transportée dans la chambre conjugale, ses cheveux nattés pour la nuit ; elle est dévêtue, son corps n'est plus protégé que par la mince batiste d'une chemise longue... Ah ! elle étouffe, elle recule, elle veut s'évader... Qui donc est devant elle ?... Qui s'approche ? Elle se débat, et d'un effort qui lui arrache un gémissement s'évade à la fois du cauchemar et du sommeil...

— Tu m'appelles, Claire ? questionne la voix de Tatie, de la pièce voisine.

Claire répond, reprenant pied dans le réel.

— Non, Tatie... Tout va bien. Reposez-vous.

Ses tempes sont moites, comme d'une peur

intense... Quelle peine à reconquérir la conscience de ce qui l'environne!... L'oncle dort, un peu bruyamment, mais sans mouvement. La clarté de la veilleuse a déserté les murs et le plafond; elle se recueille toute dans sa gaine opaline, qui demeure comme fluorescente. En revanche, deux barres blanchâtres se dessinent en haut des deux fenêtres, diffusant sur les choses une nuance froide, acide, sale...

Claire ramène le plaid sur ses genoux, avec un frisson. « Comme je suis mal à l'aise, se dit-elle. Que m'est-il donc arrivé? Je me suis assoupie... J'ai rêvé... »

Tout le film de son rêve se déroule à nouveau devant sa mémoire, comme il advient quand c'est le rêve lui-même qui a causé le réveil... Elle refait les étapes de l'heureuse journée... Le lever, le déjeuner, la conférence avec Alida... Mais soudain un flux de sang lui monte au visage : elle n'a pas besoin de se rappeler davantage. Elle sait ce qui l'a angoissée : le compagnon de sa vie conjugale, en cette imaginaire journée, *ce n'était pas Charles,* c'était Alain. A son vrai

mari il s'était substitué pendant le sommeil, et elle, endormie, avait trouvé toute naturelle cette vie conjugale avec Alain, jusqu'à la minute où une épouvante inexplicable dans son rêve, mais qu'elle s'expliquait trop bien à présent, l'avait rejetée au réel.

« Oh! pensa-t-elle. Pourquoi ai-je rêvé cela? »

Avec la stricte discipline mentale que le confesseur enseigne à sa pénitente, elle ne voulait même pas évoquer cette minute fugitive où il lui avait paru qu'Alain, devenu son mari, s'approchait de son corps à peine voilé... Elle réussissait bien à ne pas *vouloir y penser,* et sa conscience ne pouvait lui reprocher rien. Mais l'image rôdait autour d'elle.

Elle se dit :

« Après tout, ce rêve n'est pas surprenant. Voilà des mois qu'Alain et moi nous vivons seuls à l'Orme : j'y ai passé avec lui bien plus de jours qu'avec mon mari... Comme notre pauvre raison déraille, en songe!... »

Elle essayait de se moquer d'elle-même, et de prendre l'incident pour risible... « Je raconterai

cela à Alain... » Mais elle s'avoua aussitôt qu'elle ne le pourrait pas.

Pour se distraire de l'obsession, elle commença son ménage matinal de garde-malade. L'oncle s'agitait : l'heure était proche où une nouvelle crise de toux spasmodique allait lui déchirer le gosier. Claire rangea la chambre en silence, sans ouvrir les contrevents.

Le jour grandissant furetait dans tous les coins, dessinait les traits aigus du page de Monsieur, extrayait de son bitume la perruque du marquis de Plos, argentait à neuf la croix du chapelet de buis... Et pareillement, tandis que s'activait la garde-malade volontaire, une clarté impérieuse pénétrait son cerveau, chassait l'obscurité des recoins. Elle avait beau vouloir ne pas penser et ne pas voir, c'était aussi vain que si elle eût voulu ne pas voir, dans le cadre d'or fané, la redingote violette du grand-père Ribière, et sa cravate à la Colin détachée en blanc sous le menton rasé... L'image qu'elle repoussait de toute sa chaste ferveur — Alain s'approchant de sa nudité — l'assiégeait, la cernait de

toute part; il y avait des moments où elle se surprenait en arrêt devant cette image, morose délectation que tous les saints ont connue et redoutée.

Comme elle soufflait sur la veilleuse et que la minuscule étoile jaune s'évanouissait, soudain un bonheur inconnu irradia tous ses membres, l'émouvant au point qu'elle dut s'arrêter, les mains sous les seins, comprimant sa poitrine. Cet étrange bonheur, qui prenait sa source au fond d'elle-même et s'amplifiait de seconde en seconde, devint si intense qu'il supprima pensée et volonté : elle attendit, comme enchaînée sur place, un accomplissement qu'elle ignorait, mais qu'elle pressentait, et que maintenant elle souhaitait de toutes les forces de sa jeune vie.

Et déjà pointait l'accomplissement quand cet émoi délicieux fut arrêté net, freiné par une clameur déchirante qui jaillit du lit; Claire, comme l'épouse de Loth, se sentit muée en statue friable. Brisée, défaillante, elle trouva pourtant la force de courir au malade, de le soulever, de le soutenir... Mais elle agissait en som-

nambule; son cœur bondissait; le sang incendiait ses joues. Tatie accourut dans la chambre au bruit bien connu de la crise. Claire, bourrelée de honte, pensa : « Heureusement que je n'ai pas ouvert les contrevents, et que Tatie ne me voit pas bien... »

La crise fut, cette fois, assez courte : l'oncle, vite retombé sur son traversin, ne toussa presque pas. Mais il demeura secoué de spasmes qui avortaient, les muscles amollis ne réagissant plus.

— Cela ne va pas, murmura Tatie, debout, pensive, regardant le misérable organisme tiraillé entre deux faiblesses, celle qui le faisait mourir et celle qui l'empêchait encore de mourir.

— Pauvre cher tonton! fit Claire.

Elle fondit en pleurs, forcée de s'abattre sur une chaise. Elle ne sanglotait pas : elle pleurait comme coule une source, ou comme se fond le ciel, parfois, après un orage d'été. Ces larmes la soulageaient; son oppression de tout à l'heure, quand le cri d'Arnaud l'avait brusquement figée,

se détendait, se diluait dans ce flux. Tatie, touchée, lui prit les mains : quelques larmes rares mouillaient aussi ses yeux :

— Tu aimais bien ton oncle. Tu es une brave petite... Ah! que le bon Dieu nous vienne en aide. Je crois bien que c'est la fin.

En cet instant, Roland pénétra dans la chambre en pyjama bleu, sortant de son lit, reposé par une pleine nuit de sommeil. Il exhalait cette odeur humaine qui enveloppe au matin, avant leur toilette, les êtres jeunes, sains et propres.

— Eh bien? questionna-t-il.

Sa mère hocha la tête. Claire, pour reprendre sa maîtrise d'elle-même, alla ouvrir les contrevents, qu'elle disposa en biseau. Une lumière dorée baigna la chambre, en même temps que l'haleine savoureuse du matin printanier. Claire s'attarda un peu aux fenêtres, tamponnant ses yeux, rajustant la masse lourde de ses cheveux. Quand elle revint vers le lit, Roland tenait la main de son père, et celui-ci le regardait. Il était moins rouge que la veille : on eût dit que

sa petite figure, déjà si ratatinée, avait encore fondu. Ses yeux luisaient dans un enfoncement brunâtre.

— Eh bien! papa, dit Roland... Vous sentez-vous mieux?

Le malade répliqua très nettement :

— Je ne suis pas bien. Je crois que... Enfin, je ne suis pas bien.

Ses yeux se promenèrent sur les trois personnes qui entouraient le lit :

— Odette... Ma petite Claire... vous vous fatiguez beaucoup à cause de moi. Et toi, Odette, ne t'en va pas.

Roland eut un sanglot et se pencha pour baiser les cheveux gris ébouriffés vers les tempes :

— Je ne vous quitte pas, mon père, dit-il.

Dans l'attitude du malade quelque chose de tendu, de ramassé, indiquait sa volonté de recueillir ses idées pour des paroles mémorables. Claire comprit qu'elle était de trop.

— Mon oncle, dit-elle, je vais faire ma toilette. Au revoir.

Avec un essai de sourire qui fut une touchante grimace, il répondit, très bas.

— Oui, c'est ça... je te remercie de ta complaisance.

Elle quitta la chambre, et, telle qu'elle était, coiffant seulement au passage du vestibule son large chapeau de paille, elle s'évada...

Elle s'évada, comme d'une prison, de cette maison sinistre, de cette chambre d'agonie, de ce moribond. La sensation de délivrance qu'elle reçut aussitôt du grand air respiré à toute haleine, du spectacle des arbres rajeunis, de l'odeur de l'herbe verte pailletée de buée, de cette fermentation qu'éveillait le soleil sur la terre en gésine, elle se la reprocha ; elle se dit : « Oh ! c'est mal... Pauvre oncle... pauvre Tatie... » Mais la joie de fuir le royaume de mort, la joie de vivre parmi la vie du monde était trop intense ; elle pénétrait en elle par tous les pores, imbibait son sang. Il lui parut qu'elle volait à la surface du sol, pareille à la Camille virgilienne ; en quelques instants elle fut à l'Orme.

Comme elle arrivait plus tôt que de cou-

tume, Alain n'était pas revenu encore de son inspection quotidienne à la métairie : elle fut un moment déçue, puis contente. Elle renvoya même Alida, et, seule dans son appartement, se baigna, lava ses cheveux, changea de vêtements jusqu'à la chemise, avec un besoin bizarre de dépouiller tout contact avec les choses, les êtres, l'atmosphère du château... Depuis le souper de la veille au soir, elle n'avait pris aucune nourriture, et le jeûne l'hallucinait un peu.

« Il va rentrer... Nous prendrons notre thé ensemble... Nous ne faisons rien de mal en nous aimant bien, puisque Charles le sait et qu'il le veut. Pour un rêve absurde que j'ai fait, nous n'allons pas cesser de nous appuyer l'un sur l'autre !... »

Déjà, par un phénomène ordinaire à l'âme féminine, elle reconstruisait d'instinct sa morale pour l'accommoder au nouveau tempérament qui pointait en elle. Il y a quelques hommes naturellement chastes. Il y a des hommes qui s'imposent une chasteté contre laquelle proteste leur tempérament. Il y a beaucoup de femmes

naturellement chastes : il n'est pas sûr qu'il y en ait de chastes malgré leur tempérament.

Pendant leur déjeuner, Claire et Alain parlèrent comme de coutume, de la maladie de l'oncle, de la guerre, de Charles, de Rosa, du domaine. Alain eut la même bonne grâce tendre que les jours précédents : pour qu'il ne remarquât en Claire aucun changement, il fallut que déjà la ruse instinctive de la femme amoureuse, que protège sa faiblesse comme la soie du cocon protège la chrysalide, s'exerçât à l'insu et certes sans l'aveu de Claire. Claire, d'ailleurs, écouta, répondit, se comporta aussi comme la veille : mais son regard ne quittait pas Alain, et elle pensait :

« Je ne l'ai donc jamais regardé?... Est-ce bien le même enfant timide et dégingandé qui m'est apparu en 1914? C'est un homme à présent. Quels traits affinés!... Que de race dans la forme de ses membres, que de pensée dans ses yeux! Roland est, dit-on, joli garçon... Qu'est-il à côté d'Alain? Et c'est moi qui ai accompli cette transformation; je l'ai guéri physiquement

et moralement; j'en ai fait un homme : j'ai bien le droit d'être fière... »

Et elle était sincère avec elle-même en ajoutant : « J'en suis fière comme une maman de son grand fils... » Ainsi l'insidieuse moralité féminine s'adaptait de plus en plus, telle une vigne vierge contre une muraille, aux nouveaux appétits de son cœur. « Que j'étais folle de m'alarmer ! C'était cet appareil de mort autour de moi qui troublait mon cerveau... La présence d'Alain me rend la paix. Cher Alain !... »

Le déjeuner fini, elle voulut aller visiter avec lui le travail fait par deux journaliers, installant une clôture au bout de l'allée des suriers : c'était un des articles du programme imposé par Charles... Ils sortirent ensemble. D'un geste qu'elle avait rarement, elle prit le bras d'Alain ; l'ayant pris sans y songer, elle n'osa plus le retirer, et ils s'avancèrent ainsi, lentement, bientôt abrités sous la voûte puissante des chênes-lièges. A la première occasion, le prétexte d'une primevère sauvage à cueillir, Claire dégagea son bras, et, revenue près d'Alain, ne le donna

plus : elle avait eu l'angoisse délicieuse de craindre un émoi pareil à celui qu'elle avait éprouvé le matin même, quand elle éteignit la veilleuse.

Ils continuèrent leur marche côte à côte, parlant peu. Derrière eux, la cloche de l'Orme, la même qui sonnait l'heure des repas, tinta : ils s'arrêtèrent. Après la volée, ce furent trois coups isolés : l'appel convenu pour Alain.

Tous deux eurent le pressentiment d'une mauvaise nouvelle. Claire, toute pâle, dut s'asseoir sur un banc.

— Courez, Alain, dit-elle, je vous suis.

D'abord, elle le suivit seulement des yeux ; il dévalait l'allée, leste, vers la maison.

« Mon oncle est plus mal, se dit-elle... Bien sûr, c'est cela. Mais cela ne peut pas être fini. Tout à l'heure, il parlait encore, il avait même sa lucidité... »

La cloche sonna de nouveau, plus impatiente. Du côté de l'Orme, Alain avait disparu. Claire ne voyait plus, dans cette direction, que la rude architecture ogivale des chênes qui formaient

voûte; des plans successifs de jeune feuillaison enguirlandaient les nervures de cette voûte avec du soleil, de la pénombre, des transparences vertes. Elle se mit en marche à son tour. Elle remarqua alors que le banc qu'elle quittait était celui même où Charles et elle s'étaient assis, le soir de leur mariage.

Elle s'efforçait de presser le pas, mais il lui semblait que ses pieds collaient à la terre. Dans l'abside verte du fond de l'allée, elle vit Alain reparaître... Ils se hâtèrent l'un vers l'autre. Avant même d'être à portée de la voix, elle essaya de crier :

— Eh bien?... Qu'est-ce qui est arrivé?

Mais déjà il la rejoignait. Elle comprit à sa figure que la nouvelle était douloureuse.

— Mon oncle? murmura-t-elle.

Debout devant elle, il dit :

— Oui. On vient nous chercher.

— Mais, questionna-t-elle, ce n'est pas?... ce n'est pas?...

— C'est fini, dit Alain presque à voix basse.

Elle défaillit, prise d'une désolation où tour-

billonnait comme un étrange remous de remords. Elle serait tombée si Alain ne l'avait pas soutenue. Fondant en larmes sur son épaule, elle balbutiait :

— Oh !... pourquoi... pourquoi les ai-je quittés si vite ce matin ? Maintenant... c'est trop tard.

— Ma sœur chérie, murmura le jeune homme.

Les larmes de Claire lui mouillaient la joue. Elle s'enlaçait à lui, disant, comme prise de peur :

— Ne me quittez pas, ne me quittez pas !

Leurs joues s'appuyaient l'une sur l'autre ; un instinct obscur et puissant, où leur volonté n'avait pas de part, rapprochait leurs lèvres. Comme une femme qui se noie entraîne son sauveteur en s'agrippant à lui, ce fut Claire qui, brusquement, d'un geste de sa face transfigurée, monta ses lèvres aux lèvres d'Alain... Leurs deux bouches, sèches de fièvre, se collèrent sans se pénétrer, un long moment, jusqu'à ce que les larmes de Claire, glissant entre elles, vinssent les disjoindre. Ils se séparèrent d'un léger recul

et, aussitôt, se mirent en marche vers la maison. Ils n'osaient plus ni se parler ni se regarder. Ils étaient comme le premier homme et la première femme quand ils eurent connu le mal. Derrière eux, ils entendaient le vol de l'Archange, levant son glaive et les excluant pour jamais du tendre paradis où, jusque-là, ils avaient innocemment vécu.

IV

Sur la route, entre l'Orme et le château, avec cet air emprunté que le noir donne aux paysans, des gens s'égaillaient encore vers le terrefort ou vers la lande, lorsque Claire, qui venait elle-même de rentrer chez elle, la cérémonie terminée, s'entendit appeler du dehors par Alida. La servante se campait devant les contrevents à demi fermés de la chambre.

— Hé, madame! Tu es là?

Le sanglotement de la vieille voix, en articulant des mots aussi simples, n'inquiéta point

Claire. Depuis trois jours, — depuis la mort d'Arnaud, — Alida parlait en pleurant, et il en serait ainsi au moins une semaine encore, puis, le temps aidant, toutes les fois qu'elle ferait allusion au « pauvre M. de Ribière ».

— Oui, Alida... Je change de jupe.

— C'est Rosa qui demande si elle peut parler « avé » Madame.

— Qu'elle m'attende dans la bibliothèque.

Alida s'éloigna, remâchant ses larmes, célébrant pour elle-même les vertus du « pauvre M. de Ribière... si charitable... et bien meilleur que sa femme... et qui aimait tant le tourin blanchi, et qui me disait : « Alida, surtout n'y « mets pas de vinaigre... un peu de citron seule« ment... » Et le voilà sous terre à présent, que le bon Dieu et la Sainte Vierge le reçoivent, ainsi soit-il ! Et à peine le cercueil couvert de terre, voilà M. Alain obligé de prendre le train pour Agen !... Et on va l'envoyer lui aussi à cette guerre !... Et nous resterons toutes seules, Madame et moi. *Boudiou !* quelle misère... »

Cependant Claire, déchapeautée, jupée de

court, ayant remis en ordre ses cheveux emmêlés par le voile et lavé ses doigts que les gants avaient un peu noircis, rejoignait Rosa dans la bibliothèque.

Le deuil ne seyait pas à la jolie métayère, dont il durcissait les traits secs et semblait, par contraste, jaunir la peau : d'ailleurs sa mine était défaite, les orbites cavés dans deux dépressions presque violettes, le nez pincé. Seuls les yeux gardaient leur fervente beauté, leur volupté douloureuse. Sa voix tremblait un peu, quand elle dit :

— Madame m'excusera de la déranger, tout juste après l'enterrement du pauvre monsieur... Si j'avais pu remettre...

— Cela ne fait rien, Rosa, fit Claire. Assieds-toi.

— Oh... je ne suis pas bien fatiguée, madame.

— Assieds-toi tout de même. Là, sur la chaise, près de moi. A présent, parle, je t'écoute... Il y a assez longtemps que tu me le demandes : mais je n'ai pas pu...

— Oh! je sais que Madame n'a pas quitté le

château depuis que le pauvre monsieur est défunt... Et, d'un côté, j'aime autant voir Madame ici, aujourd'hui que M. Alain est dehors.

— Pourquoi ?

Rosa eut un demi-sourire.

— M. Alain est tellement, — Madame sait bien, — tellement sérieux ! Il y a des choses dont on n'oserait seulement pas dire le nom devant lui.

« Alors, — pensa Claire, — on peut dire devant moi des choses qu'on ne peut pas dire devant Alain ? » Cette idée lui fut désagréable. Puis elle songea : « A la vérité, Alain est un tout jeune célibataire, et moi je suis une femme mariée, plus vieille que lui. »

— Puisque nous sommes entre nous, fit-elle, parle librement.

— Voilà, madame. J'ai bien de l'ennui. On veut exciter Maximin contre moi.

— Et comment ?

— Par des choses qu'on lui écrit d'ici... Des lettres d'abomination qui ne sont même pas signées. On lui écrit, sauf le respect que je vous

dois, madame... que je lui « en fais porter ». Tenez, madame ; si Madame veut lire.

Elle tendit un bout de papier quadrillé sur lequel étaient tracées trois lignes d'une écriture altérée à dessein :

« *On voit des choses propres à la métairie de Pélougat. On n'a pas besoin de toi pour le travail, surtout la nuit...* »

— Madame comprend que ce n'est pas bien agréable à recevoir quand on est au front...

— Et tu sais qui a écrit ça ?

Elle hésita. Son joli petit visage aux traits durs s'altéra : elle mordit sa lèvre inférieure pour ne pas pleurer ; mais les pleurs furent plus forts et jaillirent en perles rondes sur la margelle bistrée des orbites. Soudain, elle se jeta aux pieds de Claire et sanglota :

— Sauvez-moi, madame... Si vous ne me protégez pas, on me tuera. On veut ma mort... Pas Maximin, non, *lou paouror,* il m'aime bien trop pour me « tomber » seulement un cheveu, mais

lui, le boiteux, qui m'exècre !... Tout le temps, il me menace. Il me frappe, tenez, madame, un coup de *puarde* qu'il m'a donné ici, pas plus tard qu'hier.

Et relevant sa jupe noire, le jupon blanc de dessous, le pantalon, elle montra une place contuse, au bas de sa cuisse dorée, de sa cuisse de coureur, moulée et polie, juste au-dessus du genou.

Claire voulut la faire lever ; mais Rosa résistait, collant ses genoux au tapis.

— C'est encore trop d'être devant vous comme à l'église, disait-elle, s'exaltant... Je suis plus perdue que les filles perdues des villes, les pires d'Auch ou d'Agen... J'ai laissé ce boiteux prendre mon corps, madame, mon corps fait à l'image de Dieu. Oui, madame, oui, j'ai fait cela, et j'y ai trouvé du plaisir... En même temps que je prenais aussi du plaisir à mon mari. Maintenant, Jeanty me lève le cœur, et je voudrais lui arracher le ventre. Mais il est le plus fort, il me tient... Faites-le partir, madame, faites-le partir ; il me tuera.

Rien désormais ne pouvait arrêter sa confession ; elle était redevenue belle, belle d'angoisse, de douleur et d'humilité, comme les vierges aux durs méplats, au teint morbide, aux membres secs des primitifs espagnols. Renonçant à la relever, Claire lui mit les mains sur le haut des bras, pour la contenir.

— Voyons, Rosa... calme-toi. Et explique-toi... Que tu te sois donnée à ce Jeanty, toi si fine, si jolie, je ne le comprends guère, et je conçois ton repentir. Mais lui, de quoi se plaint-il ? Et comment te dénoncerait-il à ton mari, puisqu'il se dénoncerait en même temps ?

L'expression du visage de Rosa changea subitement, et une véritable béatitude rayonna de ses yeux. Elle dit lentement, avec une sorte de ferveur :

— Il est jaloux parce qu'il sait que j'en aime un autre.

— Mon cousin ? fit Claire, lui lâchant le bras.

— Celui-là, reprit Rosa, les mains jointes, je l'adore. Autant le boiteux est laid, grossier, puant, stupide, autant lui est beau, frais, déli-

cieux. Ah! madame, il a la peau d'une femme, si vous saviez... Quoique si fort de tous ses membres, il est doux, il est caressant... Avec lui je suis heureuse. Oh! je sais bien que c'est mal et que je me damne, puisque j'ai un mari. Mais qu'est-ce que ça me fait de brûler en enfer à cause de M. Roland? C'est juste que je brûle, pour avoir eu ce bonheur d'être serrée contre lui, et qu'il me dise : « Rosa, je t'adore! » Il me dit cela, madame. Ah! si c'était lui qui voulait me tuer, je lui tendrais la poitrine et je lui dirais : « Mon chéri, tue-moi! »

Et comme si la ferveur et l'abnégation de son amour l'eussent rachetée à ses propres yeux, elle se remit debout en prononçant ces mots et prit tout naturellement, sans le moindre artifice, sans rien de théâtral, la posture d'offrir son cœur à l'immolation.

Claire commençait à ressentir un trouble singulier, où le dégoût se mêlait indiscernablement à de la curiosité, et même à une sorte d'attrait bizarre pour cette femme qui appartenait en même temps à trois hommes, et qui le

confessait, et qui de tous trois avait reçu de la volupté, et qui maintenant indifférente à l'un, haïssant l'autre, s'exaltait à la pensée de mourir sous les coups du troisième... « Voilà donc l'amour, pensa Claire... C'est affreux, mais comme c'est puissant! Que Dieu me l'épargne... » Le goût du baiser clos, salé par les larmes, qu'elle avait reçu d'Alain, revint lui brûler les lèvres.

Elle chassa d'un brusque effort cette réminiscence :

— Jeanty t'a donc surprise avec Roland? demanda-t-elle.

— Oui. A la métairie. Une nuit. Comme je ne voulais plus le laisser entrer... il s'est douté... il a guetté. Il a vu venir M. Roland. Alors il a écrit cette lettre à Maximin, ou bien il l'a fait écrire, peut-être. Et le lendemain il a commencé de me frapper, et de me dire qu'il me tuerait, et qu'il tuerait M. Roland. Oh! madame, pour qu'il n'arrive pas de malheur, faites-le partir, ce boiteux... On trouvera bien un autre domestique... Et vous auriez trop de chagrin, si une

créature de Dieu était mise à mort dans votre maison !

Elle se tut. Claire médita un instant, ou, plutôt, elle s'efforça de méditer. Mais sa tête bourdonnait ; les idées s'y entre-choquaient : la mort et l'enterrement de l'oncle, l'appel d'Alain devant la commission, ce drame de baiser et de sang qui se nouait autour d'elle. Elle désira infiniment d'être seule, de se recueillir.

— Je ferai de mon mieux, dit-elle à Rosa. Laisse-moi réfléchir. Ce n'est pas commode de renvoyer Jeanty, car il est bon domestique. Mais, si tu as peur de lui, pourquoi ne viens-tu pas coucher ici ?... Tu serais protégée la nuit, et le jour tu ne crains pas grand'chose.

Rosa se dirigeait vers la porte : elle s'arrêta.

— Eh bien ? insista Claire. Tu ne veux pas ?

Elle fit « non », d'un signe presque imperceptible de la tête, baissée vers le sol.

— Pourquoi ? Parle donc... Pourquoi ?

Reprenant de l'assurance, comme tout à l'heure quand elle avait crié son grand amour, elle répondit :

— Si je ne reste pas à la métairie la nuit... alors... M. Roland... je ne le verrai plus...

Les deux femmes demeurèrent un instant les yeux dans les yeux. Puis Rosa saisit la main gauche de Claire, qui pendait, la baisa furtivement, et s'échappa.

... « Voilà donc l'amour, » se répéta Claire, restée seule en face d'elle-même. Elle s'était assise au bureau de Charles.

Une feuille de papier était devant elle, pour écrire à son mari, pour lui raconter la mort et l'enterrement de l'oncle... Mais sa pensée s'était désorientée. Elle avait déposé la plume. Ses yeux, par les contrevents entr'ouverts, s'étaient complu à la jeunesse du jour. De quelle douceur maternelle la nature enveloppait, ouatait le tumulte de ses pensées ! Juste à l'horizon de la bande de ciel découpée entre les contrevents, un bouquet de pins parasols se dessinait sur du bleu de vitrail. Une chatte tigrée de fauve, de noir et de gris se roulait sur le flanc, au pied de l'arbre gigantesque, avec de coquets gestes des

pattes ; elle clignait ses yeux verts dans l'ombre pailletée des feuilles naissantes. De temps en temps, une pie grinçait... Des voix de laboureurs, répétant les clameurs modulées par leurs ancêtres, naissaient, se prolongeaient, mouraient dans l'air limpide. La maison silencieuse buvait le printemps par ses ouvertures... Comme à tous ceux qui vivent tout près d'elle, la nature chuchotait à Claire son immuable conseil : « Écoute-moi !... Moi seule suis infaillible... Fonds-toi dans moi !... Moi seule suis éternelle... » Tandis que du fond de sa conscience imprégnée de pudeur et d'abstinences chrétiennes, montait la terreur de la chair, l'angoisse du péché.

Elle ferma les yeux et invoqua ses morts protecteurs. « Père... maman... Marie-Rose... Purifiez ma pensée ! » Mais comment fuir le péril des pensées, alors que le devoir évident consistait à penser au péril ?

Depuis le baiser dans l'avenue, elle ne s'était plus trouvée seule avec Alain. Les soins de la veillée mortuaire, de l'ensevelissement, des convocations et des préparatifs pour la sépulture

avaient requis sa présence ; pour assister sa tante, elle avait dû coucher et manger au château. Puis, la veille même de l'enterrement, la convocation devant la commission de réforme parvenait à l'Orme : Alain avait eu juste le temps de courir à la gare après la sépulture ; il ne reviendrait que tard dans la soirée. Les deux coupables, séparés par la miséricorde divine, avaient encore pour se ressaisir un jour d'isolement.

— « Voilà donc l'amour !... »

Claire redit cela à haute voix dans le silence lumineux. Elle se remémora le récit de Rosa et les paroles qu'elle avait prononcées... « Elle appartient à trois hommes en même temps, » pensa-t-elle, sincèrement dégoûtée. Pourtant, il y avait de la grandeur, de la noblesse, dans l'abnégation de cette fille de joie, maintenant qu'elle était vraiment éprise... L'antinomie contenue dans l'amour humain apparaissait enfin à Claire et troublait profondément son cœur.

Oui, l'amour était ce que disait Tatie, la plus basse animalité humaine, les débordements de

l'oncle Arnaud avec les métayères et les servantes, les abjectes caresses d'un Jeanty sur une Rosa... Mais c'était aussi le don total de soi, comme Charles l'avait fait pour Claire. C'était le sacrifice de la vie pour le bonheur d'une étreinte, comme Rosa s'y résignait pour Roland.

Et n'était-ce pas, encore, cet amour dévorateur comme le feu, mais pur comme lui, n'était-ce pas l'ardeur qu'elle sentait croître et gagner en elle, malgré elle, — ce besoin de renoncer à tout, et même de tout détruire, pour se joindre à un être unique et lui dire : « Je t'appartiens » ?

La voix insidieuse du désir, complice de toute cette nature heureuse, amoureuse, qui l'environnait, lui suggérait : « Puisque mon affection est parfaitement pure, puisque la matérialité de l'amour me répugne, qu'y a-t-il de coupable dans l'attrait que je ressens ? » Toutefois, elle était bien trop saine de cœur pour ne pas réfuter l'insinuation diabolique :

« C'est criminel parce que j'ai promis, et qu'un honnête homme compte sur ma foi...

Évidemment, je n'ai pas promis en pleine connaissance de cause : mais je ne veux pas de cette excuse-là. J'ai promis, je tiendrai. Père, maman, Marie-Rose, aidez-moi à tenir... »

Elle brida résolument son imagination et sa réflexion, et, renonçant à écrire la lettre projetée pour Charles, se leva. Contre la cabale confuse de ses pensées, elle était résolue à chercher un refuge dans le tran-tran minutieux de la vie quotidienne, dans cette obscure dépense des heures que les soins de la terre dévorent aisément.

« Jusqu'à midi, la surveillance des travaux de l'allée, un tour à la métairie... A midi, je mangerai auprès d'Alida : pas de solitude! Ensuite je retournerai au château assister ma pauvre Tatie... Et ce soir, quand Alain rentrera, *nous parlerons franchement*. Nous sommes d'honnêtes cœurs tous les deux : à quoi bon nous dissimuler ce qui est vrai?... »

Elle renouvela à ses morts protecteurs sa prière intime; elle mit un baiser sur la vitre qui couvrait la photographie de Charles, et elle sor-

tit, résolue, vaillante, puisant de l'espoir dans l'honnêteté de son cœur.

Cette journée que la sage Claire Teyssèdre organisait méthodiquement, afin de lutter contre les pensées dangereuses, les nécessités imposées la firent tout naturellement active pour Alain.

A peine arrivé au chef-lieu, il dut se rendre aux bureaux de la place; de là, des indications contradictoires le ballottèrent de la mairie au recrutement, puis enfin à l'hôpital, où siégeait la commission de réforme. Il y arriva juste au moment où les membres de cette commission levaient la séance pour aller déjeuner. Lui-même déjeuna dans un restaurant voisin, rempli de jeunes gens venus comme lui des environs pour subir la visite. Presque tous étaient joyeux, ou du moins affectaient la gaîté. Alain, seul à sa table, entendait leurs propos, des tables voisines.

Ils parlaient un peu de la guerre, beaucoup des femmes, de celles notamment qu'ils ver-

raient dans la journée, profitant de cette fugue en ville. Leur cynisme révoltait Alain, ravivait en lui cette vigoureuse haine de la luxure qui avait assaini son adolescence. Il se disait orgueilleusement : « Je ne suis pas une brute comme eux... Rien, rien ne saurait me rendre pareil à eux... » Éloigné de Claire depuis trois fois vingt-quatre heures, il sentait, certes, un désir intense de la revoir, et quand il pensait : « Ce soir je serai seul avec elle, » il défaillait sous le pressentiment du bonheur. Mais qu'il se mêlât jamais à ce bonheur une parcelle de ces ignominies dont on parlait auprès de lui, il ne le redoutait point. En pleine effervescence imaginative et sentimentale, ses sens demeuraient calmes. Même ce baiser étrange, ce baiser non voulu par lui, que Claire lui avait donné parmi des larmes, ne l'avait pas agité comme il avait agité la jeune femme. Il était sincère quand il se disait à lui-même : « Je ne souhaiterais pas que cela fût de nouveau... » Cependant il y pensait sans relâche. Quelque chose d'indépendant, d'ingouvernable, dans sa mémoire, rôdait au-

tour de ce souvenir, l'évoquait, le contemplait, le fouillait, pour ainsi dire, comme si dans cette évocation inerte un mystérieux trésor de joie, encore inaccessible, eût été caché.

La commission rouvrit à deux heures. Alain n'attendit guère : il fut examiné vers trois heures et quart. Résolu à se donner comme bon pour le service, il répondit dans ce sens à toutes les questions des majors. L'auscultation révéla un cœur assez régulier, des poumons sains, un foie normal : Alain passa sous silence les insomnies, les céphalées, les subites dépressions nerveuses. Il fut déclaré bon pour le service armé.

Il postula immédiatement d'être affecté à l'aviation, montrant son diplôme de chauffeur. Les médecins acquiescèrent. Quand il entendit cet arrêt, il en conçut un vif orgueil. Puérilement, il s'imagina rentrant à l'Orme et disant à Claire : « C'est fait, je pars. » Une mauvaise joie lui vint du mal que cette parole ferait à celle qu'il aimait. Mais cette joie fut courte. Comme ces lentes montées de brumes hissées de l'ouest, qui attristent un beau soir en impo-

sant la certitude que le mauvais temps s'avance, la désolation de quitter Claire dans une quinzaine de jours — délai imparti aux récupérés pour rallier le dépôt — noircit l'horizon de sa pensée tandis qu'il regagnait la gare. Un lâche égoïsme protesta : « Pourquoi ai-je voulu cela ?... » Il le fit taire : « Je le veux toujours, parce que je n'ai pas le droit de mettre Claire en péril. »

Tel était son orgueil de jeune Hippolyte qu'il n'accueillait l'idée du péril que pour Claire seule.

A Port-Sainte-Marie, il changea de train, quittant la grande voie transversale du Midi pour la petite ligne perpendiculaire qui descend vers les Pyrénées. L'humble convoi local qui le recueillit était presque vide; il fut seul dans son compartiment de seconde. La journée, d'abord lumineuse, sombrait peu à peu dans la brume, comme il advient souvent aux rives garonnaises... L'ardente clarté s'opalisait, le disque jaune du soleil, qu'on pouvait regarder en face, descendait dans un horizon ouaté de blanc.

Les récits qu'il avait lus, qu'il avait entendus

de la vie des hommes en secteur assaillirent la pensée d'Alain : son imagination exercée par la lecture, par ses essais d'écrivain, dessina devant ses yeux sa propre image de poilu au front. Le danger de la blessure ou de la mort ne l'effrayait guère : comme tous les êtres jeunes, il ne pouvait imaginer pour lui-même l'imminence de la mort. Il s'exaltait même au rêve d'une vie changée, mouvante, périlleuse; l'orgueil le grisait. Ah! s'évader enfin de la caste subalterne des réformés...

Mais, dans quelques jours, c'en était fini de la vie de l'Orme, de la communion avec la sœur élue. « Comme je l'aime, » pensa-t-il... Et puisqu'il accomplissait le sacrifice, puisqu'il s'exilait pour ne point induire Claire en tentation, il laissa son rêve s'attarder sur l'image de Claire, il l'évoqua, ou plutôt il souffrit qu'elle s'évoquât elle-même dans des attitudes diverses.

D'abord, le matin, quand ils se rencontraient pour la première fois de la journée... Elle avait trois robes matinales, qu'elle portait selon les saisons : une blanche, une mauve et une troi-

sième, qu'il préférait pour son apparence monacale, en souple jersey couleur de bure...

Puis, à table, quand leurs yeux, face à face, se rencontraient... ou quand elle allongeait la main pour atteindre quelque chose, son avant-bras nu...

Il la revit aussi montant lestement dans la voiturette bleue, la pointe du pied gauche encore sur le sol, la jambe ronde tendue sous la jupe... Et encore quand elle lisait près de lui dans la bibliothèque, les sourcils un peu froncés, les lèvres parfois remuant...

Et encore le soir, au seuil de sa chambre, la pression légère de leurs mains...

Le petit train continuait sa promenade à travers le paysage ouaté : on ne voyait rien par les portières, que du blanc dépoli où s'estompaient des linéaments d'arbres; Alain fut seul avec ces images, comme isolé du monde. Elles l'entourèrent, le captèrent : tout d'un coup il s'en rendit compte. Il tenta de s'évader de leur ronde silencieuse et déjà voluptueuse : mais c'était trop tard, elles le tenaient. Rompu par l'effort in-

conscient de résistance qu'il dépensait depuis le matin du baiser, il ne trouvait plus en lui-même d'appui ni de force pour résister. Le trouble bonheur qui avait saisi naguère Claire assoupie au chevet de l'oncle Arnaud, voilà qu'il pointait dans les veines du jeune Hippolyte découronné... Ce que les poètes ont transmué, dans leurs chants, en un breuvage ensorcelé, et qui, dans la simple nature, est un phénomène aussi ordinaire que l'eau bouillant sur le feu — le philtre d'Isolde et de Tristan opérait en lui, substituant un autre Alain à l'Alain de la veille ou même de l'instant d'avant, comme le feu, juste à un certain degré, fait de la vapeur avec de l'eau.

Ah! dans ces premières pensées coupables, encore indécises, dans ce premier consentement de la chair, encore inachevé, quelle douceur, quel attrait, quel enchantement!

Vainement ses lèvres balbutiaient les appels au secours appris à l'église et au confessionnal : « Mon Dieu, purifiez ma pensée... *Virgo castissima, ora pro nobis!...* » la ronde malicieuse

tournoyait autour de lui, lui égarait le cerveau; il lui semblait qu'une vague de fond soulevait son sang dans ses artères.

Soudain l'évocation du baiser dans l'allée se précisa avec une netteté si intense qu'il ferma les yeux, pour absorber de toute la force de son désir la saveur de ce contact souple et ferme, et boire le sel des larmes jaillies des yeux de Claire... Ce que n'avait pas fait la réalité, le souvenir l'accomplit. Il comprit, il connut la profondeur humaine de la caresse, il en gémit de bonheur.

Le voyage s'acheva pour lui dans une sorte de léthargie où l'angoisse et le désir se disputaient un esprit désorienté, des membres rompus comme par une marche longue et pénible. Quand il débarqua à la station de Gabarret, la fraîcheur humide du brouillard, piquant son visage, le dégrisa.

— Monsieur Alain!... Par ici!

Cyprien était là, invisible sous le brouillard, auprès de la voiturette bleue dont le phare unique luisait dans un halo. Alain s'empara du

volant, content de cette diversion ; on n'avançait qu'avec peine, la lumière du phare, au lieu de se projeter en avant, se reflétait comme sur un drap blanc tendu en travers de la route. Redevenu lucide, tout en veillant à la direction, il jugeait son cœur.

« J'ai péché par orgueil... Mais quel châtiment !... Je suis un homme tout comme les autres, une brute pire que ces brutes qui parlaient de femmes, tantôt... Ma pensée a souillé la tendresse qui m'unissait à Claire. J'ai péché contre elle, contre Charles et contre Dieu. Heureusement que, dans une dizaine de jours, je vais partir... Oui... mais d'ici là ? »

Avec la fougue naturelle de son esprit ardent il souhaita le départ immédiat, le péril, la mort qui expie et qui délivre... Cependant les taillis nombreux et drus, bordant la route, annonçaient le voisinage de l'Orme. « Je parlerai franchement à Claire, décida-t-il : à quoi bon nous leurrer l'un l'autre ? Elle saura le peu que je vaux ; elle connaîtra la nécessité de mon départ et elle en souffrira moins. »

Ainsi, par des voies et pour des raisons différentes, cette Phèdre vertueuse et cet Hippolyte déchu de sa farouche pudeur concluaient à la nécessité de dénuder leurs cœurs l'un devant l'autre. C'est dans cet état d'esprit qu'ils allaient s'aborder.

Il en résulta que cet abord fut simple, sans heurt. Deux mains se serrèrent : les questions et les répliques naturelles s'échangèrent dans le vestibule. « — Eh bien ?... — Eh bien, je suis admis. — Dans les bureaux du front ? — Non, dans l'aviation... » Claire s'attendait à la nouvelle, et toute la journée elle s'était entraînée à l'affronter. Alain reprit, plus troublé qu'elle :

— Mais nous avons au moins dix jours devant nous.

— Dix jours ? fit Claire d'une voix détimbrée.

Alida les tira d'embarras en apparaissant dans le vestibule :

— Madame peut-elle venir un instant à l'office ? C'est la marchande d'œufs de canes qui veut te parler.

— J'y vais...

Alain monta dans sa chambre pour changer de vêtements. Ils se rejoignirent à table. Claire raconta la démarche de Rosa, Alain ses courses dans Agen et la visite médicale.

Tous deux savaient bien que c'étaient là des prolégomènes, que tout à l'heure seulement commencerait le véritable entretien; ils avaient fixé d'avance, sans se concerter, le même lieu et le même moment : après le souper, dans la bibliothèque. Et cet entretien fut un aboutissement si nécessaire qu'ils n'auraient pas pu dire, après, qui des deux l'avait commencé : ils se rappelèrent seulement qu'il s'était greffé sur la question des préparatifs de départ.

Assis tout proches l'un de l'autre, elle sur son fauteuil accoutumé, lui sur une chaise, ils chuchotaient plutôt qu'ils ne parlaient. Tout ce que chacun d'eux avait pensé durant la journée, il en fit l'aveu. Puis ils remontèrent en arrière, fouillèrent chacun son cœur, s'accusèrent chacun d'avoir entraîné l'autre.

Avec l'humilité de ces catéchumènes primi-

tifs qui proclamaient en pleine église leurs défaillances, Claire conta le rêve qu'elle avait fait au chevet d'Arnaud mourant; Alain, ses imaginations désordonnées tandis qu'il revenait d'Agen. Leurs aveux, murmurés dans le silence absolu de la maison assoupie, — tandis qu'au dehors la nuit n'était troublée que par l'appel d'amour des chouettes, si musical, si douloureux, — les soulageaient : ils en avaient par avance redouté la peine, et voilà qu'ils y goûtaient une sorte de volupté.

Tout en parlant ils se rapprochaient l'un de l'autre, jusqu'à se toucher; les mots qu'ils prononçaient exprimaient trop sincèrement leur volonté de ne point faillir pour qu'ils fussent alarmés de ce contact. Ils ne s'avisaient pas non plus que toute cette humilité, toute cette contrition n'étaient qu'une longue et palpitante déclaration, et, traduit dans le vocabulaire du repentir et de la foi, le commentaire de ces trois mots : Je t'aime.

Leurs mains s'étreignaient avec plus de libre ferveur que jamais quand ils se dirent :

— Nous ne céderons pas... nous ne commettrons pas cette abominable trahison envers l'homme que nous chérissons tous les deux, et qui a mis en nous deux sa confiance et sa tendresse.

Pleins de fortes résolutions, ils se mirent à genoux côte à côte devant un crucifix que le pieux Charles avait accroché au montant de la bibliothèque, juste en face de sa table de travail : une palme de buis jauni l'ombrageait depuis les Rameaux d'antan. Ils prièrent ensemble, à demi-voix : quelques prières rituelles d'abord, puis les paroles qui vinrent aux lèvres d'Alain et que Claire répéta :

— Mon Dieu, vous voyez que nous ne souhaitons pas le mal, que nous le détestons, que nous ferions horreur à nous-mêmes si nous succombions. Mais notre chair est faible et pécheresse. Sans votre force, que deviendrons-nous? Épargnez-nous. Sauvez-nous. Purifiez ces journées qui viennent, les dernières peut-être que jamais nous passerons l'un auprès de l'autre...

Ils se séparèrent pour s'aller coucher, dans

un sentiment d'apaisement, de réconfort. Une chose aurait dû pourtant les avertir que, tout au fond d'eux-mêmes, leur sincérité avait une fêlure : ils avaient eu l'un et l'autre sur les lèvres le nom d'un conseiller, d'un refuge — l'abbé Bacqué — et aucun d'eux ne s'était décidé à le prononcer.

Une nuit calme, baignée de sommeil, leur fut encore accordée par la destinée; trop d'émotions avaient recru leurs corps; le sommeil impérieux de la jeunesse leur versa l'oubli. A leur première rencontre, le lendemain matin, ils ne parlèrent plus de ce qui les tourmentait : mais Claire avait les yeux gonflés de larmes et les doigts d'Alain tremblaient comme aux mauvais jours de naguère. Ils s'évitèrent jusqu'au repas de midi.

A table, chacun d'eux se força à manger et vit nettement que l'autre se forçait comme lui : les brindilles de paroles par quoi ils essayaient d'allumer la conversation s'éteignaient aussitôt. Le déjeuner fini, ils n'osèrent pas se quitter, et,

comme de coutume, gagnèrent la bibliothèque où le café était servi : il n'était plus question de confidences, d'aveux, de prière en commun. Ils évitaient toute approche aux sujets dangereux : ils ne parlèrent ni de Charles, ni de l'engagement d'Alain. Chacun sentait brûler, autour de son propre désir, le désir de l'autre : ils redoutaient même de se frôler. La fièvre faisait arides les lèvres et la langue de Claire; Alain posait instinctivement sa main brûlante sur le marbre d'une console. Au bout d'un quart d'heure de ce supplice, il se leva, alla vers Claire : elle eut un mouvement de recul et de supplication qui le désespéra, car c'était pour prendre congé d'elle qu'il s'approchait.

— J'ai un peu de migraine, dit-il, je vais faire un tour à bicyclette jusqu'à la métairie du Broustet, voir où ils en sont du labour des terres. Cela me fera du bien.

— Bien, dit Claire, qui, après un moment d'extrême pâleur, était devenue pourpre. C'est cela...

Elle disait ces mots au hasard. Il sortit, et elle

dut se contraindre pour ne pas le rappeler. Une imagination subite la tourmentait : « S'il partait pour ne plus revenir?... » Elle écouta le grelot de la bicyclette, puis, penchée aux contrevents entre-bâillés, le déchirement léger du gravier par le caoutchouc des roues; puis, rien...

« Oh! pensa-t-elle, il ne me porterait pas ce coup... il ne disparaîtrait pas sans un adieu... »

Les heures qui suivirent lui furent insupportables. Aucune prière ne parvenait à monter de son cœur à ses lèvres. Ses yeux ne voulaient pas pleurer...

« Voilà... pensa-t-elle, réfugiée dans sa chambre, errant de place en place comme une démente. Voilà... Je suis perdue. Je suis à lui... Tout à l'heure, quand il s'est levé et qu'il est venu à moi, s'il avait voulu, j'étais sans force... »

Et la pensée mauvaise l'envahit, la jeta pantelante sur son lit : un instant tout son être regretta l'énergie qu'Alain avait eue de s'évader. « Où est-il maintenant, où est-il? » gémit-elle. Il était en pleine lande, déjà loin, tendant ses

muscles à monter les côtes à toute allure. Et lui aussi, pourchassé par le désir, pensait au même instant : « Si j'avais voulu, tout à l'heure, quand elle était assise et qu'elle pâlissait... »

Dès que le soleil déclina, Claire n'y tint plus : elle en était au point où, chez la femme, aucune raison n'est capable de lutter contre le vœu profond de l'être tout entier. Sans se soucier d'Alida qui la questionnait, et qu'elle rabroua, elle guetta le retour d'Alain devant la maison, puis sur le seuil de la grille extérieure. S'il eût tardé jusqu'à la nuit, elle eût couru à sa recherche sur la route même...

Enfin elle le reconnut, de très loin, qui revenait. Elle eut honte d'être surprise ainsi et regagna en courant la maison : mais elle ne put, défaillante, aller au delà du vestibule. Elle entendit qu'il appuyait sa machine contre la muraille ; il poussa la porte, le vestibule déjà obscur fut éclairé un instant, ils se virent : ce fut lui qui la saisit dans ses bras et leurs lèvres se soudèrent, cette fois conscientes, assouvissant dans ce baiser quelque chose qui ne pou-

vait même plus s'appeler du désir, mais plutôt un besoin total, confondu avec le besoin même de vivre.

Quand leur étreinte se desserra, ils se regardèrent avec tristesse, mais aucun d'eux n'eut pour l'autre de reproche : ils se sentaient complices indiscernablement. Alain fit briller la lumière du plafonnier, et, regardant Claire en face, dit :

— Nous sommes indignes.

— Oui, dit Claire. Qu'allons-nous devenir ?

— Si nous demeurons ensemble, reprit Alain, rien ne peut nous sauver. Je vais partir.

— Quand cela ?

— Tout de suite... N'importe où... Vous trouverez une explication... Vous direz que...

Elle l'interrompit.

— Ne partez pas... Ne me quittez pas avant le moment nécessaire. Nous serons assez forts, vous verrez. Je vous jure de ne plus jamais rester seule avec vous jusqu'à votre départ... Voyez... je m'en vais...

Elle quitta le vestibule. Alain remonta dans

sa chambre... Sous le prétexte du froid, — la brume de la veille avait reparu et glaçait la maison, — Claire fit dresser leurs couverts dans la vaste cuisine, où le feu de chêne flambait dans l'âtre.

Ainsi Alida fut présente à leur repas : aussitôt après, Claire se dit fatiguée et serrant la main d'Alain aussi légèrement, aussi chastement que naguère, se retira. Alain, épouvanté par la solitude de la nuit qui venait, prolongea le plus qu'il put son séjour dans la cuisine, auprès d'Alida ravie de l'aubaine : il lui suffit de la laisser parler.

— La pauvre madame était inquiète ce tantôt « après » monsieur Alain... Monsieur Alain ne devrait pas rester si longtemps dehors... qu'il n'a plus déjà tant de jours à passer à l'Orme (les sanglots commencèrent de se mêler aux paroles) et nous allons rester toutes seules ici... que si les ennemis arrivent à Lascos, il n'y aura seulement personne pour nous défendre...

Comme elle ne cessait plus de larmoyer, Alain, impatienté, remonta dans sa cellule. Sa

randonnée de l'après-midi l'ayant fatigué, il espérait forcer le sommeil. Mais, à peine dévêtu, il prévit l'insomnie : en même temps, l'attente confuse d'un événement, quelque chose qui vraiment ressemblait à la peur le contraignit à veiller.

Il se roula tel qu'il était dans une robe de chambre épaisse, car l'humidité du dehors rôdait autour de lui, et, assis dans un vieux voltaire de reps rouge, se mit à lire le volume qui traînait sur sa table : le second tome des *Commentaires* de Montluc. Il contraignit assez facilement ses yeux à suivre les lignes, sa pensée à comprendre le sens : mais quelque chose le tourmentait qu'il ne pouvait définir.

« J'ai peur qu'elle ne souffre, se dit-il, et cela me tenaille... O mon Dieu ! que faire ? Que faire ?... »

Claire ne souffrait pas. Plus calme depuis la résolution prise et tenue de ne pas demeurer seule tête à tête avec Alain, elle se dévêtit posément, fit sa toilette pour la nuit : elle put prier ;

elle se coucha et s'endormit aussitôt couchée. Dans cet organisme en équilibre, la nature compensait aussitôt toute lassitude des membres et de l'esprit.

Elle dormit profondément, sans aucun rêve. Puis, brusquement, elle se retrouva les yeux ouverts dans la nuit, lucide comme si elle était réveillée depuis une heure. Son cœur battait lentement, à coups douloureux. Un silence de tombeau accablait la chambre, la maison, tout.

Claire, dressée sur son séant, pensa comme tantôt : « S'il était parti?... S'il m'avait quittée, pour ne plus revenir jamais?... Une telle décision était si bien dans sa manière! Pour peu que sa conscience lui eût commandé l'évasion, certes il n'aurait pas résisté. N'avait-il pas dit : « Si « nous demeurons ensemble, nous sommes per- « dus... »

L'instant d'après, elle avait passé une robe de nuit et, laissant la porte ouverte de sa chambre éclairer vaguement les abords, elle écoutait, dans le vestibule... En bas, en haut, partout, c'était le même silence de tombe.

« Il est parti, se dit-elle. Dans sa chambre, il n'y a personne... »

Elle monta les premières marches, s'arrêta pour écouter, monta encore... De la dernière marche, elle aperçut une raie de clarté sous la porte de la chambre d'Alain...

« Il est là, » pensa-t-elle, comprimant son cœur qui lui semblait se fondre dans un soulagement inexprimable.

Et elle allait redescendre, quand elle songea : « Mais non... cela ne prouve rien... Il a pu partir pendant que je dormais, sans éteindre l'électricité. »

Alors elle acheva de monter les dernières marches, presque sans précaution, tant elle était convaincue que la chambre était vide. Elle touchait au seuil quand la porte s'ouvrit. Elle balbutia, voyant Alain debout dans le cadre éclairé du chambranle :

— C'est moi... j'ai eu peur...

Lui ne dit rien. Il s'effaça pour la laisser entrer. Elle entra, sans repousser la porte. Depuis qu'elle était là, Alain sentait qu'il l'avait

attendue durant ces longues premières heures de la nuit, que lui aussi, loin d'elle et ne sachant ce qu'elle devenait, avait souffert de la peur. Il murmura :

— Oui... nous ne pouvions pas rester séparés...

Ils se regardaient. Ils eurent la sensation qu'ils étaient seuls au monde. Il n'y avait plus rien, ni guerre, ni lois, ni devoirs, ni remords, ni peine du corps ou de l'esprit; il y avait eux, l'un en face de l'autre et conduits l'un vers l'autre par toute la force des choses. Leur résistance passée leur apparut vaine, infime, le battement d'ailes d'un insecte captif dans les doigts d'un enfant...

— Cette fois, dit Alain, c'est fini.

Il dit cela comme un homme sur un écueil, qui sent la vague montante battre ses pieds. Elle ne répondit rien. Elle était soumise. Elle regardait, dans les yeux d'Alain, une lueur qu'elle reconnaissait pour l'avoir vue, pour l'avoir redoutée dans les yeux de son mari. Elle se rendit compte que dans ses yeux à elle une pareille flamme s'allumait.

Comme il s'approchait d'elle, d'un suprême geste de pudeur, elle arracha du mur le fil de la lampe dont l'attache roula par terre.

Ce fut la nuit.





QUATRIÈME PARTIE

L'ABBÉ BACQUÉ

I



ENDANT la nuit du péché, la vieille maison de l'Orme avait été complice.

Elle avait, de son silence, abrité les coupables. Les marches de l'escalier de chêne n'avaient point gémi sous les pas. L'épaisseur des murailles avait enseveli le chuchotement des paroles, le frôlement des choses, le halètement des soupirs. Les gonds

des portes, ajustés et limés par cent cinquante ans d'usage, s'étaient gardés de grincer aussi bien quand l'épouse intacte quittait sa chambre sans souci d'être entendue que, moins d'une heure après, lorsque — tremblante, furtive, retenant son haleine et amortissant le glissement de ses pas — la femme adultère refermait sur elle, avec des précautions de voleur, la porte de la chambre conjugale.

Et la vieille maison avait aussi fait peser sa torpeur sur le sommeil d'Alida et de Cyprien, dans les pièces lointaines où ils reposaient, à l'autre extrémité de la bâtisse.

Ce qu'avait vu la vieille maison dans la nuit du péché, elle avait fait semblant de ne pas le voir, afin que la vie de tous les jours pût commencer le lendemain à son heure, continuer et s'accomplir, comme depuis tant et tant d'années : le labeur du sol alentour, les besognes domestiques à l'intérieur, dans l'ordre et la paix.

Et de fait, le matin qui suivit cette nuit se leva sur l'Orme avec sa couleur accoutumée, sa couleur de saison, propice au recommencement

des grands travaux que le printemps ranime, et qui, s'enchaînant à ceux de l'été, ne s'arrêteront plus qu'à l'automne.

En ce moment, on s'occupait à semer les fourrages et les légumes de printemps, puis on allait reprendre les labours des vignes, rechausser les pieds des ceps aérés depuis un mois, commencer le second sulfatage. Quand le temps est propice, cette reprise du travail de la terre est joyeuse, après la léthargie de l'hiver, où le paysan se repose, mais s'ennuie. Tout revit, tout repart — l'espoir des récoltes miroite dans les jeunes promesses du sol : blé qui verdit, arbres fruitiers qui fleurissent, bourgeons de vigne qui débourrent. On oublie les déboires d'antan, gelées, grêles, maladies des plantes, des fruits et des bêtes : le soleil implacable qui, de ce paradis naissant, fera peut-être un Sahara dans quelques semaines; la rivière qui, peut-être, sortira de son lit pour ravager tout. Une fois de plus, la trompeuse nature impose à l'homme son illusion. Temps joyeux de joyeux travail, lune de miel du rural avec la terre! Que les heures en

sont courtes! Les jours ont beau croître, le soir semble plus près du matin qu'au temps des brumes de décembre.

Dès l'aube, l'active machine du labeur quotidien avait happé, entraîné Claire comme la veille, comme l'avant-veille.

Elle n'avait pas eu le loisir ni la peine de se demander : « Que vais-je faire pour ne pas penser?... »

La tâche quotidienne y avait impérieusement pourvu.

« Madame, tu veux venir? dit Alida à travers la porte, dès la pointe du jour. C'est le charpentier qui arrive pour réparer la toiture du chai... » Puis, coup sur coup, dès que la jeune femme, vêtue d'un peignoir matinal, apparaît dans la région de l'office : « Madame, c'est le vétérinaire, pour regarder le pied de la vache, » ou : « N'oublie pas, madame, que tu dois parler à Jeanty, que tu l'as promis à Rosa... Madame, je te prie de passer à la cuisine pour cette galantine de canard... Madame... »

Et voilà Cyprien, promu jardinier depuis la guerre sous le contrôle de sa maîtresse. Il la tire familièrement par sa manche et dit : « Tous les pots sont prêts pour les boutures ; Madame peut venir ?... »

Cependant, Claire songe qu'il ne serait pas inutile de donner un coup d'œil à l'agencement de l'allée; même il faudrait pousser jusqu'aux vignes, pour constater comment se fait le labour... « Mais Alain doit y être !... » Claire s'est dit cela à elle-même, tout naturellement, comme elle l'aurait dit la veille ou l'avant-veille... « Alain doit y être... » Et aussitôt ce nom d'Alain lui apparaît avec ce qu'il comporte désormais pour elle de nouveau, de formidable... Elle s'assied, d'émotion, elle va céder au flux de son cœur, elle va penser... La voix d'Alida, derrière elle, endigue le flux :

— Ma perlote, c'est cette femme de Ragegat qui apporte des cèpes de printemps pour la conserve. Ils sont bien jolis, mais bien chers, té !...

Ainsi l'humble tourbillon de la vie quoti-

dienne balayait les heures minute par minute. Au regard de ceux qui l'entouraient, Claire semblait toute pareille à ce qu'elle était la veille, ou un jour quelconque de sa vie. Et vraiment son équilibre physique demeurait intact : tout son corps baignait même dans un profond apaisement, comme si, loin d'avoir été troublé par les événements de la nuit, il avait atteint un aboutissement nécessaire.

Mais cette santé animale, cette santé insolente qu'elle constatait malgré elle et qui l'irritait, n'empêchait pas le déchirement intime, le désespoir essentiel : elle n'avait pas besoin d'y penser pour le ressentir, ni même pour le formuler. Quelque chose de noir comme la mort était en elle : oui, chaque fois qu'elle regardait en elle-même un instant, elle regardait dans une tombe. Quelque chose avait vécu, jusqu'à cette nuit, qui jamais ne vivrait plus. Cette nuit, une âme était morte, l'âme limpide de la petite Claire, de la fille de « don Raymond », de la pénitente de l'abbé Bacqué, de la tendre patronne d'Alida, de l'épouse froide et dévouée de

Charles, de la sœur élue d'Alain. La Claire Teyssèdre qui maintenant respirait et se mouvait à l'Orme était une personne nouvelle, différente, qui avait la sensation d'avoir perdu l'autre, celle d'avant le péché. La survivante, une buée de deuil était tendue devant ses yeux, et le goût de la cendre affadissait sa bouche.

Il y eut certes un peu de lâcheté dans la façon dont Claire, aux premières heures de la matinée, se laissa entraîner sans résistance par les menus soucis de la maison et de la terre. Mais, vers dix heures, elle eut quelque répit. Il fallut penser... Alain n'avait pas paru devant elle.

— Il s'en est allé à la métairie *avé le jour* (disait Alida) pour mettre en train le bêchage de la vigne. Comme il se donne du mal, le pauvre! Il va bien nous faire faute quand il sera parti, tenez!

A l'heure du repos méridien, il faudrait pourtant le rencontrer, lui parler... « Oh! songea Claire, pourquoi a-t-il fait cela!... Pourquoi... »

Mais sa loyale conscience rectifia aussitôt : « Ce n'est pas sa faute. Ce n'est pas sa faute plus que la mienne. Notre part est égale dans le mal. Et lui vaut mieux que moi. Qu'il doit souffrir, à présent!... »

L'idée de ce qu'il endurait lui fit un moment oublier sa propre misère. Il souffrait, et elle était la dernière à pouvoir le consoler : la consolatrice, la sœur d'élection, cette nuit l'avait tuée. Il souffrait, et dans sa souffrance peut-être il l'accusait, peut-être il la détestait. S'il se réfugiait dans le souvenir d'une femme, c'était dans le souvenir de Marie-Rose.

Claire, pour la première fois, jalousa Marie-Rose. Tout d'un coup elle se dit : « Voilà plus de trois heures qu'il est à la métairie. Sûrement il va revenir! Il va apparaître devant moi, à l'improviste... » Au moment où cette peur lui vint, elle était seule auprès des châssis où s'alignaient les boutures de géraniums et de bégonias, dans leurs petits pots de terre jaunâtre. Cyprien, sa besogne de jardinier finie, avait rejoint Alida à l'office.

Claire ne résista pas au besoin de fuir, pour ne pas rencontrer Alain. Elle voulut s'évader du territoire dangereux, des abords de la maison. D'abord, sans projet, elle gagna la route, distante seulement d'une centaine de mètres, et marcha vers Lascos. Le projet ne s'ébaucha qu'ensuite : voir l'abbé Bacqué, joindre le conseiller, le confesseur... Dans la descente vers Lascos, elle courut presque. « Pourvu qu'il soit au presbytère... Pourvu que je ne le rencontre pas dehors... Dehors, je n'oserais rien lui dire... »

Comme elle souhaita l'ombre du confessionnal! L'aveu dans la nuit, à une oreille invisible... L'aveu non pas à un homme, puisque l'homme auquel on avoue n'aura pas le droit de se souvenir, et ne devra jamais agir comme s'il connaissait son secret. L'aveu à Dieu, qui sait d'avance, puisque le péché a offensé son regard. Et cet aveu proféré, qui n'est point une torture, mais bien une délivrance, rentrer dans la paix, se réconcilier avec Dieu et avec sa conscience, être purifié, pardonné, être comme avant!...

Claire pressait le pas... Les premières maisons

de Lascos... la place avec ses marronniers, la rue qui va à l'église... la porte du presbytère, aperçue de loin comme le but par le coureur...

Mais pourquoi, dès qu'elle l'aperçoit, ce but, dès qu'elle distingue l'antique porte rouge à grosses ferrures, a-t-elle ralenti le pas? Pourquoi, arrivée devant, passe-t-elle outre? Pourquoi, au lieu de frapper au presbytère, va-t-elle plus loin, jusqu'à l'église, où elle entre? La voilà dans la chapelle de la Sainte-Vierge.

Elle y est seule; elle est même seule dans l'église où luisent trois veilleuses : une au maître autel, une à la chapelle de sainte Anne, patronne de la paroisse; la troisième tressaille doucement dans un verre rouge, interceptant au regard de Claire le visage de l'enfant Jésus.

Elle commence à prier; les paroles usuelles chuchotent entre ses lèvres : « Souvenez-vous, ô très pieuse vierge Marie... Mon Dieu, j'ai un grand regret de vous avoir offensé... Notre père... pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés... » Ses lèvres prient; son cœur ne prie point. Du

cœur aux lèvres la sainte communication est rompue, qui donne aux paroles l'élan vers le ciel. C'est la morte de cette nuit qui savait prier : la survivante n'a gardé que les gestes et les mots de la prière.

Oh! sécheresse affreuse, diabolique paralysie de l'âme après la chute! Claire se sent une intruse dans la maison de Dieu.

Se confesser? Promettre la chasteté? Recevoir l'absolution? Renaître, revivre? Ce serait trop commode!... Sa loyauté proteste contre une si facile expiation. Elle n'est pas de celles qui pèchent, se confessent, promettent, s'inclinent sous le pardon divin, et bientôt retournent à leur péché. Elle a de l'absolution une idée trop grave et trop haute. Il faut expier. Il faut détester son péché. Expier? Elle se sent triste, déchue, exclue : mais ce n'est pas expier, cela; viennent les vraies douleurs, celles qui purifient la chair en la consumant! Détester son péché? Un mot de saint Augustin lui revient à la mémoire, — un mot que cite parfois l'abbé Bacqué : *Petebam castitatem et timebam obtinere :* je

demandais la chasteté et j'avais peur de l'obtenir... Jamais elle n'en avait pénétré le sens profond; elle le comprend aujourd'hui.

A quoi bon se leurrer? Elle n'est pas sûre d'elle-même. Tout à l'heure elle a fui la rencontre d'Alain; maintenant elle se demande : « Où est-il? Que devient-il? De son âme ardente, qu'aura fait le désespoir?... » Les mots liturgiques se figent sur les lèvres de la pénitente prosternée. Déjà sa pensée n'est plus contenue entre les murs de l'église; elle poursuit, aux alentours de Pélougat, une silhouette fine errant à travers les labours, deux yeux chargés de pensée, si profonds, si émouvants, sans doute noyés de désespoir, en ce moment même! Le rejoindre, le voir, lui parler, le réconforter. Ah! elle ne peut demeurer ici un instant de plus. Finie, la prière! Sa main droite, docile au souvenir, dessine les bras du crucifix; elle se redresse.

— ... Dieu veuille t'accorder ce que ta foi lui demande, mon enfant...

C'est l'abbé Bacqué qui a dit ces mots, à

demi-voix. Debout derrière elle, il attendait qu'elle se relevât. Elle balbutie :

— Vous étiez là ?

— Oui. Je t'ai regardée prier. J'ai uni mes intentions aux tiennes...

Elle affronte le regard qui la sonde. Venue ici pour avouer, elle se crispe de toute sa force pour la défense de son secret. L'instinct mystérieux qui est dans la plus honnête femme, lorsqu'elle aime, pour armer sa faiblesse de dissimulation, lui compose une attitude et un visage. Si l'abbé demande : « Pourquoi es-tu descendue à Lascos ? » elle imagine la réponse : « Pour m'informer de la vieille Péchaudès, qui s'est cassé la jambe. » Les voilà tous les deux, le prêtre et la pécheresse, qui sortent de l'église : ils remontent côte à côte la rue ensoleillée, vers la placette. Des passants disent : « Adieu, monsieur le curé et la compagnie. » Des enfants se poursuivent aux abords de l'école. Claire et l'abbé causent comme ils auraient causé la veille, des nouvelles de la guerre, des deuils récents, des absents.

— Rien reçu de Charles ?

— Rien depuis deux jours. Mais ce n'est pas surprenant. Chaque fois qu'il change de secteur, ses lettres ont un retard, et justement il m'avait annoncé le changement.

— Pour aller où ?

— Il ne le savait pas encore.

— Et notre Alain ? Toujours d'aplomb à la veille du grand départ ?

Elle trouve la force de sourire...

— Un peu nerveux, naturellement, dit-elle. Mais il a tant d'amour-propre et de courage !

L'abbé s'arrête de marcher :

— Toi aussi tu as du courage, pauvre petite ! Comme tu vas être seule ! Enfin... cela vaut peut-être mieux ainsi. Quand la Providence se charge manifestement de régler les choses, il n'y a qu'à la laisser faire. Et tu vois... les choses se sont agencées d'elles-mêmes.

Il s'efforce de parler tout naturellement, sans marquer d'émotion : mais, au fond, comme il est ému ! Claire voudrait qu'il le fût encore davantage ; attendri à l'idée de voir partir Alain, il

oublie de la regarder; ses prunelles trop divinatrices ne fouillent plus les yeux de sa pénitente.

Ils se quittent : Claire regagne l'Orme, sans même ralentir le pas à la montée. Cyprien ratisse devant le seuil. Elle s'informe d'Alain. Alain est venu il y a un instant, il a rôdé dans la maison; il n'a pas « demandé après Madame », il s'en est allé du côté de la surède. Claire n'a pas le courage de l'y rejoindre; mais elle ne s'éloigne plus. Tout en vaquant avec Alida, comme de coutume, aux préparatifs du repas de midi, elle guette, elle attend. Le chagrin, la contrition sont momentanément abolis par cet unique désir : revoir Alain... Il n'est pas parti... il n'est pas malade. Mais que va-t-il être, *pour elle ?*

Elle tremble de le revoir hostile, le regard et la bouche chargés de reproche... « C'est moi qui ai quitté ma chambre. C'est moi qui suis allée le trouver. Je n'avais aucune intention mauvaise, mais, enfin, c'est moi, c'est moi! Oh! il va me haïr!... »

La peur d'être haïe par son complice, voilà ce qui ravage cette âme tout à l'heure accablée par le remords, et qui courait à la confession comme au salut. Mais la cloche a sonné son premier appel. Va-t-il entendre? Va-t-il venir?... Un grand silence. Des pas... oui, ses pas... Quoi, c'est lui qui vient, comme de coutume? Ils s'abordent.

— Bonjour...

— Bonjour, Claire.

Leurs mains légèrement se serrent ; leurs regards s'entre-croisent, glissent l'un sur l'autre, se cherchant, se séparant aussitôt. Leurs lèvres prononcent les paroles quotidiennes, avec la même voix que toujours... Les labours, l'abbé, Jeanty, Rosa... Et chacun des deux comprend que l'autre est, comme lui-même, soulagé de sa plus cruelle angoisse, rien que parce qu'ils se sont retrouvés, et que nul des deux n'a dit à l'autre : « Je te hais!... » Chacun comprend que l'autre s'accuse lui-même, voudrait s'humilier, demander pardon, dire : « C'est ma faute!... »

Les voilà à table, s'efforçant de faire ressembler ce repas aux repas quotidiens, et leur conversation à celle de l'ordinaire : mais cette vaine parade les excède. Ah! se parler de ce qui les oppresse; se crier l'un à l'autre : « Pardon!... » Ils croient sincèrement qu'ils ne souhaitent rien au delà, qu'ils seront soulagés après : comment, si neufs l'un et l'autre aux égarements de l'amour, pourraient-ils démêler leur besoin physique de ne plus rester à distance, de se rapprocher, de mêler leurs larmes, de se toucher dans les gestes d'imploration?

Maintenant, ils sont seuls dans la bibliothèque où tant de fois ils ont, depuis plus d'une année, conjoint leurs pensées fraternelles, toujours en communication avec la pensée de l'absent. La porte est refermée. Le plateau avec les deux tasses, la cafetière et le sucrier sont posés sur la table où Charles travaillait. Aucun d'eux n'y touche. Leur solitude les a d'abord paralysés : ils osent enfin se regarder.

— Claire! dit Alain.

— Mon ami?

Il se rapproche. Il parle bas.

— Ce matin, je voulais partir. Oui, sans vous revoir. J'ai trouvé que c'était lâche. Et puis je voulais vous demander pardon.

Sa voix s'étrangle dans un sanglot sec, et il s'assied sur le canapé de cuir, cachant ses yeux. Aussitôt leur vœu obscur se réalise. Claire est auprès de lui, qui le prend contre son sein, qui le console, qui lui dit :

— Ne t'accuse pas. C'est moi. Oui, c'est moi... Qui est allé vers l'autre ? tu sais bien que c'est moi. Tu étais tranquille, tu ne pensais même pas à moi.

— Si. Je t'attendais.

Ils ne bougent plus, enlacés, leurs joues se touchant. Ils sont désespérés, et un bonheur formidable les inonde. Leur faute les opprime : mais, de la revendiquer ensemble, ils en recueillent une douloureuse volupté. Claire ose dire ce qui est vrai : « Ce n'est ni toi ni moi... C'est nous deux. Il le fallait... » Alain ne proteste pas ; il dit : « Nous avons fait une chose abominable. » Et comme, sur ce mot qui la transperce,

Claire éclate en pleurs, il l'étreint à son tour, il colle sa bouche au beau visage humide et convulsé, il lui soupire à l'oreille :

— Ne pleure pas... Je ne veux pas que tu souffres... je t'aime...

Elle répète, cessant de pleurer :

— Je t'aime. Où prendre de la force l'un contre l'autre, mon Dieu ? Ne me retiens pas si près de toi, je t'en conjure.

Ils s'écartent un peu : le péril qu'ils sont l'un pour l'autre les épouvante.

— Je vais partir aujourd'hui même, dit Alain avec un geste volontaire de ses deux poings fermés. Nous trouverons bien un moyen d'expliquer... Aide-moi.

Claire hoche la tête :

— Tu ne partiras pas. Tu ne me laisseras pas.

— C'est vrai. Et alors, nous sommes perdus.

— Oui.

Alain accroît la distance entre la jeune femme et lui. Il recule jusqu'à la table. Il regarde attentivement le portrait de Charles, comme pour l'invoquer à leur secours.

— Si ce que nous lui devons ne nous arréte pas, murmure-t-il avec une sorte de colère, c'est qu'il n'y a rien de plus vil que nous deux.

Cette fois Claire paraît insensible à l'injure. Sa pensée chemine. Le silence pèse. Elle finit par dire ceci, qui ne répond pas aux derniers mots d'Alain, mais Alain rétablit l'enchaînement secret :

— Même si tu pars tout de suite, rien ne réparera...

« C'est vrai, » pense Alain. Il imagine le retour de Charles dans la maison, dans longtemps, à la prochaine permission; Charles reparaît entre eux deux redevenus frère et sœur, ayant expié leur unique défaillance par la macération de leur chair... Eh bien! même sans rechute, même avec la plus rude pénitence, même avec la certitude du pardon divin, la vie d'avant ne pourra pas recommencer.

— Alors? dit-il.

Claire a un geste vague pour exprimer son ignorance, son impuissance. Le fatalisme que la

révélation de l'amour impose à la femme lui fait voir, avec une évidence impérieuse, qu'elle n'est plus le même être que la veille : la Claire d'aujourd'hui est soumise à d'autres forces ; des résistances dont elle était capable sont abolies. Son remords n'est pas moindre que celui d'Alain, ni son vœu moins sincère d'expier et de ne pas retomber ; mais Alain, plus imaginatif, garde la puissance de s'illusionner sur sa propre volonté, de croire qu'il veut ce qu'il ne veut pas vraiment. Le voilà qui, plus pour lui-même que pour sa complice, invente et explique comment il échappera au péril.

— Nous avons bien réussi à nous éviter ce matin. Nous ferons la même chose jusqu'au souper... Nous souperons dans la grande cuisine, comme hier.

Il s'arrête : et, entre eux, le silence s'appesantit. Tous deux, malgré eux, ont accroché leur souvenir à ces mots : « Comme hier... » Ils parlent du soir qui vient et ils pensent à la veille. Chacun se revoit seul dans sa chambre, tel qu'il fut hier... L'ardente solitude... Puis le mystérieux

appel réciproque, dans l'ombre. Puis... L'évocation se fait si intense qu'aucun des deux ne trouve, de quelque temps, une parole. Enfin Claire soupire :

— Tu vois bien!...

Qu'a-t-elle voulu dire? Elle ne saurait pas l'exprimer clairement elle-même; mais ils se sont compris. S'éviter durant le jour, se rencontrer, s'affronter sous les yeux des autres habitants de l'Orme, même rester tête à tête comme à présent, lorsque tout le monde est en éveil alentour... oui, ce n'est pas trop périlleux : la maison vigilante les garde de la rechute.

Mais dans quelques heures... la nuit tombée... tout ce qui respire devenu pour un temps immobile et aveugle... Alors, quelle force au monde les empêchera de se rejoindre?

Ils l'imaginent ensemble, et un flux soulève leur poitrine, si impérieux qu'ils se rapprochent. De nouveau les voilà l'un contre l'autre, anxieux de la nuit. Leurs mains fiévreuses se frôlent sans se joindre.

— La nuit, murmure Claire...

— J'ai peur d'elle et je la désire, confesse Alain.

— Savoir que tu veilles et que tu m'attends, reprend-elle... Savoir cela et ne pas courir à toi!

Les yeux dans les yeux, il lui répond :

— Je t'aime.

Mais encore une fois sa loyauté se révolte ; l'esprit triomphe en lui de l'homme animalisé. Il se remet debout devant Claire.

— Écoute, dit-il, j'ai trouvé.

— Quoi?

— Le moyen... le sûr moyen de nous contraindre.

— Dis...

Elle écoute, anxieuse et douloureuse. Voilà le moyen : souper dans la grande cuisine, comme la veille. Le souper fini, Claire, toujours comme la veille, prétextera un malaise, un vertige. Elle demandera à Alida de l'accompagner dans sa chambre : là elle dira que le malaise s'accroît, qu'elle craint de rester seule pendant la nuit. Alida étendra un matelas par terre et couchera

dans la chambre. Ce n'est pas la première fois que les choses se passent ainsi. Ainsi, sans le savoir, la fidèle servante protégera contre l'autre chacun des deux complices.

Alain a expliqué cela chaleureusement, avec la fierté de triompher du mal et de lui-même. Claire a écouté avec attention : à mesure qu'il parlait, un suaire de détresse l'enveloppait.

Elle pensait : « Il a raison. Son moyen est infaillible. Comme cela, même si l'un de nous voulait, même si nous voulions tous les deux, c'est impossible... Et nous pourrons faire de même demain, après-demain, jusqu'à ce qu'il parte. Ainsi notre crime n'aura été qu'un seul crime... C'est fini, fini. Oh! comme *il* est fort contre moi... »

Elle approuve de la tête, sans trouver rien à répliquer. Ils se quittent. Elle le regarde, par la fenêtre entr'ouverte, rejoindre sa bicyclette et partir... En voilà pour la journée. Elle ne le reverra que le soir.

« Comme il est fort contre moi! » se redit-elle... Elle admire cette force et elle la déteste.

Elle-même n'est pas forte à ce degré. Elle est vaincue : elle se l'avoue; elle accepte sa défaite... Puisque Alain est si ferme, elle s'en remet à lui de la résistance. Cependant elle lui obéit. Même dans ce qu'il lui a prescrit de douloureux, de contraire à leur tendresse, elle est heureuse de lui obéir. La pieuse comédie qu'il a imaginée pour le soir, elle s'y fait un rôle dès à présent : tout de suite en revoyant Alida elle se dit un peu lasse. Alida ne s'inquiète pas :

— Tu as eu tant de peine ces temps-ci, ma pauvre madame... Ne te fatigue pas. Reste « avé moi », assise sur une chaise, pendant que je repasse ton linge fin — et les chemises de nuit de M. Alain...

Claire, si active, est vite impatiente de ce rôle de malade. « Je vais mieux, » dit-elle... Et la voilà repartie dans les travaux de la maison, de la basse-cour et du jardin, plus ardente que jamais, infatigable.

Est-ce étrange ! La vague de désespoir qui l'avait submergée tantôt, quand Alain développait son idée, s'est peu à peu retirée, évaporée.

Elle rêve à Alain librement; tout en occupant ses yeux et ses mains du labeur de tous les jours, elle rêve à hier, à l'instant où ils se sont rejoints...

Elle ose *se rappeler*. « Voilà le vrai mariage, pense-t-elle gravement. Pourquoi m'a-t-on mariée puisque mon mariage n'était pas un vrai mariage? » Sa droite nature se révolte contre l'abus qu'on a fait de son corps et de sa volonté. « Si j'avais su? Mais pouvais-je savoir!... » Elle pense qu'il y a des femmes dont le devoir est ce qui fut, hier, son crime à elle. « Ah! ce n'est pas juste... ce n'est pas juste... » Autour de sa faute, comme toutes les femmes, même les plus sincères, elle reconstruit une morale.

Voici venu le soir. Elle a observé scrupuleusement les prescriptions d'Alain. La table est servie dans la cuisine, non loin du flamboiement de la grande cheminée. Elle est contente de lui montrer sa soumission, lorsqu'il rentre. Lui la remercie du regard. Elle se sent d'accord avec lui : elle est heureuse.

Ils soupent. Quelque chose de triomphant est

en eux, qui a raison de toutes leurs raisons de tristesse. Ensemble ils éprouvent qu'au prix de cette journée chaste, et du sacrifice consenti, ils ont acheté le droit de jouir maintenant de leur présence. Nul péril; Alida est autour d'eux, les sert, parle avec eux. Et ne se sont-ils pas garantis contre le danger de la nuit? Leurs yeux rassurés se donnent l'un à l'autre, se caressent, se disent ce que leurs bouches n'oseraient pas se dire.

Le peu de vin qu'ils boivent, peut-être un peu plus de vin que de coutume, tombant sur leur fièvre et leur abstinence, les énerve délicieusement. Ils rient : Alida rit avec eux. Un moment où la vieille servante, penchée vers l'âtre, leur tourne son dos massif, ils rejoignent leurs doigts par-dessus la nappe. Les lèvres de Claire remuent sans articuler de son; Alain comprend qu'elle dit : « Je t'aime... » Ils ne rient plus; ils ne parlent plus. Redevenus graves, ils se sentent peu à peu cernés par une force qui est hors d'eux, qui est peut-être en eux, — ils ne savent, — mais à quoi l'on ne résiste pas et qui se raille

des résolutions et des artifices. Leurs yeux ne se quittent plus : ils pensent la même chose et n'ont pas besoin de se le dire.

Ils ont la même angoisse...

N'est-ce pas l'heure convenue pour mettre à leur désir la camisole de force, pour donner à l'amante une garde contre l'amant? Claire va parler. Elle va dire : « Écoute, Alida... j'ai de la migraine... » Mais Claire n'a rien dit encore, et le regard d'Alain ne lui envoie nulle injonction. Voilà le souper fini. C'est Alida qui parle :

— Sais-tu, madame? Tu devrais aller au lit tout de suite, comme hier au soir, pour bien reposer cette nuit. Tu n'as pas trop bonne mine, pauvrote! M. Alain va rester ici, à fumer ses cigarettes...

— Oui, dit Claire, tu as raison.

Elle se lève. Elle serre faiblement la main d'Alain. Elle passe le seuil : son pas s'éloigne. Un bonheur impétueux fait battre à coups redoublés le cœur d'Alain... Alida achève son humble labeur du soir, allant et venant de la cuisine à l'office... La grosse pendule à poids

rongés bat le tic tac des minutes. L'aiguille chemine... Dans moins d'une heure, le sommeil enchaînera tout ce qui, dans la vieille maison, s'endort docilement avec les bêtes, les arbres et les champs... Et pour ceux qu'au contraire la nuit désenchaîne et fait doublement vivre, une fois de plus, — comme tant de fois sans doute au cours de ses deux siècles d'existence, — la vieille maison redeviendra complice.

II

A la nuit tombante, le train direct de Paris à Toulouse cheminait vers le sud, entre les derniers contreforts des monts du Limousin. Il avait quitté la capitale à 9 heures; l'horaire annonçait son arrivée au but du voyage pour le lendemain matin, vers 6 heures. Mais dès ce soir, il avait cinquante minutes de retard. Des convois de permissionnaires avaient à plusieurs reprises obstrué la voie. A Saint-Sulpice-Laurière, où trois grands itinéraires se croisent, la gare fourmillait d'uniformes.

Sous le casque bossué, sous la capote délavée dont la couleur semblait tissée de ciel et de terre, — aux épaules le faix du *barda :* paquets difformes, godasses crayeuses, gourdes, gobelets, bâtons, torchons de linge et de drap ; leurs jambes enroulées comme dans un pansement, leur buste strié de courroies et de sangles, où brimbalaient parfois une croix de guerre, une médaille militaire, des décorations d'Afrique ou d'Orient, — la face barbue, les yeux éteints ou bien luisants de fièvre, le pas balancé, lent ; criant peu, car la nécessité de la tranchée les avait dressés au silence, — fumant, mastiquant, accolant des litres, occupant les salles, les quais, les voies, entrant où ils voulaient, stationnant où il leur plaisait, grimpant dans les trains selon leur idée, obstinés, patients, massifs, — ces prodigieux voyageurs promenaient à travers la France de l'arrière l'image formidable du front. Et déjà, autour de cette image héroïque, reçue par les yeux des enfants, des femmes, des hommes trop vieux ou trop mal bâtis pour la guerre, s'édifiait la légende des Poilus.

Tandis que sous le vitrage fumeux du hall le « direct » de Toulouse attendait, haletant sur place, que les voies fussent dégagées vers Agen, des soldats s'y étaient infiltrés peu à peu, par les mêmes moyens de sang-froid, de coup d'œil, de ruse placide, d'entêtement inflexible qu'ils utilisaient en Flandre, en Artois, en Champagne ou en Lorraine, pour cheminer dans les bois tronçonnés, dans les labours d'obus, dans les chicots de village. Les débrouillards savaient que, par ce changement, ils gagnaient quelques heures : leurs convois de permissionnaires s'immobilisaient en des stationnements interminables; le train des « civ'lots » finissait toujours par leur passer devant.

Quand celui de Toulouse démarra enfin de Saint-Sulpice, il emportait une centaine de capotes bleues. Il y en avait dans les couloirs, sur les plates-formes articulées, dans les fourgons, dans les toilettes, dans les cabinets. Il y en avait d'affalés tranquillement, avec leur barda, sur une place de première classe, et qui, déjà, ronflaient. De rares voyageurs se renfrognaient; quelques

grincheux grognaient, pas bien fort, contre le désordre des transports et la faiblesse des agents du chemin de fer; mais presque tout le monde se gênait avec plaisir pour ces intrus magnifiques. On pensait : « Pauvres bougres, c'est bien leur tour. Est-ce qu'il y aurait des trains pour nous, sans eux?... »

Et la cargaison bleue, mêlée aux civils résignés, roulait vers la Garonne. La nuit venue, les couloirs des wagons prirent un aspect de tranchées, avec le poilu qui dort allongé, roulé dans sa capote, celui qui ronfle acagnardé entre les parois, le menton sur la poitrine, celui qui fume lentement sa pipe, assis, méditatif, celui qui essaie de déchiffrer une lettre ou un journal.

Les contrôleurs passaient, piétinaient dedans sans vouloir les voir. A quoi bon les questionner, leur demander compte? Chacun d'eux savait très bien où il allait, à quelle halte il lui faudrait descendre, subir en faisant la bête l'interrogatoire du chef de station qui finirait par dire : « Ma foi! fous le camp, ça ne me regarde pas... »,

et s'en aller, par des chemins familiers, jusqu'au village, jusqu'à la maison, jusqu'à la petite métairie endormie dans la campagne — où leur femme, leurs enfants et leur soupe les attendaient.

Maximin Labarthe, le métayer de Pélougat, s'était des premiers infiltré dans le « direct » à l'arrêt de Saint-Sulpice, en homme qui a soigneusement préparé son itinéraire et d'avance arrêté la meilleure combinaison.

Il occupait à présent un coin dans un compartiment de seconde, seul poilu contre sept civils des deux sexes. Ceux-ci lui avaient d'abord adressé la parole, empressés à le soustraire au contrôle, à lui offrir de la mangeaille et du tabac, à le questionner, aussi. Il avait répondu, poliment, sans chaleur, n'acceptant qu'une cigarette, arrêtant les entretiens par la brièveté précise des répliques. Les interlocuteurs s'étaient découragés. On avait chuchoté : « En voilà un qui n'est pas rigolo ! » Mais cela tout bas, car non seulement le pèlerin

bleu n'était pas rigolo, mais il n'avait pas l'air commode.

Peu à peu les conversations, dans le compartiment, s'étaient éteintes. Une voyageuse avait tiré le store bleu sous le plafonnier : tout le monde avait fini par dormir, sauf le poilu... Maximin Labarthe ne dormait pas. Son long corps ployé en trois, comme un grand pantin articulé, il méditait sans bouger, ses petits yeux noirs, perçants, toujours ouverts. Il appartenait à la variété des Gascons calmes, lesquels sont presque toujours de descendance pyrénéenne.

Et de fait, la mère de Maximin était une Béarnaise, jadis servante à Nérac, puis retournée à la terre par son mariage avec un Landais. Il restait du Béarn dans sa démarche élastique, dans sa haute stature sèche à ventre plat, à mollets et à biceps maigres mais solides, dans la finesse des attaches, dans le masque si aigu que, l'ayant vu, on ne se le rappelait que de profil. Le visage était entièrement rasé ; le poil du crâne, naguère d'un noir absolu, d'un noir de trou, grisonnait depuis les premiers mois de la guerre. Le front

bas avait de grandes rides en long. La bouche était pâle et triste, fléchissant aux commissures des lèvres.

En vérité, comme l'avaient jugé les civils du compartiment, il n'avait pas l'air d'un rigolo, d'un loustic d'escouade. Je ne sais quoi de grave et de borné apparaissait en même temps sur son visage et dans son allure : l'homme aux sentiments profonds et à l'intelligence courte, capable d'héroïsme et rechignant aux corvées insignifiantes, changeant d'humeur aussi vite qu'un enfant et susceptible de longs desseins obstinés. C'était un soldat difficile, boudeur, mal discipliné; pourtant deux étoiles de bronze marquaient sa croix de guerre. Les jours de cafard, — par exemple quand la lettre de Rosa se faisait attendre, — il tenait dans l'escouade des propos si dangereux que, nommé sergent en 1914, on l'avait cassé de son grade en 1915. Mais il avait retiré des fils de fer un camarade à demi asphyxié, entre l'éclatement de deux marmites... Une dispute avec son sous-lieutenant avait failli l'amener devant le conseil de guerre. Mais trois

semaines plus tard, il avait abattu d'un coup de revolver opportun un prisonnier boche qui terrassait ce même lieutenant.

Furieux contre la guerre, il était un guerrier redoutable. En lui vivait le fonds d'endurance, de fierté, d'audace placide du paysan français.

A quoi rêvait-il, maintenant, plié en trois comme un grand pantin sur sa banquette, les yeux ouverts, immobile?

Des images successives et qui ne s'enchaînaient pas nécessairement l'une à l'autre, défilaient dans son esprit, mêlées à peu de pensée, presque à point de pensée... Pélougat; la grange (c'est le nom qu'en Albret on donne à l'étable) avec ses deux paires de vaches mollement accroupies dans la litière de fougère. Est-ce qu'on a réquisitionné la paire des deux garonnaises, comme on le craignait?... Il va voir tout cela. Le désir de mettre le joug sur les garrots renflés, de tenir le mancheron et la tocadère, agite brusquement son cœur...

Puis, voilà Rosa devant lui... En mariée comme

il y a trois ans, si jolie, si amoureuse. Il respire l'air d'un grand trait, bouleversé par le souvenir. Leur chambre, à côté de la grande cuisine... Leur lit de noyer, aux couches si hautes sur la coite de plumes...

Il ne peut se tenir de murmurer : « Qu'elle m'aime... et qu'elle ait du plaisir avec moi, ça, j'en suis sûr, la garce... » Et il sourit pour lui seul, d'un bref sourire tout de suite écoulé aux tombantes commissures des lèvres. Le revoilà sombre, sombre comme la nuit.

Il tâte à travers sa capote son portefeuille : il le sent, large et bourré, contre son cœur. Là reposent toutes les lettres de Rosa. Il y a aussi deux mauvaises lettres pas signées, deux, sur trois qu'il a reçues en moins d'un mois : la première des trois, il l'a envoyée à Rosa, celle qui disait : « On ne s'ennuie pas à la métairie de Pélougat... » celle que Rosa a montrée à Claire... Les deux autres, plus récentes, disent à peu près la même chose, mais elles laissent mieux deviner avec qui la métayère de Pélougat se divertit. Celles-là, Maximin ne les a pas envoyées à sa

femme. Il ne lui en a même rien dit dans ses lettres. Il n'a pas besoin de les chercher dans le portefeuille gonflé pour s'en rappeler les termes : ils dansent devant ses yeux... « un joli monsieur qui n'est pas un paysan comme toi, un sale *lanusquet*... » et encore « un voisin qui sait en conter en français, au lieu du patois... »

Ah! certes, Maximin a compris. Et le voilà, les prunelles fixes, qui regarde une image surgie d'un coin de sa mémoire : Roland de Ribière dansant avec Rosa, un soir de « despélouquère ». C'était la despélouquère de 1913, la dernière que lui, Maximin, ait faite au pays. Alors, Roland était un collégien, encore, et jamais il n'aurait pensé à en être jaloux.

Les stations, cependant, à longs intervalles, immobilisent le train dans des gares silencieuses, éclairées d'un morne quinquet au pétrole : des noms en *ac* sont jetés le long du convoi, par le conducteur indifférent. A chacune d'elles, une, deux, trois capotes bleues s'évadent dans la nuit... On repart. Maximin calcule :

« A Agen, nous n'y serons pas avant huit heures, pour sûr... Le train sur le Port ne repart qu'à neuf heures... A Gabarret, ce sera déjà le soir. De Gabarret à Pélougat, par le raccourci de Fréchou, il y a une heure et demie de pied... »

Pas plus à l'Orme qu'à Pélougat, le pèlerin bleu qui calcule ainsi ses étapes n'est attendu. Il avait bien annoncé sa permission pour cette fin de semaine : le vendredi, peut-être, mais pas plus tard que le samedi.

Rosa, aussitôt travaillée d'angoisse, avait obtenu de Roland qu'il s'absentât du pays tant que Maximin y demeurerait. Le prétexte plausible s'offrit naturellement : régler avec le notaire d'Agen les affaires de la succession. Depuis la mort de son père, Roland différait cette démarche indispensable, justement pour ne pas quitter Rosa.

D'autre part, il était trop ardent et trop casse-cou pour redouter Maximin : mais son cœur était sincère et tendre malgré les allures de roué qu'il affichait. Le retour du mari affamé auprès

de l'épouse ardente le bouleversait ; il ne se sentait pas capable de voir, allant et venant ensemble, Rosa et Maximin. Il obéit donc à Rosa. Il partit pour Agen le vendredi, au train de dix heures, ayant passé la nuit à la métairie, qu'il quitta avant les premières lueurs du matin.

Rosa demeura seule à Pélougat, lasse et attendrie, mais rassurée : résolue d'ailleurs à jouer le soir même son rôle d'épouse soumise et fidèle, si le mari remplaçait l'amant. Il fallait, à tout prix, désarmer les soupçons de Maximin, le griser, le reconquérir. Sûre d'y réussir, elle pensait :

« C'est pour mon Roland que je le ferai, pour qu'il ne lui arrive point de mal, le pauvrot ! Moi, qu'importe ? Est-ce que je compte ? Est-ce que je ne suis pas une... ? »

Et elle se disait le mot, rudement, comme une pénitente se fustige...

Or, ce même vendredi, quelques heures après le départ de Roland, le piéton remit à la jeune femme une nouvelle lettre de Maximin, datée du front : quelques lignes seulement où il lui

mandait que sa permission était supprimée, ainsi que celle de tous ses camarades, « parce qu'on préparait quelque chose ».

Il ne vint pas à l'idée de Rosa que ce pût être un piège. Ce « quelque chose » qu'on préparait était depuis plusieurs jours vaguement annoncé dans les journaux. Claire Teyssèdre et d'autres femmes de mobilisés avaient reçu de leurs maris une indication semblable. Enfin, comme toutes les épouses qui savent leur époux borné, Rosa croyait le sien plus borné qu'il n'était. Elle n'imagina pas ce drame intérieur, si simple : la troisième lettre anonyme dépliée dans la tranchée, quatre jours avant le départ en permission, et la soudaine décision jaillie de la cervelle obscure du poilu :

« Je vais écrire que je ne viens pas... et je *les prendrai...* »

Non. Elle ne conçut aucune méfiance. Sa seule pensée fut : « Roland est parti, et il pouvait rester... » Tout se concentra pour elle dans ce regret : la nuit prochaine perdue, la nuit solitaire dans la chambre où, depuis des semaines,

l'amant la rejoignait, sans que ni elle ni lui fussent jamais rassasiés l'un de l'autre, la nuit nuptiale chaque fois renouvelée, et qui donnait à son corps toujours brûlant, mais jusque-là toujours meurtri et sali par l'homme, la sensation délicieuse de se purifier dans la volupté.

Elle n'eut plus qu'une idée, rappeler Roland.

Elle savait où il descendait à Agen : Hôtel Moderne, sur le Gravier. Un télégramme pouvait l'y joindre encore avant le soir ; il s'arrangerait de manière à rentrer pour la nuit : au chef-lieu, on trouve des automobiles à louer. Sitôt cette idée survenue, rien ne l'eût détournée de la mettre à exécution : telles sont ces possédées de l'amour.

Pourtant elle n'osa pas lancer sa dépêche à Lascos. Elle planta là tous les travaux, enfourcha sa bicyclette, pédala jusqu'à Gabarret. Jeanty, qui assista de loin à toute cette scène brève, pensa : « Son monsieur Roland n'est pas à Agen, comme il l'a dit. Il est quelque part dans les environs et il l'appelle. La garce ! » A Gabarret, Rosa, impudemment, télégraphia : « *Per-*

mission retardée, on vous attend ce soir. Rosa. »

Après quoi elle regagna Pélougat, remisa sa bicyclette, reprit la houe et s'en alla bêcher la vigne, côte à côte avec Jeanty et Cyprien. Jamais elle ne dépensa plus de fougue au travail. Elle vibrait de désir et d'espoir. Jeanty lui demanda avec un mauvais coup d'œil :

— Il arrive ce soir, le Maximin?

— *L'attendi,* dit-elle.

Elle craignait d'avouer que peut-être, ce soir, elle serait seule à la métairie : Jeanty, depuis quelque temps, la laissait tranquille, par peur de Roland.

Mais sa voix manqua d'assurance et le boiteux, qui avait assisté à la remise de la lettre, qui avait guetté le départ vers Gabarret, comprit que du nouveau intervenait. Il pensa :

« Si le Maximin arrive, le dernier train l'amène à six heures. S'il n'est pas à Pélougat à la nuit, c'est qu'il n'arrive plus. Je le veillerai. »

Ainsi l'amour de Rosa, qui avait sorti Roland du péril, l'y rejetait. Un piège était tendu : et sa maîtresse l'y attirait, aussi inconsciente que

les palombes aveugles qui attirent les passantes sous le filet.

Le soir descendit lentement, allongeant sur les glèbes mauves les ombres immobiles des rangs de vigne, les ombres mouvantes des bêcheurs. Une fumée de brouillard monta des replis vallonnés, d'abord comme accrochée à leurs flancs, puis débordant les plateaux, interposant entre les bâtiments de Pélougat et les prochaines forêts un voile léger, qui ne les rendait pas invisibles, mais en faisait une masse étrange et confuse, dont l'œil ne mesurait plus la distance.

Jeanty, le premier, quitta le travail, et, clopinant, s'en alla vers la grange pour panser le bétail. Cyprien regagna l'Orme. Rosa continua de bêcher, façonnant sans répit la gondole d'un pied de cep à l'autre pied. Il lui fallait user ses nerfs dans l'effort des muscles : elle était toute fervente, toute palpitante. Elle pensait, creusant le sol : « Pourvu qu'*il* ait ma dépêche à temps. Pourvu qu'il vienne ! »

Enfin, elle dut quitter la vigne : l'ombre s'épaississait, aggravée par cette brume de printemps. La houe sur l'épaule, droite comme une canéphore, la démarche cadencée malgré la gêne des guérets, elle rejoignit la métairie.

Près de la meule de paille, elle rencontra Jeanty qui partait, emportant sa bouteille de piquette vide et un paquet de sarments pour préparer sa soupe : il vivait seul à Lascos, dans un chai abandonné qu'on lui louait dix francs par an. Il s'arrêta, parut hésiter à lui parler, puis dit seulement, presque dans les mêmes termes que tantôt :

— Alors le Maximin ne viendra pas ?

— Je n'en sais rien, répliqua-t-elle. Le train n'est pas arrivé encore. Il ne pourra pas être ici avant sept heures.

— Hé bien... adieu.

Elle vit la silhouette torse s'éloigner, décroître à la pente ; on eût dit que la terre brumeuse l'engloutissait. Elle fut seule. Un coup d'œil à l'étable où les deux landaises couleur de sable et les deux garonnaises couleur de rouille mâ-

chaient sagement le foin sec mêlé au seigle frais... Pour elle-même, un chiffon de pain et un coup de piquette : elle n'avait pas le cœur à se faire la soupe; de l'eau chauffée à la flambée d'une javelle, pour se laver tout à l'heure, et la voilà dans sa chambre, qui d'un côté est attenante à la cuisine, de l'autre à l'étable. Ne faut-il pas que le métayer puisse entendre, la nuit, ce qui se passe chez ses voisins les ruminants? Si quelque bête s'entrave ou se blesse, si quelqu'une se détache, s'il éclate une querelle? Depuis le départ de Maximin, Rosa pourvoyait à cette garde aussi sûrement que le meilleur bouvier.

La voilà dans sa chambre. La chambre est presque bourgeoise : les murs blancs d'un lait de chaux, le plafond à solives apparentes, mais meublée d'un grand lit de noyer, d'un vieux bahut à pointes de diamant, d'une toilette en acajou, cadeau de Claire, de quelques bonnes vieilles chaises de paille dont le haut dossier porte deux traverses, d'un grand fauteuil bizarre, à dos cintré et orné de crosses.

Malgré qu'elle professe avec Roland un désintéressement ombrageux, elle a dû accepter, pour ne pas le fâcher, quelques cadeaux : le peignoir de laine mauve qu'elle passe chaque soir pour l'attendre, quelques objets de toilette, quelques flacons de parfums...

Défendue par deux forts verrous du côté de l'étable comme du côté de la cuisine, la petite fenêtre à croisillons masquée de son contrevent rouge vermoulu, puis d'un rideau de calicot (Rosa a surpris Jeanty, un soir, qui l'espionnait par là), elle s'est dévêtue, elle a purifié son corps de la saine souillure de la terre.

Elle se lave pudiquement, sans jamais se mettre entièrement nue : cette chèvre ardente rougirait d'apercevoir sa nudité dans un miroir. Mais elle se lave minutieusement. Même au temps où elle était la proie de paysans grossiers, cette petite Arabe héréditaire gardait le goût et la coutume des ablutions. Maintenant que le maître de sa chair est un jeune seigneur, elle veut que nulle ne s'offre à lui plus nette et mieux lustrée.

Neuf heures. Elle a fini : elle est prête et parée; vêtue seulement par-dessus sa chemise du peignoir de laine mauve. La chambre rustique est tout enivrée de son jeune parfum féminin : elle entr'ouvre la fenêtre pour l'aérer. Dehors, dans la nuit singulièrement opaque, l'air est tiède, un peu mouillé de brouillard. Point de vent, nul bruit... Si... Un cri de chouette au lointain; l'aboiement bref d'un chien dans la vallée, vers Lascos; un charreton qui brimbale un instant sur la route, et s'enfonce dans le silence.

« Viendra-t-il? » se demande-t-elle.

Elle doute, elle espère... Quand il vient, il frappe discrètement au contrevent rouge. Ah! qu'il vienne et qu'il la saisisse. Elle est défaillante de tendresse et de désir. A regret elle rabat le contrevent qu'assujettit une tige horizontale de fer rond, engagée dans un trou de l'encadrement de pierre.

Elle ferme la fenêtre, tire le rideau. Les vaches remuent sourdement de l'autre côté de la porte. Elle éteint la lampe, mais elle allume une bougie neuve dans le chandelier posé sur la toilette.

Elle ne veut pas perdre un instant avant d'aller ouvrir, quand le bien-aimé frappera. Et puis, ce soir, elle a peur de l'obscurité. Sans ôter son peignoir, sans ouvrir les couches du lit, elle s'étend dessus.

Et tout de suite le sommeil engourdit sa tête et ses membres, et la bonne fatigue du jour de travail a raison de son anxiété, de sa vague angoisse, de son désir même.

Les heures, l'une après l'autre, tombent dans la paix nocturne. Déjà la bougie est aux trois quarts consumée. Comme les deux garonnaises et les deux landaises, ses voisines, Rosa ne remue pas, engourdie comme elles par le philtre endormeur qui s'exhale des herbes, des forêts, des glèbes, et que l'atmosphère des villes n'insuffle pas aux veines du citadin. Rosa dort abattue sur le flanc, le lourd paquet de ses cheveux noirs bourrant un creux du traversin : ses bras alanguis débordent dans la ruelle. Sauf la palpitation régulière du souffle, son corps est immobile comme un corps de morte : quelque chose

de sa pensée survit pourtant, veilleuse qui vacille, qui semble parfois engloutie dans une vague d'ombre, comme la flamme de la bougie dans le chandelier de cuivre, mais qui ne s'éteint point : au moindre bruit suspect venu de l'étable, au moindre frôlement sur le contrevent, alerte et lucide, elle surgira de sa torpeur.

Et de fait, la voilà sur son séant, ses yeux noirs grands ouverts, puis à demi glissée vers le sol, les poings encore appuyés sur le lit, le buste et la tête en avant, alertée, guettant.

D'où venait ce bruit vague qui, d'un coup, lui a arraché le sommeil comme on arrache un masque?

De l'étable ou du dehors? Cela, elle ne le sait pas encore.

Elle écoute. Rien.

La voilà sur pied; un pas, deux pas, sans bruit; le battement de son cœur fait pointer ses seins coup sur coup à travers l'étoffe de la robe...

L'étable?... Rien n'y remue. Il est onze heures et quart à la montre pendue au clou de la toilette : entre onze heures et minuit, c'est le som-

meil le plus profond du bétail. Ah !... la course éperdue d'un rat au-dessus des solives du plafond. Est-ce cela qui l'a réveillée ? Non. Elle a conscience que c'était un pas, un pas d'homme plutôt que de bête. « C'est Roland, pense-t-elle. Pauvrot ? Il a dû en avoir du mal pour n'arriver qu'à cette heure. Je n'aurais pas dû... »

Mais, cette fois, plus de doute. On a marché dehors ; du gravier s'est écrasé sous un pas précautionneux. Pourquoi Roland n'approche-t-il pas plus vite ? L'habitude, entre eux deux, a eu tôt fait de détendre, puis d'abolir les précautions, et toutes ces dernières nuits il s'en venait, comme on se promène, jusqu'au contrevent rouge, veillant seulement à n'être pas suivi.

Les pas se sont arrêtés : ils hésitent. Rosa a peur. A travers l'opacité du mur qui la sépare de ce visiteur inconnu, elle sent, elle *voit* que ce n'est pas Roland. La peur décompose le bistre de son visage qui devient cendreux, comme le jour où elle se jetait aux pieds de Claire Teyssèdre pour l'implorer.

L'intrus est maintenant derrière le contre-

vent; elle s'en approche, toute convulsée; elle entend le souffle dur, qui halète. Non, ce n'est pas Roland.

Ses tempes se mouillent; elle vient de se rappeler qu'en glissant les doigts entre le contrevent et le chambranle ce n'est guère difficile de libérer la tige de son logement de pierre. « Depuis si longtemps que je voulais la réparer! » se dit-elle, comme dans un cauchemar. Mais son nom est prononcé à demi-voix :

— Hé!... Rosa!...

Elle a reconnu la voix. « Jeanty, pense-t-elle. Ah! le lâche... Parce qu'il sait que Roland n'est pas là. » Comment n'a-t-elle pas su pressentir ce danger? Elle affermit sa voix.

— Qu'est-ce que tu veux?

Il est tout près, la bouche contre le bois vermoulu.

— Ouvre la cuisine, dit-il. Je viens te voir.

— Veux-tu partir! Je n'ouvrirai pas.

— Ouvre, je te dis.

— Non. Va-t'en.

Ces mots s'échangent à voix basse, et le

silence est si profond alentour qu'ils s'entendent l'un l'autre, malgré le double obstacle de la fenêtre et du volet. Voilà qu'il ne parle plus : mais aussitôt elle l'entend qui tracasse la tige ronde du verrou.

Elle ouvre la vitre : à la lueur mourante de la bougie elle voit un doigt maigre, terreux, et l'ongle noir d'un pouce qui tenaillent le fer : la tige remue, elle va glisser.

Elle approche son visage tout contre la tige et d'un coup de dent brusque, entaille le doigt. Un cri, un jurement : la main lâche prise.

— Bougre de garce ! je t'aurai tout de même. Tu vas voir !

Il n'assourdit même plus sa voix ; il est fou. Il s'éloigne un moment : Rosa devine... « Le pic de carrier qui est dans le chai... » Elle entend le bruit du métal soulevé de la pierre où il est posé. L'homme est de nouveau derrière le volet.

— Ouvre, ou je casse tout.

Elle hésite un moment : par peur du scandale, elle va céder, tirer le verrou. Mais aussitôt elle songe : « Roland, que j'ai appelé, et qui peut-

être arrivé... » S'il la surprenait avec cette brute, jamais plus il ne la toucherait. Elle a eu assez de mal à lui faire croire qu'elle s'était toujours défendue contre lui !...

— Demain tantôt, lui dit-elle... je te promets... Pas à présent. Si Maximin rentrait.

— Tu me badines. Maximin ne rentrera pas ce soir. Allons, ouvre.

— Non.

— Attends.

Un coup de pic dans le volet, et l'un des ais se disjoint. Han ! un autre ; l'ais démoli tombe sur le plancher. Han ! C'est la panture d'en haut qui lâche...

Rosa s'est reculée jusqu'au lit... Un autre soir, elle aurait cherché à s'enfuir, lutté, saisi un couteau : mais l'idée que peut-être Roland s'approche, qu'il les surprendra, lui casse les membres.

— Han !

Tout ce qui reste du volet s'abat, fracassant au passage les vitres de la fenêtre. La face de Jeanty s'encadre dans le carré vide et noir, éclai-

rée par le reflet de la bougie mourante. Il laisse tomber dehors le pic de carrier, qui tinte en touchant le sol. Gauche, lourd, mais pourtant leste et redoutable, il enjambe l'appui de pierre, avec le geste habituel qu'il a fait tant de fois pour glisser son corps tortu dans l'étroit pertuis d'un foudre à vin. Rosa regarde, crispée.

Mais soudain, dans ses yeux, l'épouvante s'accroît. Il y a une autre figure d'homme, surgie du noir dans le carré de la fenêtre; des mains ont saisi le boiteux au col, par derrière, l'ont arraché, comme un blaireau étranglé qu'on sort du terrier...

— Maximin!...

Les deux corps d'hommes, agrippés ensemble, roulent maintenant dehors, par terre... Rosa a couru à la fenêtre : par-dessus les éclats de verre et de bois, elle regarde... Dans le puits de la nuit, elle ne distingue rien : elle entend Maximin qui grince :

— Ah!... C'était toi!

L'autre ne dit rien : l'étau qui lui serre le col ne permet pas à une parole, ni même à un cri,

de passer par sa gorge. Il râle horriblement, puis plus doucement... presque plus. Puis c'est le silence.

Maximin s'est remis debout. Il regarde sa femme. Leurs yeux se rencontrent, de tout près, de part et d'autre de la fenêtre.

— Ouvre la porte, dit-il.

Elle a compris. Les yeux du mari ne contiennent pour elle aucune menace. Elle obéit. Elle court ouvrir la maison au grand justicier bleu.

III

Réveiller madame Claire à une heure et demie de la nuit (regarde la pendule, pauvre, c'est l'heure de la gare) pour lui montrer ta figure de poilu, qui n'est pas trop belle, encore?... Car tu m'as l'air tout sens dessus dessous... Sans doute que tu as bu trop de pinard, comme ils appellent le vin, à présent... Tu es fou, Maximin! C'est bien assez que tu m'as réveillée, moi... que j'ai cru la maison à feu, *bou Diou!* en entendant cette voix qui m'appelait en pleine nuit : Alida! Alida!...

« Allons! Retourne-t'en à Pélougat et repose-

toi près de ta femme jusqu'à l'heure où on peut faire la conversation avec une dame. Moi qui ne suis qu'une servante, j'ai de la honte à me montrer comme cela à un homme, un mauvais mouchoir sur la tête, et rien sur le corps que ma chemise et ce caraco, la sainte Vierge m'excuse... Alida! Alida! que tu criais. Je n'ai pas seulement pris le temps de passer un jupon. Va!

Elle veut le pousser hors de la grande cuisine. Mais Maximin, debout, les joues et les yeux incendiés, répète une fois de plus, campé sur ses hautes jambes.

— Je veux voir madame Claire. Allez la chercher.

— Oh! quel mulet, cet homme! Veux-tu partir, ou je te chasse *avé* le balai.

— Tenez, Alida : si vous n'allez pas prévenir Madame, j'irai moi-même.

Il avance d'un pas. La vieille sent qu'il va faire comme il dit. Elle le regarde de tout près. Non, il n'est pas saoul. Il a plutôt l'air d'avoir la fièvre.

— Et qu'est-ce que je lui dirai, à Madame?

— Dites-lui... Dites-lui qu'il y a du mal, à la métairie...

Et plus bas, il ajoute :

— Quelqu'un de mort...

— Rosa ? s'écrie la vieille en se signant.

— Non, pas elle... Enfin, allez, je dirai la chose à madame Claire.

Alida commence à comprendre. Un moment, elle s'appuie contre le pilier de la cheminée, comprimant à deux mains sa poitrine débridée.

— Dieu ait pitié de toi, tiens, mon garçon, murmure-t-elle. Assieds-toi, pauvre ! Je vais réveiller Madame... Mais d'abord je monte dans ma chambre, passer une jupe et me mettre le foulard sur la tête, que je n'oserais pas me montrer comme ça.

Dans sa chambre, qui est au-dessus de la remise, tout en se faisant présentable, elle se parle à demi-voix.

« Un mauvais coup, bien sûr... Tous ces garçons sont devenus terribles, là-bas aux tranchées, à force de tuer des chrétiens... Elle ne

finira donc pas, cette guerre ?... Qui a-t-il frappé, le Maximin ? Rosa, peut-être, bien qu'il dise qu'elle est en vie, mais qui sait s'il dit vrai ? Ou quelque galant de sa femme ; il n'en manque pas, bien sûr... S'il voulait les tuer tous ! Le meurtre d'un homme, à Pélougat... *Bou Diou !* Que va-t-on dire dans la contrée ? Et Madame ! c'est ça qui va lui faire un mauvais réveil, sur sa digestion ! Ce n'est pas pour ce qu'elle a mangé hier à souper, elle n'a même pas touché au ragoût de pois ; pourtant ils étaient bien tendres et bien cuisants, et je les avais bien préparés. Mais voilà quatre jours qu'elle ne mange autant dire rien. Sûr que c'est à cause que M. Charles n'a pas écrit, et qu'elle est inquiète, ma perlote !... »

Tout en dévidant son chapelet de mots, sans points ni virgules, sans changement de ton ni de vitesse, elle est redescendue dans la cuisine. Elle voit Maximin toujours immobile, assis à la place où elle l'a laissé. Alors elle gagne, par le grand corridor, la chambre où repose sa maîtresse.

Avant de frapper, honteuse de ce qu'elle va faire, elle écoute ; si par hasard Claire était éveillée, elle aurait moins de gêne... Mais nul bruit, nul frôlement ne se perçoit de l'intérieur, pas même une respiration. Alida s'en étonne.

« C'est que je deviens dure d'oreille, dit-elle. Je n'ai plus que les yeux de bien bons, tenez ! »

Elle se décide à frapper, d'abord tout doucement, avec l'intention naïve de moins troubler la dormeuse, puis plus fort. Rien ne répond.

« Comme elle dort, la pauvrote !... Quel dommage... »

Ma foi, mieux vaut encore entrer franchement, sans frapper, comme le matin quand elle apporte le thé. Dans le petit vestibule où sont accrochés les vêtements, elle hésite. Elle appelle :

— Madame !...

Puis, troublée par le silence qui persiste, et la voix déjà fêlée :

— Claire... Ma perlote !...

Pour le coup, elle a peur tout à fait : Claire n'a jamais eu le sommeil aussi lourd. La vieille main tâtonne autour du commutateur. La lumière... La chambre...

La chambre est déserte. Le lit est ouvert, mais vide, à peine creusé par la marque du corps. Tout de suite, Alida se rend compte que les mules de Claire et sa robe de chambre sont absentes...

Il lui faut s'asseoir un instant pour rassembler ses idées en déroute. Elle est si chavirée qu'elle pense, cette fois, sans parler... Maximin... Claire... Un mort à Pélougat... Elle se met à sangloter.

« Claire... Claire... ma perlote... Où es-tu? »

Mais elle s'arrête de pleurer. Il s'est fait du bruit au-dessus de sa tête, au premier étage. Ravagée de peur, mais épouvantée surtout par sa solitude dans cette chambre vide, elle se précipite dehors, elle gagne l'escalier, elle crie de toute sa force... « Monsieur Alain! Monsieur Alain... » Ses jambes la trahissent, elle bute avec fracas sur une des marches, se ramasse, achève

de grimper, criant toujours dans des larmes : « Monsieur Alain ! Monsieur Alain ! »

Au moment où elle arrive devant la chambre d'Alain, elle y perçoit des chuchotements, des pas précipités... La porte s'ouvre, et sur le seuil paraît Claire, en robe de chambre si mal ajustée que la moitié d'une épaule est découverte. Les cheveux s'éparpillent sur le dos.

Les voilà face à face, la maîtresse et la servante. Claire, tournant le dos à la lumière, barre l'entrée et la vue de la chambre. Ses yeux disent la suprême angoisse de la honte ; ceux d'Alida avouent d'abord l'incompréhension, l'impossibilité de relier ce qu'elle voit avec l'ordre des choses, avec la réalité croyable.

Puis, soudain, si bornée qu'elle soit, femme pourtant et femme qui jadis a aimé, elle comprend.

Et aussitôt s'accomplit en elle ce miracle de la tendresse absolue, de la sujétion totale d'une âme à une autre âme : la honte de cette coupable bien-aimée qui a surgi devant elle dans la nudité de sa faute devient *sa* honte à elle ; elle

l'adopte, la fait sienne. Et pour jeter dessus un voile, comme les enfants du patriarche sur le désordre de leur père, cette humble tête aux idées primitives trouve les mots nécessaires, les mots uniques qui permettront à Claire et à elle de continuer à vivre l'une auprès de l'autre, de continuer à se regarder et à se parler, le long de la vie... Ils jaillissent naturellement de ses lèvres, ces mots pieux, ces mots sauveurs, noyés dans le flux du bavardage accoutumé :

— Ah! ma perlote, que j'ai eu peur. Figure-toi que je te cherche dans ta chambre pour Maximin qui est revenu en pleine nuit et qui veut à toute force te parler; il est revenu de la guerre, et il a fait quelque mauvais coup à Pélougat, je te conterai tout à l'heure... Et voilà que je ne te trouve pas dans ta chambre, et qu'au-dessus j'entends des pas dans celle de monsieur Alain. Tout de suite je me dis : « Monsieur Alain s'est trouvé malade; Madame a entendu qu'il se plaignait, et elle est montée pour le soigner... » Va! j'ai compris... comme si j'avais été là...

Sa voix n'a pas hésité, n'a pas tremblé pour mentir. Mais pourtant il lui faut reprendre haleine, oh! un instant très court, et tout de suite elle repart sans laisser à Claire le temps de placer un mot.

— Alors, comment est-il, le cher homme? Mieux, n'est-ce pas? Bon! Ce n'était rien. Il n'avait pas trop bonne mine hier soir après souper, et je me pensais : « Voilà monsieur Alain avec sa figure pâle d'autrefois, comme lorsqu'il est arrivé à l'Orme, au commencement de cette maudite guerre. » Dis-moi, madame? Tu peux venir en bas « avé » moi? Il y a le Maximin, comme je te le disais, qui est rentré cette nuit à Pélougat sans avertir, et sans doute qu'il aura rencontré quelque galant à sa femme, sans doute qu'ils se sont battus ; enfin il dit, il dit (et les larmes, dociles, noient la voix de la vieille servante), il dit qu'il y a quelqu'un de mort, Dieu ait pitié de son âme! mais j'espère bien que c'est seulement une blessure... Allons, viens, descends, appuie-toi sur moi, ma perlote...

Et passe un moment dans ta chambre, hé ? pour t'arranger un peu... Cela t'a tellement troublée, je comprends, cette maladie du cher monsieur Alain en pleine nuit, et moi qui arrive par là-dessus avec mon histoire de mort d'homme !... Appuie-toi bien en descendant l'escalier ; on n'y voit pas trop clair, et tu trembles toute, pauvrote !... Là... C'est la dernière marche... Maintenant, allons dans ta chambre. J'y ai laissé l'électricité allumée... Tu n'as pas besoin de moi ? Non, tu préfères être seule un petit moment ?... Bon... Je reste à la porte. Prends ton loisir. Le Maximin peut bien attendre...

Plus tard, quand des jours, des semaines, des mois auront passé sur le souvenir de cette nuit, Claire s'étonnera de trouver dans sa mémoire si peu de détails précis, et dans son cœur si peu de traces d'émotion au rappel de l'entretien qu'elle eut alors avec Maximin, et de ce qui s'ensuivit : Alain conduisant le justicier chez le maire en attendant l'arrivée des gendarmes ; le médecin

qu'on réveille pour qu'il constate la mort; l'interrogatoire de Rosa, — puis, dans la journée qui suivit, le retour de Roland, confiant à sa cousine le hasard qui l'a sauvé :

— Un ami rencontré m'a invité à dîner; je suis rentré à mon hôtel après minuit, trop tard pour obéir à l'appel de Rosa.

Dans les souvenirs de Claire, la succession de tous ces événements défilera, estompée, presque irréelle, comme des bribes d'un roman lu jadis, à demi oublié, indifférent...

Ce qui restera, pour elle, l'inoubliable et toujours présente réalité, avec la netteté de lignes, de couleurs, d'accent de la chose non seulement vécue, mais qu'on est en train de vivre, — c'est le face à face subit de son désordre d'adultère avec la candeur d'Alida, la honte du secret de sa chair et de son cœur dévoilée, les yeux de la servante s'éclairant soudain, d'avoir compris, la minute où la maîtresse s'est sentie à la merci de la servante, et s'est dit : « Va-t-elle me renier?... » puis le flux bienfaisant des vaines et pieuses paroles, la descente marche à marche,

appuyée sur celle qui refusait de la juger, et qui jamais, jamais, au cours de leur vie commune, ne voudrait plus se souvenir, ne voudrait même plus avoir compris.

IV

Secteur 146, 2 mai 1915.

Tu dois être inquiète de mon silence, ma chère femme, et Alain aussi. Cependant, à l'heure où je t'écris ceci, je me porte à merveille. Seulement j'ai changé de secteur, comme tu le vois et comme je te l'avais fait pressentir. J'ai aussi changé de fonctions. Au lieu de réparer des ponts et des routes, ma compagnie est affectée au travail des mines. D'autre part, toute correspondance est supprimée depuis huit jours dans notre nouveau secteur. Tu devines pourquoi. Il

y a grand branle-bas; on craint les indiscrétions. Un hasard me permet de t'envoyer ce mot : le sous-lieutenant Bigou, de la même compagnie que moi, veut bien l'emporter, et s'efforcera de te le faire parvenir. Il part en permission pour Nérac, où sa femme vient d'accoucher. Je profite volontiers de sa complaisance, car j'ai à te confier cœur à cœur certaines choses sérieuses.

« Je t'ai dit qu'on prépare quelque chose dans notre secteur. Eh bien, ma chérie, je suis de ce quelque chose; c'est-à-dire que j'y ai mon rôle. Oh ! je n'aurai pas à sortir des parallèles à l'heure H, en levant ma canne et en criant : « Allons, les enfants, du cran !... » Je l'aurais fait, il me semble, comme un autre; mais les territoriaux de mon âge ne sont plus assez lestes pour cette gymnastique. J'ai simplement à préparer et à faire éclater une mine.

« En quoi cela consiste? Voilà. On creuse un chemin de taupe jusqu'aux lignes ennemies; on bourre le fond d'explosifs; on allume le tas, à distance bien entendu. Tout saute, tranchées,

fils de fer, Boches, tout; l'infanterie occupe vivement le cratère et on part de là pour prendre la tranchée voisine. Cette dernière opération n'est pas confiée, je te le répète, à de respectables sapeurs territoriaux. La mine une fois préparée et le cordon Bickford allumé, notre tâche est accomplie.

« C'est moins glorieux ; ce n'est pas sans danger. Tandis que nous, les taupes françaises, nous cheminons sous terre aussi silencieusement que possible, des taupes boches nous guettent, et, si elles nous ont repérés, un autre tunnel chemine à côté du nôtre, ou même sous le nôtre, dans l'intention de faire sauter le nôtre et nous avec : c'est à qui sera le plus malin, à qui saura mieux écouter le grattement du voisin et dissimuler le sien.

« A vrai dire, tous ces travaux et contre-travaux n'aboutissent souvent à rien : quelque chose rate au dernier moment, ou bien, s'apercevant qu'on est repéré, on abandonne... N'importe : c'est moins « pépère », comme disent les poilus, que mon service précédent : tasser

des pierres sur les chaussées défoncées ou rapiécer des arches et des culées. Voilà pourquoi je suis bien aise de t'écrire avant le grand jour : trente-six heures avant, si je suis bien renseigné.

« Ma Claire chérie, je te l'avoue sans vergogne : cela m'embêterait beaucoup d'être tué. J'aime la vie, où j'ai eu de cruels moments, mais qui m'a donné ma large part de bonheur en m'entourant d'affections fraternelles comme celles de l'abbé Bacqué et d'Alain, d'affections conjugales comme celles de Marie-Rose et comme la tienne. Tu ne m'en voudras pas, j'en suis sûr, d'écrire le nom de Marie-Rose à côté du tien. Quand on est obligé, comme je le suis en ce moment, de compter avec la mort pour ses projets immédiats, on dit ce qu'on pense, à fond, sans précautions mesquines. Avec la même sincérité et certain que Marie-Rose, là où elle est, ne m'en voudra pas, j'ajoute que je t'aime autrement que je ne l'aimais, et probablement davantage : car je n'avais pas, pour elle, plus de tendresse, et j'ai pour toi plus de passion.

« Ma femme chérie, tu ne peux même pas imaginer le besoin que j'ai de toi, mon désespoir à être éloigné de toi, le bouleversement à la fois délicieux et affreux où me mettent les souvenirs de mon récent séjour à l'Orme... Où en suis-je?... Si je pense à tout cela, je n'aurai plus le courage de continuer...

« Résumons : j'aime la vie parce que tu existes, parce que tu es dans ma vie, et je ne voudrais pas mourir parce que j'ai à peine entrevu le bonheur de t'avoir à moi ; ç'a été comme un de ces rêves du matin, l'été, lorsqu'on se rendort au petit jour et que, presque aussitôt après, il faut secouer le sommeil et se lever.

« J'aime la vie parce que tu es ma vie. Quand je cause avec le bon Dieu dans mes prières, j'essaie de le convaincre qu'il m'en doit encore un peu, afin que je te revoie, que je te possède au moins un bout de temps à loisir ; que je revoie aussi Alain, que je guide et que je protège sa jeunesse ; afin que je vous serve à quelque chose, à tous les deux, que vous usiez de ma tendresse, de mon expérience, de mon dé-

vouement. Parfois il me semble que le divin Maître me répond en souriant, qu'il me dit : « Entendu. Ne *t'en fais pas!* Tu retourneras à « l'Orme avec tous tes membres, et tu vieilliras « entre ta femme et ton beau-frère... » Alors je suis heureux. Mais est-ce bien le divin Maître qui me répond? N'est-ce pas moi-même qui lui prête la réponse désirée? Comme on se sent seul, faible, incertain, déshérité, par moments! Comme on sent vaciller en soi les piliers mêmes de sa foi, de son espérance, tout ce qu'on croyait inébranlable!

« Malgré tout, si je dois ne plus revenir, je mourrai en bon chrétien résigné et confiant. Mais si je ne reviens pas, que deviendras-tu, toi? Que deviendra Alain, qu'après toi j'aime par-dessus tout? Voilà mon grand souci, lorsque j'arrive à prendre assez sur moi pour ne plus penser seulement à moi, et à ne plus m'apitoyer sur moi seul. Je me dis alors : « Elle est « jeune. Elle est charmante. Elle aura, après « moi, tout ce que je possède. Il ne manquera « pas de prétendants à remplacer le pauvre

« Charles! » Cette idée me cause un mauvais chagrin jaloux, hargneux. Pourtant je sais bien que je n'ai pas le droit de te dire : « Reste « veuve toujours si je disparais. » J'aurais le droit de te le dire que je ne te le dirais pas.

« Depuis que je suis au front, et surtout depuis mon retour de permission, j'ai bien réfléchi à tout cela. Je me suis pris la tête dans les mains. J'ai tâché de faire abstraction de moi-même, de ne penser qu'à ton bonheur. J'ai prié : j'ai demandé à Dieu de m'éclairer. En t'écrivant ce que je vais t'écrire à présent, j'ai la conviction de traduire l'injonction de ma conscience et te conseiller ce qui vaut le mieux pour toi. Si j'étais sûr que tu suivras mon conseil, je ressentirais un grand apaisement : il me semble que l'arrachement de la vie me ferait moins de mal.

« Tu vas éprouver d'abord une certaine surprise : ne te rebelle pas d'avance. C'est moi qui ai raison : ceux qui savent imminente la possibilité de mourir regardent les choses de la vie avec une lucidité extraordinaire.

« Un homme est auprès de toi, que j'aime le plus au monde, après toi. Il était encore une sorte d'enfant malade et boudeur quand tu l'as connu ; il te redoutait et te détestait à l'avance. Non seulement ta sollicitude lui a rendu la santé, mais tu l'as conquis par ta bonté, par ta grâce : on ne te résiste pas, ma femme chérie.

« Si je disparais, et si tu te remaries, que deviendra-t-il ?

« Comprends-tu que mon angoisse est double, à songer qu'un inconnu vivrait auprès de toi, et que mon frère Alain, exclu de ta vie par ton remariage, serait de nouveau seul au monde ?

« Je ne veux rien ajouter ; et tu comprends que je ne veuille rien préciser. Moi disparu, mon vœu serait que les deux êtres qui occupent tout mon cœur ne se séparent jamais. Leur serait-il possible de continuer à vivre à l'Orme comme à présent, sans que le monde les condamne ? Je crains que non, et je veux qu'ils sachent l'un et l'autre que j'ai, plein de vie, de sérénité, de sang-froid, envisagé cet avenir, et que toute résolution qu'ils prendraient alors

pour rendre possible et régulière la continuation de leur vie commune est d'avance approuvée par moi.

« Là... ce que j'avais tant à cœur de te dire est dit tant bien que mal...

« Ce n'était pas commode. C'était même si malaisé que, pour y parvenir, j'ai dû ruser avec moi-même, et commencer ma lettre *comme si c'était celle d'un homme vivant :* et pourtant, mon cher amour, tu comprends bien, au point où te voilà arrivée de cette lettre, qu'un mari vivant ne peut pas faire lire à sa femme les lignes que je viens d'écrire. Pour qu'il puisse les écrire, il lui faut être assuré qu'elles seront lues comme un testament.

« Et cette lettre est bien un testament.

« Je ne t'ai pas menti en te disant que je la remets au lieutenant Bigou : mais c'est lui que j'ai désigné comme la personne qui doit être avisée si je succombe : il télégraphiera la nouvelle à l'abbé Bacqué, et en même temps te fera parvenir ma lettre.

« En l'écrivant, j'espère encore qu'elle ne

sera pas remise; si elle t'est remise, ne va pas croire que mes dernières heures ont été tourmentées par le désespoir. Je ne suis pas, en ce moment, désespéré. Je ne ressens pas en moi cette affreuse certitude de la mort dont m'ont fait part divers combattants, à la veille de la mort. Je ne sais pas si je mourrai. Je crois même avoir plus de chances d'en revenir que d'y rester. Mais j'ai tout de même trop de chances d'y rester pour ne pas te léguer, avec tout ce que je possède, ma volonté dernière.

« Ma Claire bien-aimée, je te dis adieu. Le sacrifice que je fais de ma vie, assez d'autres en donnent l'exemple autour de moi pour que je ne le juge pas extraordinaire ou héroïque : je le fais en bon officier et en bon chrétien, sans enthousiasme, mais fermement. De ce que la mort peut m'enlever, je ne regrette presque rien : situation, argent, agréments de la vie, à la minute où me voilà, on s'aperçoit qu'on donnerait tout cela pour être sûr de vivre, n'importe comment. Mais j'ai un regret infini d'Alain et de toi, et de toi, comme c'est naturel, beaucoup plus

que d'Alain... Si je ne t'avais jamais connue, si tu n'étais pas mienne, je ne ressentirais pas cette sombre rancune qui trouble mon sacrifice quand je dis au Maître de nos destinées : « Que votre « volonté soit faite. » Mon cœur le dit avec mes lèvres pour tout ce qui me concerne et m'appartient... sauf pour toi.

« C'est que, vois-tu, ma chérie, tu ne pourras jamais imaginer ce que tu es pour moi : je fus toujours si gauche, si timide, lorsque j'ai tâché de te le faire entendre! Je te sentais au-dessus de moi, non seulement par la race, — trop belle, trop élégante, — mais aussi par le caractère, l'esprit... enfin d'une autre espèce physique et morale que moi. Quand je te regarde, quand je t'ai dans mes bras, il m'arrive de penser (comme on pense parfois en rêve) : « Mais « non... ce n'est pas vrai... ce n'est pas raison- « nable... je vais m'éveiller. » Et mon tourment, parmi ce grand bonheur, ce fut que sans doute tu évaluais aussi ces différences, que peut-être tu en concevais de l'humeur ou du regret, et qu'il y avait en toi un peu d'impatience contre moi.

« Oh! tu ne me l'as jamais laissé voir : tu es trop tendre, trop fidèle, trop bonne pour cela... Mais si tu savais quelle anxiété, quelle inquiétude comporte un amour comme le mien. J'ai beau avoir l'air d'un bon papa tranquille, positif, gourmand et soucieux de ses aises, je ne crois pas que même un nerveux comme Alain puisse ressentir les subtiles petites peines qui de temps en temps angoissaient mon bonheur.

« Oui, Claire : j'ai connu par toi le meilleur de la joie humaine, mais j'ai aussi souffert par toi, — sans qu'il y eût rien de ta faute, — souffert, moi, Charles Teyssèdre, équilibré et bon vivant, tout comme souffrent les héros des romans et des pièces : souffert pour des idées, des nuances, des imaginations, des riens, souffert de ma joie même. Il me semblait que tu ne la partageais pas entièrement (hélas! j'en suis sûr) et je n'en accusais que moi. Tu peux bien te figurer quelle confusion, quelle amertume il en résultait pour moi. Encore une chose que je ne peux te dire que par testament.

« Allons! même par testament, j'en ai

presque trop dit. Je veux que tu gardes l'image dernière de ton mari tel qu'il était, ni meilleur ni pire, avec toutes ses petitesses et toutes ses faiblesses, mais aussi avec sa seule grandeur, qui est la grandeur même de son amour pour toi !

« Et maintenant, un peu de fermeté ! Je vais te dire adieu d'aplomb, sans pleurnicheries : on a son amour-propre. Adieu, ma Claire, ma petite chérie, ma petite femme. J'embrasse tes cheveux qui sentent bon comme la sève des jeunes arbres ; j'embrasse tes beaux yeux, ton cou, ta bouche... Au moment où je suis, c'est étrange, on se sent enchaîné par une pudeur : on n'ose pas dire à sa femme tout ce qu'on lui disait de près, tout ce qu'on a le droit de lui dire : c'est comme si l'on était dans une église ou dans un tombeau... Mais mon souvenir te possède toute, chère épouse si douce, si émouvante ; elle revit notre union absolue que tu as consentie, la fusion de nos corps et de nos âmes. Ma femme ! ma femme ! Je me répète ce mot-là tout haut, et chaque fois je m'émerveille que cela ait été, que tu aies été ma femme.

« Adieu, ma femme, ma femme! Aucune autre image que la tienne ne vivra dans ma pensée à l'instant où la vie me quittera. Garde, sans y enchaîner ta vie — je ne le veux pas! — garde mon souvenir comme celui de l'être humain qui t'a le plus aimée, qui ne regrette de la vie que toi seule, et dont le seul réconfort, s'il doit ne plus te revoir, est d'avoir osé, dans cette heure d'agonie morale, te dire comment il t'aimait.

« Charles. »

V

POUR les habitants et les voisins de l'Orme, c'était une tradition que la feuillaison de l'arbre géant, selon qu'elle était prématurée ou tardive, annonçait l'été sec ou pluvieux. Au 7 mai de cette deuxième année de guerre, — trois jours avaient coulé depuis l'arrestation de Maximin, — l'arbre ombrageait déjà puissamment, de ses rameaux surchargés de larges feuilles vert tendre, le versant de toiture et la façade de la vieille maison qui regardent le levant.

Tatie, qui pour la première fois depuis son deuil avait déjeuné à l'Orme avec Alain et Claire, et qui, le déjeuner fini, sirotait un petit verre d'armagnac sous la voûte déjà impénétrable aux rayons du soleil, ne manqua pas d'évoquer cette croyance proverbiale.

— Mon pauvre Arnaud se réglait dessus chaque année pour ses sulfatages. Si l'arbre était précoce, il prévoyait une année sèche : trois sulfatages suffisaient. Il s'approvisionnait en conséquence.

Elle parlait volontiers du défunt, en faisant toujours, selon l'usage méridional, précéder son nom de l'adjectif « pauvre ». Elle en parlait, non plus comme de son vivant pour railler ou condamner ses défaillances, mais seulement pour rappeler ses qualités de douceur, sa charité, son intelligence des choses rurales, l'affection que lui vouaient tous les gens de service. Evidemment elle l'aimait davantage, depuis qu'il ne pouvait plus la tromper. Sa mort la peinait, mais lui assurait l'apaisement. Maigre et alerte dans ses vêtements de crépon noir, elle

ne perdait pas un instant pour mettre en ordre la succession, prendre en main le gouvernement des terres, que Roland, bientôt mobilisé, ne lui disputait pas : elle s'était d'ailleurs empressée d'envoyer Roland chez sa tante du Médoc, pour le soustraire à toute envie de revoir Rosa. Enfin, elle s'installait dans son veuvage — comme on s'installe dans sa cabine pour un long voyage — le plus confortablement possible.

Claire, elle aussi, se rappelait le dicton de l'arbre :

— Chaque printemps, le métayer de Pélougat me le citait, — dit-elle, — qu'il fût ou non le même que l'année d'avant. La tradition fait partie du cheptel, et se transmet avec les charrues et les herses.

Alain se taisait. Il regardait parler Claire sans entendre ce qu'elle disait. Son départ pour le dépôt était fixé pour le début de la semaine suivante; il lui restait quatre fois vingt-quatre heures à passer à l'Orme. Dans son cœur bouleversé, l'angoisse du lendemain se heurtait avec le remords du présent. Il pensait : « Quatre

jours, et tout sera fini; et nous ne pourrons plus être coupables. » Une hâte impatiente du déchirement final le possédait, comme il arrive de souhaiter la fin d'un être cher, parce qu'on ne peut plus soutenir la vue de son agonie.

Mme de Ribière reprit :

— Toujours rien de ton époux, petite?

— Rien, Tatie.

— Tu n'es pas inquiète?

Non, Claire n'était pas inquiète. Le silence de Charles s'expliquait doublement : il changeait de secteur, et l'on préparait une offensive partielle sur le front de Lorraine.

— Il n'en sera pas, de cette offensive?

— Il y contribuera, m'écrivait-il tout récemment, en entretenant les routes d'accès pour le ravitaillement. Il m'a même donné là-dessus des détails très intéressants.

Elle chercha dans son réticule la dernière lettre du front, vieille d'une douzaine de jours, et en lut deux pages. Parler de Charles à Tatie en présence d'Alain lui causait un malaise intolérable : cette lecture l'en dispensait et lui four-

nissait une contenance. Charles contait les routes sillonnées d'une double file de camions, et les bataillons de territoriaux ne cessant pas d'empierrer la chaussée sous le roulement même des lourds châssis.

Avec son habituelle impertinence, Tatie coupa la lecture.

— J'ai lu tout cela, à peu près, dans l'*Express du Midi*... un article très bien écrit, signé par un général : général Z..., je crois, ou général M... enfin, une initiale, seulement... Autre chose. Je voulais te demander : as-tu causé avec Rosa avant son départ pour Agen ?

Claire ne se fit pas prier pour changer d'entretien. Réintégrant dans son petit sac la lettre de Charles, elle répondit :

— Oui, Tatie, j'ai vu Rosa ce matin même.

— C'est sérieux, son projet de rester à Agen tant que son mari sera à la prison du dépôt ?

— Mais oui. Elle s'installe chez une sœur de Maximin, qui est couturière au faubourg du Pin. En sorte que me voilà sans personne à la métairie, en pleins labours de vigne.

— Elle l'aime donc, son Maximin ?

— Sans doute.

— Il n'y paraissait guère : tu peux le demander à Roland !

Pour son fils unique, la veuve d'Arnaud n'avait aucune des sévérités qu'elle réservait naguère à son mari. Au contraire, elle citait volontiers ses bonnes fortunes.

Alain suggéra :

— Rosa a une âme de captive... Elle suit le mâle qui a terrassé l'autre mâle.

Claire fut sur le point de parler. Elle avait en effet reçu le matin même des confidences de Rosa avant son départ, mais elle n'avait pas eu le temps de les raconter à Alain. Elle entendait encore la voix brisée de la jeune femme :

— Je voudrais que monsieur Roland sache que je l'aime toujours plus que tout... Mais de penser qu'il aurait pu mourir, lui, à la place de l'autre, et que c'était moi qui l'avais appelé !... Ah ! madame Claire... maintenant que j'ai vu faire ce Maximin, qui est si terrible, je ne veux plus. Je ne pourrai plus, jamais, jamais...

Ainsi avait parlé Rosa, toute tremblante à l'idée, naïvement exprimée, que « ç'aurait pu aussi bien être monsieur Roland, et que ç'aurait été bien pire, parce que monsieur Roland, elle l'aurait laissé entrer tout de suite... » Comment rétablir l'équilibre moral, le sens du permis et du défendu dans ce cerveau de femme désorienté ? Claire ne l'avait pas tenté. « Je ne vaux pas mieux qu'elle, avait-elle pensé ; je vaux moins qu'elle puisqu'elle retourne à son mari. » Et elle avait promis de transmettre à son cousin cet adieu tendre et inflexible.

— Une chèvre est une chèvre, déclara Tatie en se levant, et on n'en fera jamais une brebis. Mes enfants, je vous laisse : le meunier de Saint-Avit m'attend au château pour le renouvellement de sa « baillette ». Au revoir, petite (elle embrassa Claire). Au revoir, mon garçon (elle tendit deux doigts de la main droite à Alain). Votre armagnac est fameux : si vous voulez m'en donner une bouteille pour ma fête, je ne la refuserai pas. Allons ! à bientôt.

Elle partit vivement, ses crêpes flottant à

droite et à gauche de sa ferme silhouette noire. A vingt pas elle se retourna :

— La messe pour mon pauvre Arnaud... Samedi... à huit heures !

Vingt pas encore, nouvelle volte :

— Si tu as un mot de ton mari, préviens-moi tout de suite.

Et cette fois, reprenant sa vive allure, elle s'éloigna sans plus se retourner.

Claire et Alain pensèrent en même temps : « Comme elle insiste sur le silence de Charles !... » Mais ils laissèrent couler quelques minutes sans oser se communiquer leur remarque. C'est que, désormais, une gêne extrême paralysait leurs tête-à-tête.

Les amants ordinaires, établis dans la possession comme dans un bénéfice paisible, peuvent-ils imaginer de quelle ardeur éperdue les révoltes de la conscience activent, enflamment la passion victorieuse ? Ce n'est pas la satisfaction d'un attrait furtif, ce n'est pas un frisson de la chair ou une joie de l'amour-propre que cher-

chent ceux-ci : c'est proprement la raison de vivre qui leur paraît, à certains instants, enclose dans un certain visage, dans l'étreinte d'une main, dans le suprême abandon d'un corps. Ils savent que c'est leur perdition, et pourtant ils s'y précipitent, comme un passager se jette dans la mer pour échapper au navire en feu.

Puis, le cycle douloureux recommence.

De mornes instants suivent le tragique oubli de tout : ils se considèrent et se condamnent. Infatigablement, Claire et Alain, dans les minutes qui suivaient leurs défaillances, reconstruisaient l'espoir de vaincre l'invincible. Leur mépris d'eux-mêmes, ils le prenaient pour une résurrection de leur conscience...

De nouveau, et d'un cœur sincère, ils appelaient cette séparation qui, d'heure en heure, s'avançait vers eux.

Ils l'auraient alors voulue immédiate : Ah ! se désenchaîner l'un de l'autre, heurter leur désir réciproque à de l'impossible, ne plus pécher parce qu'on *ne peut plus pécher*... Point de mots assez durs pour flétrir leur amour, ni de ser-

ments assez solennels pour cabaler contre lui...

Mais déjà, tandis qu'ils blasphémaient ainsi, une force subtile, d'abord insensible, puis grandissante, commençait de les inquiéter, ralentissait la vigueur de leurs révoltes, les faisait renaître au besoin de se regarder sans colère, de s'approcher l'un de l'autre. De nouveau ils sentaient le péril tout proche : ardents et désespérés, ils souhaitaient et détestaient la chute prochaine dont ils ne doutaient déjà plus.

Cette fois pourtant — quand la noire silhouette aux crêpes flottants eut disparu de l'autre côté de la route, — ils s'étonnèrent de moins ressentir l'angoisse de leur solitude à deux : une autre angoisse, toute nouvelle et de plus en plus intense, pointait au fond d'eux-mêmes ; le rythme de leurs deux sensibilités était si parfaitement accordé qu'ils pensèrent la même chose, et connurent qu'ils le pensaient... Quelques minutes ils demeurèrent immobiles à la place où Tatie les avait laissés. Claire osa la première formuler ce qui les inquiétait.

— Comme Tatie a insisté sur le silence de Charles !

Qu'elle eût prononcé ces simples mots, Alain en éprouva du soulagement. Il les avait dans l'esprit et n'osait les dire.

— Oui, fit-il. Elle y est revenue à deux reprises. Est-ce qu'elle saurait quelque chose que nous ignorons ?

Claire secoua la tête. Elle connaissait sa tante à fond : ce qu'elle aurait su de particulier, elle l'aurait conté tout de suite, avec mille détails. Puis, sous le ton de sa double allusion à Charles, un réel souci transparaissait, un souci qu'elle aurait plutôt voulu cacher, qui lui échappait malgré elle.

— Pourtant, remarqua Alain, ce n'est pas la première période de silence... En décembre dernier, nous avons eu quinze jours sans lettre.

— Et cette fois, *il* nous a avertis.

Elle reprit la lettre dans son réticule. Debout l'un près de l'autre, ils la parcoururent ensemble ; leur anxiété grandissait à ce point qu'ils se touchaient sans le moindre émoi. Charles disait

expressément : « Mon unité change de secteur, et peut-être d'affectation; d'autre part une suspension provisoire des correspondances est à prévoir, pour des motifs que tu devines et que les journaux (je l'ai constaté) laissent déjà pressentir... Ne sois donc ni étonnée ni inquiète d'un silence même prolongé; écris-moi tous les trois jours un petit résumé de votre vie. Peut-être le recevrai-je. »

— Vous voyez, dit Alain... Il prévoyait que...

Il n'acheva pas. A quoi bon la leurrer, et se leurrer? Tandis qu'ils lisaient, une même phrase s'était comme détachée en relief du contexte, une phrase qu'ils n'avaient aucunement remarquée aux lectures précédentes :

« Mon unité change de secteur, *et peut-être d'affectation...* »

— Qu'est-ce que cela veut dire? murmura Claire, pointant sur cette ligne l'ongle de son index.

— Qu'il va faire autre chose... un chemin de fer... des fortifications de campagne. Et encore... non... puisque tout de suite après il raconte

l'empierrement des routes, ce qu'il faisait déjà.

Claire se dit à elle-même, tout haut :

— Cette lettre est du 26 avril. Aujourd'hui, c'est le 7 mai. Oui, Tatie a raison, c'est trop...

Ils se regardèrent, et lurent mutuellement dans leurs yeux l'étonnement, la confusion de s'aviser si tard que ce silence était anormal. Quelle criminelle inertie avait donc engourdi leur sollicitude !

— Allons relire les derniers communiqués, dit Alain.

Tous deux rentrèrent dans la maison et regagnèrent le cabinet de Charles. Pour la première fois depuis la nuit du péché, ils se sentaient redevenus frère et sœur. L'amour s'arrachait d'eux comme un manteau enlevé par le vent.

Les numéros de l'*Express du Midi* étaient soigneusement empilés par ordre dans les bas rayons de la bibliothèque. Ils prirent les quinze derniers, ceux qui contenaient le mémorandum de la guerre depuis la dernière lettre de Charles.

— Lisez, Alain.

Il lut les deux communiqués quotidiens lentement, méditativement. Elle écoutait avec avidité. L'histoire jour à jour de la formidable catastrophe s'émietta, deux parcelles par jour, et si menues, si indistinctes ! « Une tentative des Allemands pour prendre pied dans nos ouvrages avancés a été aisément repoussée... Duel d'artillerie sur le front de Champagne et en Lorraine... — Le sergent Ponsin a abattu son quatrième avion... — Rien à signaler... — Nous avons évacué de nuit, sans être inquiétés ni même aperçus par l'ennemi, le saillant de Prunellières, dont la possession ne présentait aucun avantage... — Rien à signaler sur l'ensemble du front... »

Tout était de ce ton, et c'était tout. Du brasier qui consumait le monde, les peuples ne devaient apercevoir que cette petite flamme vacillante, à peine la lueur d'une bougie.

— Il n'est pas question d'offensive en Lorraine là dedans ? demanda Alain, posant le dernier numéro.

Claire avait remarqué la phrase : « Duel

d'artillerie en Lorraine... » Mais qu'en pouvait-on conclure ? Elle demanda :

— Qu'est-ce que c'est que ce saillant de Prunellières, qu'on a évacué ?

Ils cherchèrent fiévreusement le nom dans le dictionnaire, puis sur les cartes de tourisme. Ils finirent par découvrir un Prunellières dans la Somme, non loin de Doullens. Cette constatation les soulagea, comme s'ils avaient échappé à un danger. Ce fut une courte trêve, un faible apaisement. Puis le sentiment de leur ignorance et de leur impuissance les accable de nouveau.

— Ce serait trop horrible ! osa murmurer Claire, toujours la plus courageuse des deux pour regarder et nommer les réalités.

Il se rapprocha d'elle sans rien dire, et, d'un mouvement soudain, ils s'étreignirent, mais non plus comme deux amants : comme deux naufragés sur un récif, que l'assaut des vagues menace... Les pleurs de Claire jaillirent et mouillèrent le visage d'Alain. Elle sanglota :

— Que Dieu... Que Dieu nous frappe, nous

deux... mais pas lui, pas lui... Oh! mon Dieu! je vous en prie, pas lui!

Alain essaya de se ressaisir :

— Voyons... voyons... nous nous égarons... Il n'y a rien de nouveau... Ce n'est pas parce que Tatie...

Mais Claire hocha la tête :

— Je sens, dit-elle très bas, — et cessant de pleurer, — je sens une telle anxiété qu'il n'est pas possible que rien ne soit arrivé... Ce n'est peut-être qu'un accident, qu'une blessure, mais certainement il est arrivé quelque chose à Charles. N'est-ce pas, Alain?

— Peut-être, dit-il...

Comme elle, par cette communication mystérieuse que tous les êtres vraiment sensibles connaissent, qu'ils subissent sans se l'expliquer mais qu'ils ne peuvent pas plus nier que les symptômes d'un malaise physique, il sentait la nouvelle en chemin vers eux, à travers l'espace. D'où était-elle partie? Qui l'avait envoyée? Qui la portait? A qui, d'elle ou de lui, était-elle destinée? Était-elle proche ou lointaine? Quelle

quantité de douleur contenait-elle? Tout cela c'était encore le mystère : mais que la nouvelle cheminât vers eux, c'était déjà leur certitude.

Ainsi, dans un abri, des soldats qui écoutent le sifflement grandissant d'un certain obus entre cent autres *savent* déjà que celui-là est pour eux.

Claire murmura une phrase, expression confuse d'une pensée confuse, mais qu'Alain n'eut pas besoin de se faire expliquer.

— Qu'est-ce que nous allons devenir?...

Alain comprenait : ce n'était pas de catastrophe matérielle que s'inquiétait sa compagne. Pour eux deux en ce moment rien d'humain ne comptait plus, sinon la vie ou la mort de Charles. Mais, derrière ce péril humain, la menace d'une catastrophe surhumaine les terrifiait. Si cela était, comment continuer d'exister eux-mêmes, ayant fait ce qu'ils avaient fait? Ces deux consciences à vif connurent l'épouvante du jour, comme le roi de Thèbes arrachant ses yeux. Oh! mourir soi-même, disparaître avant. S'évader de la vie! Ils sentirent monter à leur cerveau cette tentation, étonnés que le visage de

la Mort leur semblât soudain désirable, attrayant, maternel. S'évader ensemble, la main dans la main, pour n'entendre jamais les mots irréparables. Ne pas savoir. Ne jamais savoir!... Si son complice avait proféré la suggestion, Claire eût dit : « Allons! »

Lui, un sursaut de christianisme le retint. Pour lui, l'autre vie qui commence au moment où le dernier souffle expire sur nos lèvres était une certitude, une réalité aussi indubitable que sa vie actuelle, où participait son corps. La tentation de tùer ce corps ne pouvait durer qu'un instant, puisque, pour lui, tuer ce corps ne supprimait pas la vie vraie, c'est-à-dire la conscience et la responsabilité...

Il entrevit alors la seule chose qu'ils pussent faire pour empêcher qu'une attente comme celle-ci, même si elle se prolongeait sans aboutir à un événement, ne les conduisît à la folie ou au désespoir.

— L'abbé, murmura-t-il. L'abbé Bacqué. Allons le trouver et disons-lui tout.

— Oh oui! répondit Claire. Allons!

Sa foi chrétienne, mise à cette épreuve, n'en sortait pas intacte et victorieuse comme celle d'Alain : elle n'était plus qu'une femme désespérée, mais soudée, malgré le remords, à la volonté de l'homme qui lui avait révélé l'amour. De quelle ardeur elle reçut, venant de lui, l'idée de confesser sa faute! Elle n'aurait pas su discerner si le désir qu'elle en éprouvait était le retour à la loi divine prescrite ou seulement cet inexorable besoin de l'aveu qui finit toujours par posséder le criminel.

Elle fut la première à saisir le bouton de la porte. Alain l'arrêta :

— Allons-nous le trouver au presbytère?

C'était l'heure où, d'habitude, le prêtre faisait sa tournée chez les malades, chez les affligés; la vive imagination d'Alain venait de lui représenter la vaine course possible, Claire et lui errant dans le village ou dans les environs, à sa recherche. Il hésitait à quitter l'abri provisoire de la maison, de cette chambre où le péril s'était révélé.

— Mieux vaudrait l'envoyer chercher, dit-il.

Il s'assit à la table, et écrivit, sous les yeux de Claire qui suivaient tous les mouvements de sa main :

« Mon cher abbé, venez jusqu'à l'Orme le plus vite possible, Claire et moi vous en prions... »

Sa plume quitta le papier. Ayant jeté cet appel, il ne savait plus comment le justifier. Il aurait fallu dire : « Laissez tout et venez, comme pour un mourant... » Tandis qu'il cherchait, ses yeux se tournèrent du côté de Claire, et il aperçut que les traits de son visage se décomposaient. Elle reculait vers le mur :

— Claire?... dit-il, posant la plume.

Elle le fit taire de la main. Sa voix dit, dans un souffle :

— On vient!...

Oui. Des pas vers la maison. Des pas assez lourds, qui s'activaient, puis s'arrêtaient, comme si le visiteur eût hésité. Les pas se décidèrent tout d'un coup; le gravier craqua de plus près; une poule effrayée détala, en gloussant, de l'allée vers la prairie; par les contrevents entre-

bâillés, les deux complices distinguèrent la silhouette qui passait.

— L'abbé, fit Claire.

Alain parut soulagé. Mais Claire demeurait debout contre un fauteuil adossé au mur; on eût dit qu'elle voulait s'asseoir et que ses jambes raidies refusaient de ployer; sa figure se dévastait.

Ils entendirent un colloque de l'abbé avec Alida, rencontrée au seuil du chai.

— Je ne les ai pas vus sortir, disait la voix de crécelle de la vieille servante; sans doute monsieur le curé les trouvera à la bibliothèque.

— C'est lui qui va nous dire... murmura Claire.

Alain partagea aussitôt sa certitude. Les secondes durant lesquelles ils perçurent, au bruit des pas, le retour de l'abbé vers eux, son hésitation, avant d'entrer, devant le seuil de la bibliothèque, furent les plus atroces : l'apparition de la soutane noire dans la porte ouverte avec précaution leur fut presque un soulagement; leurs nerfs ne pouvaient plus attendre. Mais leur attitude et leurs visages étaient si désespérés que

l'abbé en reçut un choc. Il s'attendait à surprendre : c'est lui qui fut surpris et bouleversé. Tout le plan charitable qu'il avait combiné d'avance en fut renversé. Il balbutia :

— Alors ? vous savez...

Et ne contenant plus son propre chagrin, puisque eux aussi savaient, il s'abattit sur le canapé de cuir et fondit en larmes. Son tricorne fané, qu'il n'avait pas ôté, oscillait sur sa tête au rythme de ses sanglots ; il répétait, les yeux cachés par le creux de sa main droite :

— Mon pauvre Charles ! Mon pauvre Charles.

Claire ne bougeait toujours pas, figée contre le même fauteuil, les paupières sèches. Les choses visibles, cette pièce familière, la fenêtre aux contrevents entre-bâillés, la table, le tricorne secoué, Alain, tout commençait pour elle à descendre doucement, comme un ascenseur qui démarre pour le retour. Elle entendit, de très loin, semblait-il, et mêlée à un sifflement qui naissait et croissait dans ses oreilles, la voix d'Alain demandant :

— C'est... c'est fini ?

De plus loin encore elle perçut la réponse de l'abbé :

— Oui... Le 5 au matin, un peu après six heures... La mine qui devait...

Elle n'entendit rien de plus. Elle sentit qu'elle coulait assise sur le fauteuil, elle ne tombait pas, elle s'asseyait, mais comme si elle n'avait plus de pesanteur, et comme si le siège n'avait pas de résistance. Puis elle plongea dans un éther vitreux, privée de toute sensation, de toute pensée, sachant pourtant qu'elle existait toujours... Cela dura un temps inappréciable, pendant lequel elle ne souffrit pas ; ensuite, elle remonta à la conscience et à la perception avec la même lenteur, la même douceur... Les voix se firent entendre confuses, puis plus distinctes, plus compréhensibles. Assise sur le fauteuil, les yeux ouverts de nouveau, elle voyait Alain et l'abbé se parler. Elle entendit l'abbé dire :

— Ce lieutenant Bigou a reçu la dépêche étant à Nérac, chez sa femme qui vient d'accoucher. C'est moi qu'il devait prévenir en cas d'accident, d'après les instructions de Charles.

Comme il était également porteur d'une lettre pour Claire, il a eu la générosité de tout laisser, dès la dépêche reçue, et de m'apporter la dépêche et la lettre.

— Que dit la lettre ? demanda Alain.

— Je ne l'ai pas ouverte, répondit l'abbé. Elle est adressée à Claire. Je sais seulement qu'elle a été écrite la veille de la mort, plus exactement trente-six heures avant, le 2 mai au soir, environ huit jours après la lettre que vous avez reçue et dont elle est le *post-scriptum*.

Claire pensa : « Comme ils parlent tranquillement. Alain n'a pas pleuré. L'abbé ne pleure plus. Combien de temps ai-je donc perdu connaissance ? »

Elle-même, était-ce étrange ! se sentait maintenant infiniment plus calme que tout à l'heure, quand, seule avec Alain, elle se courbait sous la menace de la mystérieuse catastrophe. Maintenant, elle était comme endolorie toute, corps et tête, d'un violent choc qui l'aurait assommée : mais ce n'était plus l'anxiété de l'inconnu, la peur dans le noir... Il s'agissait de choses pré-

cises : un lieutenant, une dépêche, une date, une lettre...

— Oh! fit Alain... Claire se trouve mal.

Ils s'empressèrent, l'abbé et lui, à la porter sur le canapé. « Il faut que je me sois évanouie bien peu de temps, se dit-elle, tandis qu'on l'étendait, pour qu'ils s'en aperçoivent seulement maintenant... » Elle se laissait faire. Nonchalamment elle voulut essuyer le froid humide de son front. On eût dit que son passage dans l'inconscience avait atténué sa sensibilité. Ni son corps, ni son cœur ne souffraient. Elle était une chose.

— Ma petite, questionnait l'abbé, penché sur elle, ma pauvre petite fille. Tu souffres?

— Non, dit-elle, je vais mieux.

Instinctivement, elle se détourna de l'abbé. Ses mains s'agrippèrent au bras d'Alain, avec cette force étrange qu'ont les mains des femmes en gésine, à chaque reprise des douleurs. Leurs yeux se rencontrèrent. Elle balbutia :

— Il faut dire à l'abbé... Il faut.

Claire redevenait un être vivant. Son visage se colorait.

L'abbé, degrafant deux des boutons de crin de sa soutane, atteignit une lettre :

— Voici, dit-il, les dernières pensées de votre mari.

Elle la prit et lut sur l'enveloppe :

Madame Claire Teyssèdre, à l'Orme,
Lascos (Lot-et-Garonne).

Il y avait une seconde enveloppe, à l'intérieur, sur laquelle étaient écrits ces mots, qu'elle lut à haute voix.

Je prie Claire de lire cette lettre sans témoins.

Aussitôt elle se leva et se dirigea vers la porte. L'abbé s'en inquiéta :

— Où vas-tu, mon enfant ?

— Dans ma chambre, lire la lettre, toute seule, comme il l'a voulu. N'ayez pas peur, ajouta-t-elle. Je ne suis pas malade. Ma vie s'est engourdie un instant tout à l'heure : mais c'est fini, voyez, je ne me sens même pas faible... Et cela me fera du bien d'être seule. Attendez-moi ici, voulez-vous ?

Elle avait l'air si résolu que les deux hommes

ne résistèrent pas. Avant de tirer la porte après elle, elle répéta pour Alain :

— Il faut dire à l'abbé... Tout lui dire, n'est-ce pas ? Tout !

Elle gagna sa chambre ; elle s'y enferma, et s'assit à son petit bureau dans un état de lucidité extraordinaire. Il lui semblait qu'elle pensait plusieurs choses à la fois, des choses futiles et des choses graves, et toutes clairement. Elle pensait : « Heureusement Alida ne sait pas... Comme elle me fatiguerait ! » Elle pensait : « De ne plus avoir Alain devant les yeux cela m'est un soulagement. » Elle pensait : « L'abbé, une âme si forte et un caractère si solide, était cette fois comme un homme ordinaire. Il a pleuré. Il n'a pas cherché des mots de consolation... Mais le Christ aussi a versé des larmes sur Lazare, comme un homme ordinaire, et les assistants se disaient entre eux : « Voyez comme il l'ai-« mait !... » L'abbé aimait vraiment Charles. Et puis, il ne sait pas tout. Il croit que je suis une veuve comme toutes les veuves de guerre... »

Enfin elle pensa : « Il y a des couples criminels comme Alain et moi que ce coup affranchirait. Et nous c'est notre châtiment, et il nous rend insupportable même la vue l'un de l'autre... »

Enviait-elle donc ces moindres âmes, ces consciences atrophiées qui goûtaient les jouissances humaines, sans souci d'autrui, ni du devoir?...

« Non, se dit-elle avec une trace d'orgueil dans son humiliation, Alain et moi ne sommes pas ainsi... »

Elle lut. Son calme, sa frigidité lucide persistèrent d'abord : elle lut, comme s'il s'agissait d'un autre officier, tout le début, tout ce qui concernait les circonstances où la lettre fut écrite, le passage touchant la mine, l'expression naïve de l'attachement de Charles à la vie. Sa faculté de s'émouvoir se réveilla faiblement aux lignes où Charles confessait son souci de ne l'avoir pas rendue aussi heureuse que lui-même avait été heureux par elle.

« Pauvre ami chéri, pensa-t-elle ! Triste épouse que j'ai été pour lui ! » Elle eut le dégoût

de sa chair, qui n'avait connu de joie que par le péché...

Puis, dans son esprit devenu étonnamment actif et imaginatif, les passages suivants de la lettre s'insinuèrent, réchauffant peu à peu sa sensibilité. Elle fut auprès de ce mourant, épris de la vie et pourtant stoïque, dont le sacrifice était plus touchant justement parce qu'il aimait la vie. Elle le vit écrivant. Elle suivit le fil de sa pensée. Elle entendit sa voix. Les pleurs commencèrent à couler de ses yeux : trois larges gouttes étoilèrent la page ; la dernière noya l'encre des mots : « Si je disparais... »

La surprise, mêlée à une sorte d'effroi mystique, lui sécha les yeux lorsqu'elle lut : « Mon vœu serait que les deux êtres qui occupent tout mon cœur ne se séparent jamais... »

Elle aurait voulu s'arrêter là, ne pas lire plus avant. Mais les lignes suivantes forçaient son regard. Aux mots « et cette lettre est bien un testament » elle eut un cri étouffé. Le flot des larmes bienfaisantes rejaillit, accru par toutes les tendresses que le condamné avait encloses

dans son adieu... La lettre finie, Claire se mit à genoux, comme si Charles était présent, pour lui demander grâce, puis, trouvant qu'elle n'était pas assez abaissée devant lui, elle toucha le tapis de sa face, elle demeura prostrée, balbutiant : « Pardon! pardon... » aspirant ses larmes avec la poussière endormie dans les mailles de laine.

« Pardon!... pardon!... »

Elle s'adressait à lui, elle était sûre de lui parler comme elle parlait naguère à son père, à sa mère, comme elle avait parlé à Marie-Rose, dans cette communion mystérieuse avec certains morts qui étaient *ses* morts.

A celui-ci qu'elle avait offensé, qu'elle avait trahi, parlerait-elle en vain? « Pardon, » redisait-elle, tendue vers ce lointain d'elle-même par où elle communiquait avec la région des âmes...

Et, dans le paroxysme de son abaissement, de son remords et de son espoir, elle ne s'étonna pas d'entendre la réponse :

« Mais oui... je te pardonne!... »

Elle en fut pourtant toute saisie; redressée sur

ses genoux, elle dit tout haut : « Oh ! Charles... est-ce vrai... Est-ce bien toi ?... Est-ce que tu me pardonnes... » La voix intérieure ne répondait plus, mais son écho vibrait encore... Toujours à genoux, elle pria, s'adressant au mort :

« Je suis misérable et tu es bon. Ne m'abandonne pas... Dis-moi ce que je dois faire de ma vie... Conduis-moi, oh ! conduis-moi... »

Lorsqu'elle regagna la bibliothèque, elle appelait, elle désirait, comme un faible commencement de rachat, l'humiliation qui l'y attendait : Alain avait parlé et, maintenant, le ministre humain de la divine pénitence allait la juger.

Elle entra : Alain était assis devant la table, la tête dans ses mains. Il ne leva pas les yeux pour la voir. Elle en ressentit une brève angoisse qui l'étonna et l'irrita. Le prêtre allait et venait dans la pièce ; il ne parlait pas, mais Claire comprit aussitôt que ce n'était plus l'ami faible, désolé, pleurant comme le Christ sur le corps de Lazare.

Il avait reçu, par la bouche d'Alain, la double

confession des coupables. Il était un juge. Il regarda Claire et lui dit seulement ces mots, qui la transpercèrent :

— Je n'aurais pas cru cela de toi.

Sans autre commentaire, comme un juge qui prononce un arrêt médité, il ajouta, mettant des silences entre ses phrases pour être sûr de bien exprimer toute sa pensée :

— Vous ne pouvez pas demeurer ici cette nuit... Toi, Claire, tu vas t'installer au château : ta tante trouvera cela naturel, je pense. Et puis, il le faut. J'emmène Alain au presbytère... Cette nuit en priant, et demain en offrant le saint sacrifice, je demanderai à Dieu de m'éclairer. Tu viendras, Claire, nous rejoindre au presbytère après la messe de six heures.

Tremblante et soumise, elle fit « oui » de la tête, et tendit la lettre.

— Tu n'es nullement obligée de me la donner, fit observer l'abbé.

— Si, fit-elle... Je vous en prie, lisez-la... Et que lui la lise aussi, ajouta-t-elle en montrant Alain.

— Bien, dit l'abbé en prenant l'enveloppe et la glissant dans sa soutane. Maintenant, partons.

Ils obéirent. Comme elle quittait la vieille maison, Claire entendit de nouveau, au fond d'elle-même, la même voix que tout à l'heure, une voix qui n'était point chargée de reproche et de sévérité comme celle de l'abbé, — une voix qui disait :

« Moi, je t'ai pardonné... »

VI

Si Claire et Alain, au lieu d'être séparés par la volonté de leur directeur, avaient passé cette nuit-là sous le toit de l'Orme, l'idée seule de se rejoindre comme les nuits précédentes, les aurait crispés de dégoût.

Sans s'être concertés, ils considéraient que la mort de Charles, survenue au plein de leur crime, les séparait pour toujours : conviction si profonde que le testament du mort ne l'ébranla pas. Claire, quand elle le lut à l'Orme, Alain, quand l'abbé le lui fit lire au presbytère, pen-

sèrent la même chose : « Charles a écrit cela pour nous, *tels qu'il nous croyait...* S'il avait connu notre ignominie, il ne l'aurait pas écrit. Donc, pour nous, ce n'est qu'une condamnation de plus... »

Ils demeurèrent convaincus qu'entre eux tout était brisé. Mais, séparés matériellement, sûrs que désormais le péché était impossible, ils connurent qu'ils s'aimaient toujours et que cela non plus, rien ne le changerait. Force de la mort, force de l'amour : une fois de plus elles s'équilibraient et s'affrontaient sans se vaincre. La mort frappait l'amour d'impuissance et de stérilité ; stérile et réduit à l'impuissance, l'amour défiait la mort, et survivait.

Pour Alain, campé dans la chambre même de l'abbé, cette nuit ne fut qu'une longue et haletante confession, qu'un acte de contrition désespérée : mais, prompt à cette illusion du rachat qui guette le pénitent, son aveu formulé, il ne se défendit pas de penser : « Maintenant la chair est vaincue, j'ai le droit d'aimer Claire comme avant. »

Claire, réinstallée au château dans sa chambre de jeune fille, quand elle y fut seule, enfin délivrée des doléances bavardes, ne chassa pas davantage le souvenir d'Alain; elle pensa à lui fraternellement, maternellement :

« Comme il doit souffrir... L'abbé parle si durement... Si je pouvais le consoler, et le soigner. Comme il doit souffrir. Et c'est après-demain qu'il part. On va le tuer!... »

Elle s'endormit enfin, recrue de fatigue. Elle rêva sa vie de l'Orme, telle que la guerre l'avait faite : Charles en était absent, ni vivant ni mort... absent.

Au presbytère, quand sonna la demie après cinq heures du matin, l'abbé réveilla Alain, qui sommeillait :

— Viens servir ma messe, lui dit-il.

Et tandis qu'ils s'habillaient, tandis qu'ils se rendaient à la sacristie, puis à l'église, il ne lui adressa plus la parole. Alain comprit qu'il priait. La messe fut dite en ornements noirs dans l'église déserte : c'était la saison des grands tra-

vaux, même les vieilles du village étaient aux champs ou aux vignes.

Cette solitude en face de Dieu fut douce au cœur croyant du coupable. Ici, rien n'évoquait la rigueur des châtiments célestes. Rien ne parlait de damnation dans cette enceinte aux pierres vénérables, aux modestes vitraux glorifiés par le soleil, pleine de cet étrange parfum des églises de campagne où se mélangent, avec la cire et le benjoin, les émanations des feuilles, des fleurs, de l'herbe, de la terre, des troupeaux et des êtres humains trempés de sueur...

Alain observait l'abbé, tout en s'acquittant de son ministère de clergeon. L'abbé disait sa messe avec une lenteur inusitée : quelle ardente et pressante invocation cette lenteur signifiait ! Alain s'y associa de toute sa ferveur : le sort de Claire et le sien n'étaient-ils pas confiés à cet humble ministre des volontés divines ? Ah ! que l'Esprit créateur daignât le visiter ! Au moment de la communion, quand le prêtre, penché sur l'autel, tient entre ses doigts unis l'hostie brisée qu'il va consommer, l'oraison de l'abbé Bacqué

se prolongea si longtemps et dans une immobilité si absolue que le servant en conçut quelque inquiétude. Un malaise?... Un vertige?... Mais non, le voici qui consommait l'hostie et se retournait en murmurant :

— *Dominus vobiscum.*

En prononçant ces mots de bénédiction, il regardait Alain. Alain comprit l'intention dont ils étaient chargés : il observa aussi un apaisement sur le visage du prêtre, dont les traits, assombris depuis la veille, semblaient s'être calmés, détendus pendant la communion. La fin de la messe fut dite à l'allure ordinaire. De retour dans la sacristie, tandis qu'Alain rangeait les ornements noirs, l'abbé reprit la lettre de Charles, la déplia, la relut, la médita un long moment. Quand il l'eut renfoncée dans sa soutane, il dit simplement à Alain :

— Rentrons chez moi. Claire doit y être déjà.

Cette fois encore, tout le long du chemin, ils ne se parlèrent pas. On les arrêta plusieurs fois en route, pour leur demander confirmation de la

nouvelle, pour leur exprimer des condoléances. On leur dit qu'on avait vu passer madame Teyssèdre, « toute seule dans le coupé du château, et tout en crêpes, la pauvre dame! », et qu'elle était descendue au presbytère sans parler à personne. Escortés des vaines réflexions qui se répétaient à chaque deuil pareil : « Et c'est un bien grand malheur... Et cette guerre fait bien du mal... Et il ne reviendra personne, tenez... », ils atteignirent le presbytère. Le coupé du château, conduit par Joseph, stationnait effectivement devant la porte.

Ils trouvèrent Claire dans le salon du presbytère. Le regard qu'elle échangea avec Alain n'échappa pas à l'abbé; chacun d'eux guettait anxieusement, sur les traits du visage, la douleur, la misère de l'autre. L'abbé tint un moment la jeune femme dans ses bras, en lui disant :

— Ma pauvre petite...

Elle sentit, comme Alain au sortir de la messe, qu'il relâchait sa rigueur de la veille. Pourtant ni Alain ni elle n'osèrent une parole. Ils étaient deux pénitents sincères, chargés du poids de

leur péché; ils s'en remettaient au juge, et, quelle que fût la sentence, ils l'acceptaient, incapables de décider eux-mêmes.

— Asseyons-nous, dit l'abbé.

Il posa son tricorne sur l'harmonium et s'assit sur le tabouret voisin. Claire retomba dans le fauteuil proche de la cheminée; Alain s'assit plus à l'écart, près d'une des fenêtres. Ainsi nul appareil à cette scène décisive : ce fut le cadre de la vie quotidienne. L'abbé parla face au grand jour : tout en l'écoutant, Claire et Alain regardaient, avec cette extraordinaire netteté que les grandes émotions donnent à la vision humaine, le crâne nu et rose, ses touffes de cheveux couleur de rouille sur les tempes, la laideur intelligente des traits, la fermeté du dessin de la bouche et du menton, les yeux d'apôtre, pleins de feu et de pitié...

— Nous sommes seuls, dit-il : j'ai expédié ma domestique au château. La maison est vide; je peux vous parler librement, et je vous parlerai... comme votre confesseur à tous deux. Vous avez, l'un et l'autre, lourdement péché. Tout

devait vous défendre d'une pareille chute : la bonté parfaite de Charles, son absence, sa confiance en vous, la fraternité de votre vie, enfin votre éducation de chrétiens et votre foi sincère... Oui, tout... Qu'entre des êtres tels que vous cette complicité dans l'ignominie ait été possible, c'est ce qui montre le peu que nous sommes, et l'abjection de ce que saint Paul appelle : notre corps de mort. Ne pleurez pas : je vous parle durement; il le faut; mais je ne veux pas votre désespoir; Dieu lui-même ne le veut pas, et je sais, je sais qu'il est plein de miséricorde pour vous. J'en ai eu l'intuition ce matin, en consommant le saint sacrifice.

Il s'interrompit un moment, comme s'il évoquait cette minute décisive.

— Oui, reprit-il... à ce moment-là, il m'a été donné de comprendre ce que je cherchais vainement à comprendre depuis la veille. Rendons-en grâce à Dieu, toute lumière vient de lui... A ce moment-là, j'ai vécu « en esprit », comme dit l'apôtre. Des choses confuses dans ma tête se sont éclaircies. Les temps terribles que nous

vivons se sont comme ramassés devant moi. Quels temps !... Les chefs de famille sont absents. Les femmes s'endorment sans leurs maris. Les jeunes hommes partent, ou sont à la veille de partir pour une destinée presque toujours mortelle...

Un sanglot de Claire l'interrompit. Honteuse d'avoir trahi son cœur, elle se cacha dans ses voiles noirs.

— A ceux qui marchent dans la nuit, reprit l'abbé comme s'il n'avait pas entendu, on doit plus de pitié, s'ils butent ou s'ils tombent, qu'à ceux qui cheminent dans la lumière.

Encore un silence, puis, presque tout bas, il reprit :

— En reparcourant tout à l'heure, à la sacristie, la lettre de Charles, j'y ai admiré une absolue compréhension de ces temps nouveaux. Ce n'est pas la première fois, au cours de mon ministère, que j'ai remarqué cette lucidité aiguë des mourants. Il n'a pas suspecté votre fidélité. Mais il a deviné que vous alliez l'un vers l'autre... Quand la mort est imminente, les fumées de

l'égoïsme humain cessent d'obscurcir la conscience : on voit !

— Ah ! mon père, implora la veuve, ne me dites pas qu'il a pu concevoir un soupçon !...

— Non, répliqua le prêtre ; il est mort plein de confiance en vous deux : j'en suis sûr.

Tous deux sanglotaient. L'abbé les laissa pleurer quelque temps. Quand leurs visages se relevèrent, il continua :

— Et il avait raison d'avoir confiance en vous, car à l'heure où il écrivait, vous méritiez encore cette confiance. Sa lettre date de douze jours : vous luttiez encore contre vous-mêmes. Et quand il est mort enseveli, sa femme était encore fidèle.

Ceci fut dit très simplement, sans nulle recherche d'effet : et nul effet, d'ailleurs, n'en résulta. Claire s'étonna, il est vrai, de n'avoir pas fait cette remarque : mais son sentiment fut exprimé exactement par Alain, qui dit tristement :

— Un jour ou un autre, qu'importe ? je ne me sens ni plus ni moins indigne...

Mais l'abbé se redressa, et l'apostrophant :

— Pécheur misérable, où prends-tu le droit de décider qu'un arrêt de la Providence n'importe pas? Où est ta foi, malheureux? Un cheveu ne tombe pas de nos têtes sans la décision divine, et quand Dieu fixe la date de la mort de ton frère pour que tu ne l'offenses pas vivant, tu ne te jettes pas à genoux pour lui rendre grâce.

— Mon père, dit Claire, pardonnez-moi. Mais je suis comme Alain : je ne me sens pas moins coupable.

— Laisse couler le temps, répliqua le prêtre, et tu verras! L'apôtre Paul a dit : « L'épouse est liée, tant que vit son mari; si son mari meurt, elle est libre... » Il n'y a pas de finesse, ni d'interprétation à chercher là dedans. Laisse couler le temps : un jour tu n'auras pas assez de remerciements pour la Providence clémente qui a retardé ton péché, en sorte que tu puisses évoquer le souvenir de ton mari mourant en te disant : « Je n'avais appartenu qu'à lui... »

Ni Claire ni Alain n'étaient convaincus encore. Pourtant ils osèrent se regarder, et leurs regards, s'étant rencontrés, ne se fuirent plus... Une aube incertaine pointait en eux.

— Approchez-vous de moi, mes enfants, dit l'abbé.

Ils s'approchèrent sans oser se frôler l'un l'autre.

— Prenez garde que votre humilité apparente ne soit une forme de l'orgueil... Frappez-vous le cœur et soumettez-vous. Charles vous a légués l'un à l'autre : quand il signait ce testament, vous étiez tels qu'il le croyait. L'épouse était fidèle; l'ami n'avait point prévariqué.

Alain murmura :

— Vous, mon père, vous !... Vous croyez qu'il faut... Malgré ce que nous avons fait...

Ils étaient côte à côte devant leur juge, mais un peu à distance. L'abbé, qui jusque-là avait parlé assis, se leva; ses mains se joignirent, et les mots qu'il prononça s'adressaient à lui-même autant qu'aux deux coupables.

— Je ne suis qu'un humble curé... Si Dieu

ne m'éclaire pas, comment guiderai-je ces âmes déroutées? J'ai conscience qu'aujourd'hui, elles doivent obéir à la volonté du mort. Mais alors, leur péché tournera donc à la satisfaction de leur péché? N'expieront-ils pas?

Il fut un moment silencieux, puis, leur parlant cette fois face à face :

— Le Seigneur dit : « A moi appartient le châtiment... » Avant de pouvoir être unis, vous passerez tous deux des mois redoutables. C'est lui, le maître de la vie et de la mort, qui décidera si le vœu de Charles doit s'accomplir.

Claire défaillait. Alain la soutint dans ses bras. Le juge, ému de pitié, redevint un homme :

— Ma fille, nous prierons!

Alain, très pâle, gardait Claire contre son cœur et se taisait. L'idée de l'expiation, du jugement de Dieu, ne déplaisait pas à sa conscience scrupuleuse.

« Soit!... » pensait-il.

Claire revenait à elle peu à peu. Dans la demi-lucidité de ce retour, elle écoutait une voix lointaine au fond d'elle-même, la voix qui lui

avait parlé la veille, dans la bibliothèque de l'Orme. Cette voix murmurait :

« Courage! Tu sais bien que, moi, je t'ai pardonné. »

VII

VERS la fin des vendanges — cinq mois après la mort de Charles — Alain, ayant achevé sa période de préparation au camp d'aviation de Cazeau, dans les Landes, fut affecté au centre d'Avord, dans le Cher : il devait y demeurer trois mois avant d'être envoyé en escadrille.

Entre ces deux étapes de sa vie d'aviateur, il passa à Lascos trois jours de permission, chez l'abbé Bacqué. Parti le lendemain même de la scène du presbytère, c'était la première fois qu'il revenait au pays. Outre Claire et lui, nul autre que l'abbé ne connaissait le testament de Charles. La réalisation de sa volonté dernière

était forcément lointaine : à quoi bon la divulguer?

Durant ces trois jours de permission, Claire et Alain se virent librement : ils n'avaient pas cessé de s'écrire au cours de l'absence. Leurs cœurs meurtris par l'épreuve étaient désormais confirmés; ils étaient résolus à n'être qu'époux, mais non plus amants. Le mariage aurait lieu quand serait accompli le temps légal du veuvage, — si toutefois la guerre épargnait Alain jusque-là.

Le dernier soir de la permission, Claire vint dîner au presbytère avec sa tante. A table, on parla de la guerre. La nuit affreuse couvrait toujours la France et le monde. Quand finirait-elle? Nul ne le savait. Dans le village, dans la région, les deuils isolés se succédaient; puis, soudain, après chaque action importante, c'était par dizaines qu'on les comptait. Sous la nuit affreuse, d'autres causes de mal et de désordre que la mort travaillaient aussi : des liens se dénouaient, d'autres se nouaient, une vie de l'arrière s'établissait avec ses mœurs et ses lois différentes,

avec ses rouages faussés. Qu'adviendrait-il de tout cela quand tout, de nouveau, se verrait au grand jour?

Le repas fini, Claire et Alain gagnèrent ensemble le jardin du presbytère. Cette soirée de septembre était lumineuse, mais fraîche. Tatie préféra rester dans la salle à manger, ouverte sur le jardin, tête à tête avec l'abbé. Elle déplora les ennuis récents que Roland lui donnait : du centre d'instruction où il était affecté, s'étant échappé la nuit pour courir une aventure, il avait failli passer en conseil de guerre... Les noms de Rosa et de Maximin furent évoqués. Maximin, acquitté, se battait dans la Somme.

— J'ai des nouvelles de Rosa, fit l'abbé. Elle vit toujours chez sa belle-sœur d'Agen. On la dit sage.

— Hum! grommela Mme de Ribière. Qui a bu boira. Voyez Roland... Voyez mon pauvre Arnaud, toute sa vie.

Après un silence, elle ajouta :

— Savez-vous ce que j'ai remarqué ?

L'abbé questionna, du visage.

— Alain et Claire s'entendent très bien... Ne dites pas non, je les observe... En somme, elle a vécu avec lui, la première année de la guerre, bien plus qu'avec son mari. Ah ! le pauvre Charles est bien oublié. Qu'en dites-vous ?

— Je dis, madame, que la volonté divine a séparé nettement les domaines respectifs de la mort et de la vie : ce n'est pas à nous de les confondre. Vous aimiez M. de Ribière : il est mort, et vous vivez. J'aimais infiniment Charles Teyssèdre : il n'y a pas de jour où je ne pense longuement à lui ; il est mort, et je peux vivre. Croyez-moi, c'est l'ordre des choses. Il faut honorer et chérir les morts, comme des morts et non comme des vivants : la vie des vivants serait affreuse, si le peuple des morts s'y mêlait, réclamant les droits qu'ils avaient pendant la vie...

La tante, qui ne l'écoutait plus, l'interrompit :

— Regardez-les, mon cher abbé... Mais regardez-les donc !

Au jour encore doré, on voyait Alain et

Claire proches l'un de l'autre, elle adossée à un magnolia, lui debout devant elle, elle un peu maigrie, mais éclatante de jeunesse et de vie, lui, dont l'uniforme étoffait la forme adolescente et virilisait l'allure. Ils se parlaient par courtes phrases, et entre leurs paroles ils se regardaient longuement.

— Avouez, insista Mme de Ribière, qu'on n'a pas besoin de les entendre pour deviner ce qu'ils se disent.

L'abbé les observait aussi. Il avait voulu cela, il savait que c'était bien ainsi. Pourtant il songea : « Mon brave Charles... » et une tristesse alourdit son cœur. Il murmura :

— Le Christ a dit : *Dimitte mortuos sepelire mortuos suos.*

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Tatie.

L'abbé répondit :

— *Laissez les morts enterrer leurs morts !*



5958. — Impr. A. Lemerre, 6, rue des Bergers. — Paris.



